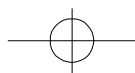
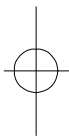


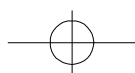
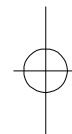
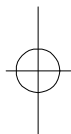
Ce texte vous est gracieusement mis a disposition par son auteur.  
Libre à vous de le diffuser.  
Joelle Guillaus.  
Plus d'info sur <http://joelleguillaus.blogspot.com>

Barbie rousse.qxd 30/10/2003 09:03 Page 1



Ce texte vous est gracieusement mis a disposition par son auteur.  
Libre à vous de le diffuser.  
Joelle Guillaus.  
Plus d'info sur <http://joelleguillaus.blogspot.com>

Barbie rousse.qxd 30/10/2003 09:03 Page 2

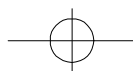
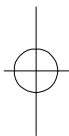


Ce texte vous est gracieusement mis a disposition par son auteur.  
Libre à vous de le diffuser.  
Joelle Guillaus.  
Plus d'info sur <http://joelleguillaus.blogspot.com>

Barbie rousse.qxd 30/10/2003 09:03 Page 3



## **Barbie rousse** **sujet tabou**



Ce texte vous est gracieusement mis a disposition par son auteur.  
Libre à vous de le diffuser.  
Joelle Guillaus.  
Plus d'info sur <http://joelleguillaus.blogspot.com>

Barbie rousse.qxd 30/10/2003 09:03 Page 4



Du même auteur :

**Romans**

La Ferme des orages (*Laffont*)  
Les Champs de la colère (*Laffont*)  
La Prime aux loups (*Belfond*)  
La Teinturerie (*Le Reflet*)

**Essais**

La Chair de l'autre (*Orban*)  
La Berthe (*Plon*)  
Agnès E. (*Plon*)

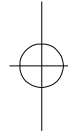
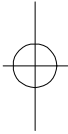
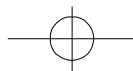


Photo couverture : François Demont



Ce texte vous est gracieusement mis a disposition par son auteur.  
Libre à vous de le diffuser.  
Joelle Guillaus.  
Plus d'info sur <http://joelleguillaus.blogspot.com>

Barbie rousse.qxd 30/10/2003 09:03 Page 5

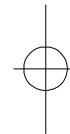
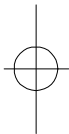


JOËLLE GUILLAUS

# **Barbie rousse**

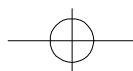
## **sujet tabou**

Roman



RRR  
RRR  
RRR

**LE REFLET**

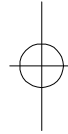
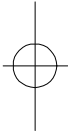


Ce texte vous est gracieusement mis a disposition par son auteur.  
Libre à vous de le diffuser.  
Joelle Guillaus.  
Plus d'info sur <http://joelleguillaus.blogspot.com>

Barbie rousse.qxd 30/10/2003 09:03 Page 6



Ouvrage publié avec le concours du  
**Centre Régional des Lettres de Basse Normandie**

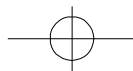


*Avertissement*

*Ce livre est une oeuvre de fiction. Toutes ressemblances avec des personnages réels seraient purement fortuites.*

© 2003, Éditions LE REFLET  
ISBN 2-912162-29-7

**[www.lereflet.net](http://www.lereflet.net)**

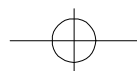




1

Quand Irène vit l'auteur avec son béret noir, sa veste de cuir Saint-Laurent et son pantalon fluide s'asseoir à ses côtés, elle orienta ses pensées ailleurs, juste en face, sur le type en complet qui parlait justement de littérature pour ne rien dire. Elle l'a tout de suite remarqué. Une sorte d'impression première. Des épaules en cariatides. Elle a vu les muscles en relief sous son tee-shirt blanc comme c'est la mode d'en porter. Très télé, le tee-shirt blanc. Ce n'est pas un auteur, a-t-elle d'abord pensé. Les corps d'auteurs sont pathétiques, filandreux, usés par le fardeau du poids des mots écrits à la pesée quotidienne, les saints, les diaboliques, les bons et les mauvais, triés, enlevés, ajoutés selon les effets littéraires de l'avant-garde avant qu'elle ne devienne l'arrière-garde, corrigés, vendus, écrits et lus selon des logiques qui dépassent, de toute façon, ceux qui les produisent et qui les lisent. Les mots prennent toute la place et rendent obscène le reste, surtout l'idée de cette chair d'auteur qui devient nécessairement déplacée. On le voit bien sur les photos. Maigres de ne pas manger, avachis ou mous de ne pas marcher. Chair imbibée

7





parfois. Cerveau ramifié absorbant le monde pour le rendre digeste aux autres.

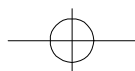
– Vous êtes seule ?

Elle a tourné la tête, lui a souri et plus peut-être, étonnée de découvrir un demi-géant sculpté et désinvolte à ce repas où les convives se sont apprêtés pour partager un dîner littéraire avec lui et d'autres auteurs venus de Paris à l'occasion du salon du livre, ce dont chacun se souviendra, dédicaces et photos à l'appui, afin de dire ensuite qu'ils ont dîné avec l'auteur.

Lui se souvient déjà qu'il est arrivé à cinq heures trente-cinq sur le quai de cette gare de province. Il a attendu que des voyageurs ouvrent la porte du train puis il est descendu en se tenant fermement à la barre pour ne pas manquer le marchepied vertigineux.

Un libraire l'attend et va le reconnaître. Comment ? La question est si molle qu'elle glisse sur le quai. Il est grand et large d'épaules, moyen de couleur, moyen d'âge, sans autre signe particulier que ce béret noir, symbole de son individualité de romancier, forcément identifiable en raison de ces attributs vestimentaires qui le distinguent. L'identité d'un romancier, c'est un livre entier de questions pour universitaires et critiques littéraires. Alors pour simplifier, il porte ce béret noir et ce pantalon fluide suscitant finalement la confusion, ce que lui reproche Marie-France, son éditrice.

Il se dirige vers la sortie, ne cherche pas le libraire parmi les gens qui attendent. Ce n'est pas la gare de Perpignan, la célèbre gare de Perpignan, mais une autre qui tourne tout autant sur elle-même sans cependant provoquer la dérive des continents. L'auteur n'est déjà plus un auteur mais un homme en transit. Le libraire





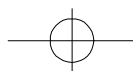


l'interroge du regard. Le reconnaît, et s'avance tranquillement, hésitant à peine.

Yves pose sa valise dans le coffre de la voiture et s'installe, heureux de cette reconnaissance, heureux de ce dernier moment avant de dire, de prétendre, de sourire aux lecteurs auprès desquels il sait ne se montrer ni banal ni ordinaire. À force de cultiver la différence sur le mode énigmatique, regards avec effets spéciaux, silence prolongé, impossible de le ranger dans l'ordre ordinaire des choses.

« N'oublie jamais de faire croire à tous que tu as été touché par la grâce, celle du don, un jour dans l'enfance, que c'était écrit, en somme, que tu es né pour écrire » l'avait prévenu Marie-France. Elle avait raison de dire qu'on revient toujours et nécessairement à l'enfance de l'auteur, sinon comment construirait-on la notion très arbitraire du talent, et comment ferait-on sans cette différence qui ne suffit plus d'ailleurs tant le nombre et la concurrence augmentent ?

Maintenant ils roulent vers le centre-ville et il s'efforce de s'arracher à la tranquille rêverie ferroviaire pour affronter cette ville qu'il ne connaît pas, pas plus que la chambre d'hôtel standard d'un même inconnu qui fait soudain violence, ce soir, face à eux, les lecteurs, assis autour de lui, ce soir, à ce dîner littéraire organisé en l'honneur d'écrivains qu'il ne connaît pas non plus. Ils sont environ mille six cents écrivains reconnus par l'Agessa, souvent ignorés du public, sans compter tous les autres qui s'ignorent entre eux, à l'exception de ceux dont on parle dans les journaux et qu'on voit en photo partout, au cul des autobus de la RATP ou sur le sac plastique de la maison d'édition, selon le budget publicitaire et la place que veut bien leur donner l'éditeur, posant de

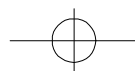
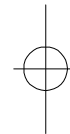
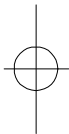




toute leur force, de toute leur intelligence pour mieux s'exposer au regard de chacun, prêts à tout en somme pour être vus et se vendre.

Yves ne les connaît que par leur photo car il ne lit plus de romans depuis des années. Ne le dit jamais. Quel encombrant métier où il faut éviter de dire tant de choses et si souvent mentir sans se plaindre. Ne parler que du plaisir d'écrire, sinon plouf, la magie s'en va, le soufflé retombe. Mentir, toujours mentir. Un mensonge gros comme une montgolfière qui glisse dans l'azur. Mais c'est l'effet voulu de tous.

C'était il y a un mois : l'attachée de presse lui avait demandé s'il accepterait de se rendre à ce salon. Dans un chapitre, il avait cité justement le nom de cette ville et de l'hôpital où il avait séjourné entre la vie et la mort. Une dizaine de lignes sur ce moment douloureux. Il n'avait pas osé refuser et pourtant il hésitait toujours sur le boulot supplémentaire, ce service après-vente, à faire le week-end, puis acceptait, sans savoir pour quelles raisons il préférerait aller dans telle ville ou telle autre. Et pourtant, il souffrait à l'idée de ces rencontres si sympathiques, récompenses vivantes de son succès mais inquiétantes d'ajustement entre le lecteur rêvé et le lecteur réel. Il n'aimait pas non plus rester enfermé dans des lieux bruyants, le visage déformé à force de se montrer souriant et heureux. Pénible de rester assis derrière sa pile de livres comme un cochon à l'engrais, à signer des livres à des inconnus, formulant de subtiles et affectueuses dédicaces, toutes pareilles les unes aux autres. Certains faisaient ainsi le tour de France tous frais payés pour se faire connaître et reconnaître. Lui n'aimait pas assez la France, sauf dans les livres ou au cinéma. Il habitait Paris. Un pays entier à lui tout seul, plein de la



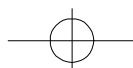


richesse du monde jusqu'au vertige de l'abondance, jusqu'au trop-plein parfois qui, seul, le rassurait. Une ville pleine du genre humain. Avec des femmes, des vraies, qu'il observait du printemps à l'automne à l'ombre d'une terrasse paysagée en buvant parfois du champagne. Femmes changeantes et désirables comme cette incroyable Barbie rousse assise à côté de lui dans cette petite ville de province où il avait eu un accident. L'ayant écrit, il était normal de prouver qu'il n'était pas snob, ne rechignait pas à venir en vedette dans ces salons du livre pour découvrir les derniers crus, les mieux cotés ou les plus ordinaires, et vivre parfois de fatales rencontres capables de défaire des vies entières. Yves prenait tous les risques. Il le savait. Tout pouvait arriver, le tourisme littéraire n'était pas sans danger, tous les auteurs le savent et les lecteurs avec. D'ailleurs Yves serait-il venu s'il avait eu une idée des conséquences qu'aurait cette soirée très banale sur le cours de sa vie ?

Il entra donc en souriant dans la salle à manger du restaurant de l'hôtel qui devait s'appeler de la poste, de la gare, du tribunal, du grand veneur, du parc. Quatre grandes tables les réunissaient ce soir dans la douce convivialité d'un dîner partagé. Son nom sur un carton, son nom de romancier. Yves Ronesbach.

Irène le regardait. Yves lui adressa un sourire et lui posa des questions. Elle était d'ici. Non, elle n'était pas romancière. Elle était là par hasard, à la place d'un ami qui avait eu un empêchement à la dernière minute.

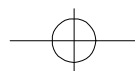
Elle parle et c'est tant mieux, se dit-il, car il a horreur de manger et de porter l'esprit aux nues. Manger, boire, savourer la texture des aliments. Mâcher lentement pour prendre le suc de chaque aliment préparé, cuit, assaisonné avec virtuosité. Un plaisir interdit pour un roman-





cier en représentation. Et pourtant Yves rêve de s'empiffrer jusqu'à ce moment fragile où la faim disparaît pour donner libre cours à la gourmandise et manger pour rien. Mais impossible de jouir tranquillement de ce plaisir-là, forcé d'avoir sur le bout de la langue une phrase toute faite, une de ces citations apprises par cœur qui ornent comme des fleurs du savoir ses propos d'auteur. La rouquine s'est tue. Maintenant c'est son voisin de droite qui engage la conversation sur un sujet sans intérêt. Il regrette maintenant d'être venu seul. La veille encore, il avait tenté de convaincre Anna avec qui il s'était pacsé avant l'heure sans raison évidente et qui vivait en sa compagnie mais à côté de ses livres, refusant catégoriquement de le suivre dans ses escapades littéraires. Le sachant, il aurait dû insister pour être accompagné d'une attachée de presse qui vous sauve à merveille de tous les embarras, parle délicieusement à votre place. Comment s'appelle-t-elle déjà cette petite nouvelle blondinette à la peau grise qu'on venait d'embaucher si jeune pour supporter les caprices d'auteurs et défendre leurs livres face à une armée terrible de critiques littéraires qui la sidèrent, lui ôtent le goût de parler, la paralysent au moment où pour la énième fois, elle tente l'ultime appel en demandant d'abord si le livre a bien été reçu, question d'introduction anodine avant de passer à la question suivante : quand pensez-vous le lire ? Harcèlement littéraire. Quotidien.

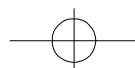
– Pas tout de suite, pas le temps en ce moment...trop de livres à lire... plus de place pour écrire dans les journaux... obligés qu'on est de découvrir qu'il n'y a plus de découverte possible, tout étant si programmé d'avance. De grâce....





Elle grince des lèvres, un rictus léger, invisible à l'œil nu et lui dit quand même en forçant un tout petit peu le ton, en y croyant de moins de moins à ces quelques phrases auxquelles elle voulait croire encore avant de l'appeler, lui qui n'y croit plus du tout à ce livre dont il lui dira la prochaine fois qu'il n'a pas l'intention d'en parler, que cela n'intéresse personne : « C'est un roman très bien mené, une histoire très forte, une écriture dense qu'on n'oublie pas. » Mais avant de glisser cette pauvre phrase perdue d'avance, elle a pris soin de prendre des nouvelles du chien, du fils, du rhume, comme on le fait avec ces amis très convoités qui font métier d'admirer les livres. Elle a comme une descente d'organe à chaque fois, sans compter qu'il lui faudra ensuite l'annoncer à l'auteur, subir son courroux. Quel boulot ! C'est le prix cependant à payer pour avoir cette place que certains lui envient, car vivre avec les livres, entre deux livres et carrément sur le dos des livres et les quatrièmes de couverture donne une satisfaction qui vient du plus haut des cieux. Rien que de le tenir, le livre, de l'ouvrir, vous rend intelligent à la face du monde, alors vous pensez, en faire son métier...

Mais dans le quotidien d'Yves Ronesbach, les livres étaient devenus un cauchemar. Empilés sur la table de chevet, en tête de gondole entre deux caddies, dans les grandes librairies en pyramides qui s'écroulent comme des châteaux de sable emportant d'un coup les livres du bas ou ceux qui, exclus de la vente, n'arrivaient jamais là où ils auraient dû être, trop différents ou trop fragiles pour supporter les mains avides de tous les appétits, non, tant de livres l'insupportaient. Yves postillonnait sur les pages quand il éternuait, les écornait, les salissait, se nettoyait le noir des ongles sur le tranchant des couvertures. Sa chair





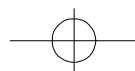
entière collait à l'objet fantasmé et périssable qui finissait presque toujours aux ordures ; disant à ses amis étonnés de cette absence livresque chez un écrivain : « Le jour où vous pourrez jeter tous vos livres, vous aurez fait un grand pas vers la liberté de pensée. ».Personne ne comprenait mais il fallait pardonner aux artistes leur différence.

Justine, Sophie, Clotilde, Mélanie ? Comment s'appelle donc cette petite face de souris à qui Marie-France avait confié le domaine français en pleine expansion pour s'occuper de la presse régionale et soulager la fracassante Gigi ? Impossible de se souvenir de son prénom.

En attendant, il est contraint de jouer des coudes tant ils sont serrés autour de cette table. Ses épaules volumineuses empiètent et dépassent de beaucoup les limites admises de l'évitement des corps. Yves se met légèrement de biais et tente en vain d'éviter le pire pour se maintenir à distance exacte de tout frôlement, même visuel, tant les corps sont à fleur de peau et difficiles à contenir dans le refus et la peur nouvelle qu'on a de l'autre. Il la regarde, elle. Mais la rouquine ne voit pas la violence qui roule autour d'elle, et lui explique qu'elle n'aime pas particulièrement ce genre de réunion. « Mais voilà, cet ami dont je vous parle, c'est le maire de la commune où j'habite, il était prêt à partir, habillé et tout, quand la gendarmerie a téléphoné. À la dernière minute. Un truc horrible. Un type avait ébouillanté sa copine dans la baignoire. »

Yves imagina le corps récalcitrant, la vapeur, les bruits de la tuyauterie, les cris de la victime, se demanda si elle était nue ?

– Vous savez pourquoi il l'a tuée ?





– Non, je suis partie trop vite. En rentrant, j'en saurai davantage. J'habite à côté.

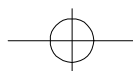
La rousse avait une bouche sans erreur de fabrication, un nez droit, des pommettes dans l'harmonie du reste et portait sa féminité sans autre couleur ajoutée que le roux de sa chevelure assortie à sa peau tachée de milliers d'éphélides. Une rousse, une vraie. Rien qu'à l'odeur. Les gens ont des odeurs de race et les rousses sentent. On dit qu'avec la pluie, l'odeur de leur peau fermente comme la terre humide. Femmes variables, traversées par toutes les forces telluriques. C'est d'ailleurs avec leurs cheveux que les météorologues mesurent le degré d'humidité de l'air dans les hydromètres. Femmes rousses. Femmes baromètres. Elles ont été conçues pendant les règles, elles ont l'haleine épaisse, dit-on encore. Pourquoi les femmes trop ternes choisissent-elles le roux pour se donner la couleur qu'elles n'ont pas ? Il n'aurait pas aimé être roux. C'était plutôt chaud comme histoire. Un brin sordide tout de même.

Il allait lui demander ce qu'elle en pensait mais l'attaché aux affaires culturelles de la ville se leva de table et prit le micro pour les remercier d'être venus ce soir. Puis en quelques mots travaillés, pleins de finesse et ronronnants, il présenta les auteurs, des hommes en majorité, et demanda à chacun de bien vouloir se raconter. Et comme personne ne se levait, un auteur fut désigné.

– Debout, s'il vous plaît.

Celui qui se lève vacille. Il a le vertige.

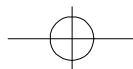
C'est un jeune auteur, en âge aussi, étonnamment beau et littérairement vierge. Il explique que c'est son premier roman et qu'il habite la région, c'est la raison certainement de sa présence à ce dîner. Il ne sait pas encore





quelle posture prendre, hésite. La seule chose dont on est certain, c'est de sa beauté. Yves ne voit que ça. Le reste ne l'impressionne plus. Yves est blasé, il a trop lu, il a mangé du livre, il en a biberonné, s'en est gavé, jamais rassasié pour en écrire tous les jours. Ce jeune homme a eu la chance d'être publié. Il ne le dit pas au public de ce soir et pourtant il a déjà raconté mille fois l'Annonciation, quand le téléphone a sonné et qu'il aurait voulu avoir un livre à la main, mais il était en train de passer l'aspirateur. L'éditrice lui annonçait qu'il serait publié. Il voulait éteindre le putain de Tornado mais n'osait pas dire à celle qui parlait comme l'ange Gabriel d'attendre un instant, s'il vous plaît, à l'idée qu'elle puisse l'imaginer en homme de ménage alors qu'en fait, de son vrai métier, il est professeur, le métier le plus exercé par les écrivains, ça et journaliste, mais ce soir on sent bien qu'il a oublié l'autre métier et qu'il est plein de l'idée d'être romancier. Ce n'est pas facile à dire aux gens. Contrairement à l'idée qu'on se fait. Au fond, être écrivain, c'est comme être juif. Le dire, c'est déjà une façon de l'être. De toute façon, ce sont des identités compliquées à porter, à avouer. Et Yves se demande parfois s'il ne vaudrait pas mieux être juif, lui qui a la tentation de l'être. Enfin c'est un autre sujet que les convives n'aborderont pas ce soir, heureusement.

Le jeune auteur se souvient aussi de sa première rencontre à Paris avec l'éditrice. Son émotion devant la petite porte en chêne très fermée qui s'ouvrait enfin pour lui. À l'hôtesse d'accueil, il avait dit, fiévreux et solennel, qu'on l'attendait. L'éditrice fut prévenue que l'enfant-écrivain était là mais elle ne vint pas à sa rencontre. Trop petit encore. C'était une maison compliquée à force d'agrandissements et lui se perdit dans les couloirs.





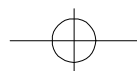


Quand il ressortit dans la célèbre rue dont on trouvera le nom dans le Bottin, il se péta le genou contre une borne qu'il n'avait pas vue tellement il était sur un nuage très céleste. Il venait d'être élu différent du reste des humains. En deux mots, elle l'avait fait écrivain, c'est-à-dire autre, il allait voir le titre de son roman en rouge et en grand sur le fond beige de la couverture sobre et très chic, celle dont rêvait tout auteur digne de ce nom, une couverture qui avait mis la littérature au plus haut de la distinction, l'anoblissant pour mieux régner. Il y avait de quoi être fier. Ce n'est pas rien d'écrire un livre. Mais lui bredouillait, timide, gêné d'être ainsi debout. Il n'arrivait pas à faire de la réclame pour son livre. N'y arriverait jamais. Ne comprenait même pas ce qu'on lui demandait de faire.

Yves ne quittait plus ce visage aux traits remarquablement féminins. Ah, ce privilège de la beauté qui transcendait tout ! Yves n'avait plus envie d'en finir avec celle-ci. Il suffirait, à la fin du dîner, d'aller vers lui comme le grand méchant loup pour ne faire qu'une bouchée de cette innocence. Lui, le grantauteur.

Mais c'est à son tour de se présenter. Dommage. Il répète l'histoire de l'accident de voiture, ne dit pas qu'il conduisait alors une Porsche. Ne dit pas qu'il avait fumé. Ajoute qu'il est très heureux d'être là ce soir.

Étant l'invité d'honneur, il rend un hommage à la littérature, à la langue, cette vraie raison de vivre qui l'anime depuis toujours et rappelle qu'il ne faut pas écrire pour vivre mais vivre pour écrire. Les gens acquiescent. Pour un empire, Yves n'avouerait qu'il fait tout le contraire parce qu'il doit payer des impôts exorbitants, étant trop paresseux pour s'installer à l'étranger, sans compter qu'il doit penser à sa retraite. Sinon, il sera contraint



d'écrire, les mains tremblantes et bavant de la lèvre. Ah ! La retraite des auteurs ! Une plaisanterie pour ceux qui vivent en dessous du seuil de pauvreté, ce dont personne ne s'émeut car c'est un lieu commun de penser que la faim donne de l'esprit. Une tragédie honteuse dont le pays tout entier devrait s'émouvoir. Yves les avait vu mendier à la société de charité pour gens de lettres, attendant d'être reçus par Bénédicte, l'assistante sociale, révoltée de les voir ainsi dans la misère alors qu'ils écrivaient si bien, sachant, elle, que la faim finit par avoir raison des poètes. Il avait eu pitié d'une romancière expulsée car elle ne payait plus son loyer, elle avait tout sacrifié à l'écriture mais elle ne savait pas se vendre, ni choisir des sujets à la mode, Yves lui avait donné l'argent qu'il avait sur lui. Yves pense à tout cela pendant qu'il parle, debout, sans timidité, habitué qu'il est à les impressionner.

Yves écrit pour vivre mais ne le dit pas. Il ne dit rien que les gens ne voudraient pas entendre. Il ne dit rien que Marie-France ne voudrait qu'il ne dise. Il vit comme tous les autres dans le mensonge de la création depuis le moment où il écrit les premières lignes et le moment où il dédicace le livre. Il ne dit rien qui puisse détruire cette magie sans laquelle le livre tomberait en poussière avant même d'avoir été ouvert. Ne rien dire. C'est la Loi. Alors tout le monde se tait ou ment. Le grand mystère de la création littéraire et du succès littéraire est la chose la mieux gardée. Pas de francs-tireurs. « Si tu parles, t'es mort », lui avait crié Marie-France, un jour de colère.

Marie-France n'avait pas fait de hautes études, ne savait rien du monde savant mais elle possédait en revanche suffisamment de cette intelligence animale



pour comprendre d'instinct comment fonctionnaient les effets de croyance.

Un jour, alors qu'ils déjeunaient ensemble, elle s'était penchée vers lui de crainte que quelqu'un puisse entendre ce qu'elle allait lui dire, à Lui, le grantauteur, qui le savait peut-être déjà. Elle se contorsionnait pour être au plus près de lui. Il vit son visage sans intérêt grossissant comme au travers d'une loupe, les veines de son cou trahissaient l'effort qu'elle faisait, puis ses lèvres s'arrondirent enfin du secret que tout le monde entendit car elle ne savait pas être discrète : « La littérature est un grand mensonge qui profite à tout le monde », avait alors croassé cette femme accoucheuse de talentueux profits. Que les lecteurs nous pardonnent...

Amen

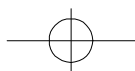
Du mytho... la littérature.

Les gens applaudissent. Yves s'assied en jouant de nouveau des coudes et s'excuse auprès de sa voisine de l'avoir dérangée.

– Avez-vous eu d'autres accidents de voiture ?

– Non.

Elle ne parle plus. Un silence simple. Soudain le plaisir de cette chaleur humaine qui s'offre à lui ce soir si rondement avec cet air de province le ravit, lui, le solitaire assigné à résidence pour écriture les trois quarts de l'année. Il a envie de trinquer avec la rousse pour cet accès inattendu de bonne humeur mais c'est au tour d'un auteur d'âge mûr de se présenter à tous. Il ne parle pas de lui mais de ses livres. Il en fait arithmétiquement la somme. Sa carrière est un fin calcul. Une stratégie. Pour chaque ouvrage, il cite le titre et sa voix se pose avec précaution pour annoncer la maison qui a donné son nom à son livre. Il avoue avec une naïveté ringarde « qu'il a



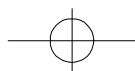


envie d'aller au prix comme on va au bordel », ce sont ses mots. Voilà pourquoi depuis dix ans et dix romans, il grimpe à l'échelle sociale de la littérature, cherchant à chaque fois des maisons dignes de le recevoir et dont l'image le valorise. C'était un sacrifice nécessaire mais financièrement douloureux car il touche si peu, à peine un peu plus que rien, au point même qu'il n'ose pas dire ce qu'il gagne aujourd'hui de crainte qu'un auteur qui ne gagne rien fasse figure de pauvre en tout même si les critiques disent le contraire. En effet, pourquoi parleraient-ils en grand d'un petit auteur, interroge l'homme.

Ne pas dire la criante inégalité des traitements. Le silence arrange tout le monde.

Mais l'homme cite des noms. Yves écoute avec inquiétude. Ce type est fou, il faudrait lui dire de se taire ; enfin, les lecteurs se feront leur propre jugement. En tout cas, c'est contraire à la morale de la profession de raconter tout ça en public... Les lecteurs, il faut leur caresser le dos, espèce d'imposteur... Il faut les séduire, les faire rêver, leur faire croire qu'on écrit depuis toujours au point qu'on ne sait plus pourquoi on le fait, ils n'en ont rien à foutre de tes salades, de tes fricotages, et de tes fins de mois. T'es censé écrire pour rien et sur rien, imbécile. Tous ces ragots sont aussi puants que les égouts ! Yves n'ose plus regarder les convives. Un autre auteur regarde plus loin encore. Si gêné. C'est tout simplement indécent. Quel pauvre type ! C'étaient les dangers de la démocratisation littéraire et la preuve qu'il valait mieux fermer la porte à ces saltimbanques de la langue pour les empêcher d'ébranler l'édifice et de faire écrouler la citadelle.

Cependant, un jour ou l'autre, on allait payer ce genre de confession publique, pensa Yves en lançant des regards noirs vers ce crétin qui venait de lui gâcher le plaisir qu'il

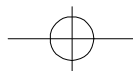
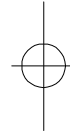
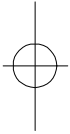




éprouvait enfin, au point de ne plus avoir envie de se retrouver seul tout à l'heure dans une chambre d'hôtel.

Vraiment trop tôt pour aller se coucher.

Et plutôt que de s'éterniser là, un verre à la main sans autres alternatives que de boire ou de réchauffer le champagne devenu imbuvable, à fabriquer des sourires ronds comme des bulles perdues, il proposa d'emblée à la créature rousse de le conduire jusque sur les lieux du meurtre.

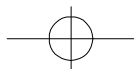




Il faisait nuit et il n'y avait rien à voir, alors elle l'invita à boire un verre chez elle. Elle habitait dans la campagne et visiblement vivait seule, mais il ne demanda rien de précis, trop fatigué pour en venir à ce genre de questions.

Combien de verres avaient-ils bus pour qu'elle soit incapable de le reconduire jusqu'à son hôtel ? S'il voulait, il pouvait dormir là, lui avait-elle suggéré. Il y avait une chambre au bout du couloir à gauche. Des paroles saturées d'alcool dites avec lenteur. Il trouva sans difficulté la chambre et s'endormit très vite, anéanti, ses épaules de lutteur creusant l'oreiller, le zizi comme une guimauve abandonnée entre les cuisses qu'il avait musclées façon acier.

Irène se leva du fauteuil, prit le tisonnier, écarta les braises vivantes, brûlantes, et rajouta un morceau de bois. Elle vit les brûlures dans le rouge des braises, la fille ébouillantée qui criait, là, dans les flammes. Ce soir, les sirènes avaient chanté pour les autres, murmura Irène. Elle était ivre, et elle le savait, mais elle avait encore trop de lucidité, trop d'espace entre elle et le





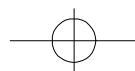
souvenir du bonheur perdu qui revenait ce soir à la lueur des flammes.

Et ce soir, il y avait un homme, un auteur, dans la chambre au bout du couloir. Au moment où il était monté dans sa Mercedes, elle avait hésité puis elle avait mis les interdits en marche. Ne commence rien, ne couche pas avec lui, malgré l'envie ce soir. Elle l'avait conduit jusqu'à la maison du drame ; les flics étaient partis, laissant le noir autour d'eux. Elle aurait pu alors le raccompagner jusqu'à M., mais il avait accepté de venir boire un verre chez elle. Effondré dans le fauteuil en face d'elle, un verre à la main, il l'avait regardée. Elle avait fait de même en buvant plus que lui. Lorsqu'elle s'aperçut que lui aussi mâchait le même désir, elle décida de vider la bouteille. Lui, fit un joint qu'elle refusa. Pas son truc.

Maintenant il dormait, peut-être même qu'il ronflait, dans la chambre du bout, oublieux de tout, construisant dans le dos de la nuit une autre fiction de sa vie, de leur rencontre, le drap rejeté à cause de la chaleur, le corps à nu parce que ses affaires étaient restées à l'hôtel. Elle n'avait pas tenté de le séduire. C'était aussi bien, répéta Irène qui aimait pourtant jouer à ces jeux inventés comme si c'était la première fois, avec des « je t'aime » dits une fois deux fois trois fois, chuchotés ou soulignés de sensations de circonstance.

Elle alla jusqu'à la chambre de l'auteur, s'approcha de la porte. L'ouvrit. Le regarder abandonné à l'obscénité du sommeil. L'auteur de romans endormi, en masse et nu.

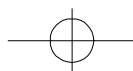
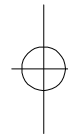
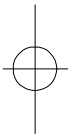
À défaut de le toucher, qu'allait-elle en faire demain ?  
On ne se débarrasse pas d'un écrivain comme d'un autre





homme. Il posait déjà trop de questions. Voulait tout savoir. Avide. Prédateur.

Des chiens hurlaient très loin dans la nuit, la ramenant à ce drame à côté de chez elle. Des hurlements comme les sirènes qui avaient un jour griffé sa vie. Comme cet après-midi, quand on avait découvert la fille morte dans la baignoire, tout ce qui avait suivi, la morgue, les flics, les interrogatoires. Des souvenirs qui revenaient, imposants, indiscrets. Et qui l'empêcheraient ce soir encore de trouver le sommeil. Mais elle avait l'habitude. Une accoutumance pire que le reste. Qui ne lâchait jamais prise, l'obligeant à rester des heures à ruser avec l'insomnie. Enfermée à boire et à fumer dans le noir de la nuit, les yeux tournés vers le pire intérieur. Certaines nuits, elle se levait et allait marcher sur la route, longeant les haies des champs. Parfois, elle se couchait contre le sol pour en finir et se soumettre.

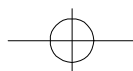






Désolé de vous bousculer ainsi mais Yves, c'est moi. En rédigeant les premiers chapitres de ce roman autobiographique, j'ai volontairement eu recours à cette distance grammaticale pour faire de « Je » l'autre, afin de m'habituer et de retrouver ainsi l'intensité, le tranchant d'une journée qui allait compliquer toute mon existence, me conduire au pire. Voilà, je n'ai pas su remonter le fil de la mémoire et de l'oubli pour continuer à vivre et vous raconter mon histoire autrement.

Lorsque le « Je » s'est imposé, j'aurais dû reprendre le texte, effacer la troisième personne pour me hisser en début de livre. Un écrivain comme moi sait faire ces choses-là. Pour séduire et être lu, on sait tout faire, on est capable de tout, du meilleur et du pire. Mais je n'ai pas cédé à la tentation. J'ai pris tous les risques, même celui de perturber le lecteur qui pourra à juste titre me le reprocher et risquer de lui déplaire, ce qui provoquerait chez tout éditeur la censure immédiate. Mauvaise construction, travail bâclé ou non abouti, soulignera éventuellement le critique. Mais les lecteurs sont plus vifs et plus malins qu'on ne le pense. Non, ce n'est pas par effet de

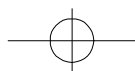




style, ni par prétention, que ce début est en apparence un peu complexe, mais par honnêteté et pour qu'on sache que tout a commencé à cette distance-là car je peux, sans mentir, affirmer que cette nuit passée chez cette fille rousse fut de si faible intensité que, mis à part la couleur des cheveux de mon hôtesse, seul détail un peu particulier de ce non-événement, seule saillie qui, en soi, n'a d'intérêt que pour le malheur qu'il provoqua dans ma vie, de sorte que si j'avais eu l'envie de séduire les lecteurs, j'aurais raconté ces quelques heures comme un choc, une collusion humaine. Alors qu'il n'en fut rien. Et que tout s'est déroulé de façon anodine, exactement comme je l'ai raconté. Voilà pourquoi je n'ai rien voulu changer pour tenter de relater au plus vrai, au plus juste, le début de ce drame.

Les conséquences de cette rencontre étaient d'autant plus inattendues et improbables que nous avions tous deux, et en même temps, écarté l'idée de séduction. Pour la simple raison que dans la Mercedes, le cuir noir et froid avait réduit ma libido au niveau zéro. Cette fille conduisait la luxueuse berline avec souplesse sur une route déserte et inconnue. Je voyais la scène, je ne la vivais plus. Je me voyais bouger, parler, évoluant dans l'action. Ce n'était pas moi. Ce moi, aujourd'hui si différent.

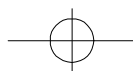
Rétrospectivement, cette soirée s'est poursuivie en apparence dans la continuité de mon arrivée dans cette ville. Rien d'extraordinaire, en effet, que de rencontrer des gens au cours d'un dîner public et faire avec le hasard d'un soir. Comment imaginer qu'une rencontre dans ce coin paumé et pluvieux bouleverserait à ce point des vies ? Vrai, j'ai vu mes convictions à jamais détruites, ma confiance perdue. Et autre chose encore. Tout cela en





raison d'une fatale coïncidence liée à un plan de table idiot. Si ce meurtre, ce crime de la misère comme déclara l'avocat au barreau, Maître L, n'avait pas été commis ce soir-là, j'aurais dîné comme prévu, à côté de ce convive, ce petit notable régional qui m'aurait certainement ennuyé et que j'aurais été incapable de reconnaître le lendemain si je l'avais croisé dans la rue. Alors qu'avec cette vraie rousse façon Barbie, qui faisait irruption avec cette histoire brûlante, j'ai mis ma curiosité d'auteur en alerte. Rien d'extraordinaire, non plus, au fait d'être allé boire un verre chez elle, même s'il n'est pas toujours très simple pour deux inconnus de se retrouver ensemble tard dans la nuit avec dans la tête le désir de l'autre qu'on pourrait faire sien, en guettant le geste, le mot qui autoriserait l'un des deux à faire le premier pas.

Plus j'y repense, plus je suis certain qu'au moment où je suis descendu sur le quai de la gare de cette petite ville tranquille comme il en existe des milliers en France, ma vie avait pris une tournure linéaire dont j'étais ravi. Il me semblait que seule la mort, l'accident, la maladie pouvait interrompre ce mouvement ascendant. J'étais à un moment où s'amorçait pour moi une existence prévisible et assurée que j'avais calculée depuis des années. Je vivais enfin dans la relative tranquillité d'un succès que j'estimais bien mérité quand surgirent ces événements d'une telle gravité qu'ils faillirent me pousser au plus loin d'une expérience que je ne souhaite à personne, pas même à mon pire ennemi. Pour cette raison, j'ai eu recours à cette mise à distance. Et cela d'autant plus spontanément que j'avais toujours refusé de me livrer à ce jeu littéraire, malgré l'engouement des auteurs français pour le « Je » démultiplié de leur géographie personnelle et familiale aux racines forcément

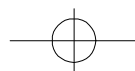




profondes ; s'appliquant à rendre ce moi tout petit avec des mots démesurés, des prouesses de langage hautement maîtrisées, applaudies parfois par les critiques qui, dans la crainte de se perdre à l'horizon du plus grand nombre, veulent se convaincre que l'individualité exposée est le garant du génie littéraire, l'ultime rempart contre la culture partagée. Je prenais parfois du plaisir à ces jeux littéraires tout en râlant lorsque certains auteurs récidivaient avec la prétention de faire œuvre du récit singulier de leur moi dans le but inavoué de dominer les autres genres.

Cela se vendait d'ailleurs si bien que beaucoup d'auteurs ne résistaient pas à cette introspection parfois vaginale, sans diversité aucune car les romanciers sont tous bourgeois ou le deviennent et il faut dire, même si on ne peut pas tout dire, et au risque de heurter tout le monde, que la littérature pratique l'endogamie sociale. Question d'hygiène. Et alors ! s'exclamait Marie-France lorsque je me plaignais de cette absence de diversité, un vagin n'est au fond qu'un vagin, appelons un chat un chat, et du moment que le lecteur qui a payé, jouit au mot, la morale est sauve.

En ce qui me concerne, donc, j'avais toujours résisté à la confession, malgré la noblesse de certaines, refusant de voir dans l'écriture un travail thérapeutique où le moi squatterait chaque mot, chaque virgule, dans le seul objectif de livrer à domicile les replis de mon intimité. À cette époque, il m'était, en effet, difficile d'imaginer que ma vie, ma haute enfance et tout le saint-frusquin puissent intéresser à ce point mes lecteurs tant j'aimais jouer avec la fiction, l'écart, la mise en scène du monde au gré de mon imaginaire, toujours plus vraie que les fausses vérités de soi.



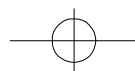


Cependant, il arrivait que ce plaisir se transformât en profonde attirance voire en véritable fascination, comme ce fut le cas pour l'autobiographie de Robert Lefort\*, qui bouleversa ma vision littéraire des textes. Malheureusement, ce genre d'autobiographie extraordinaire n'est pas celle qui se publie le plus et qui se vend le mieux. À mon grand regret, on préférerait les histoires de vie des gens bien et surtout mieux nés qui permettaient de rester entre soi et qui m'ennuyaient vite tant elles se ressemblaient et ne variaient que par la forme.

À cet égard, personne ne niera cette préférence pour la vie des gens réussis au détriment des sans-rien en apparence, riches seulement de leur différence.

Dans le tube cathodique et numérique, à l'inverse, l'ordinaire était à la mode sur le devant de l'écran, jusqu'à l'émotion si vulgaire qu'en littérature nous l'avions définitivement réduite au non-dit ou à la description clinique. Il m'arrivait, je peux l'avouer, d'éprouver de la fascination face à ces héros du quotidien, ces braconniers du cinquième art, parfois illettrés qui, pour se venger d'avoir été mis à l'écart de la haute création, s'emparaient de la télé comme d'une autre Bastille avec les façons du peuple sans autres armes que le rire et les larmes car ces gens-là pleurent, barbouillant l'écran de fictions et de sentiments personnels que nous avions si bien appris à maîtriser par effet de distinction et fini par mépriser, par crainte de l'inconnu. En littérature, il n'y avait pas de braconnage possible car des frontières subtiles clôturaient l'écriture et la préservaient de l'intrusion délictueuse de certains auteurs nés dans la disgrâce sociale, nous mettant ainsi à l'abri du peuple et

\* *La Fracture sociale* d'Arlette Farge et Jean-François Laé (éditions Desclée de Brouwer)



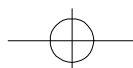


de sa culture, n'autorisant que quelques exceptions qui nous servaient d'alibi. Mais qu'importe mes goûts pour ce genre de spectacle qui relevait peut-être d'un nouveau snobisme.

Enfin bref, j'avais volontairement ignoré l'écriture autobiographique car je me sentais incapable de pisser du « Je » pour flatter le voyeurisme littéraire du lecteur et lui faire sucer jusqu'à la dernière goutte des épanchements de mon moi en lui donnant à lire ce qu'il aurait pu écrire lui-même avec le talent qu'il n'a pas, bien sûr. J'étais incapable, comme certains le font, d'affirmer que l'écrit de soi se distingue de l'histoire inventée pour rejoindre le texte pur. Non, je n'avais pas assez de ce talent-là. Voilà ce que je pensais jusqu'à ce jour où, dans un tremblement terrible de mon corps, j'ai ressenti un grand froid, une sorte d'extase et le « Je » s'est alors affiché en gras sur l'ordinateur, effectuant, en ce qui me concerne, un dérapage sémantique qui, pour une fois, avait un sens littéraire.

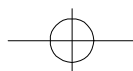
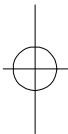
Ce fut si violent qu'après ce raptus corporel d'une intensité rarement atteinte, j'ai eu besoin de prendre l'air. Je suis resté un moment au milieu des gens et des voitures, sans savoir quelle direction prendre avant de retrouver mon sens de l'orientation qui me conduisit tout naturellement à cette terrasse de café où je vais habituellement pour regarder les femmes et draguer les auteurs fragiles qui voudraient tellement devenir ce que je suis. Ce soir-là, je me souviens que dans l'air planait ce renouveau de type printanier, une sorte de légèreté au monde, partagé par les gens assis autour de moi.

Et c'est là que je décidai de brusquer le lecteur, de lui dire toute la vérité, de ne rien changer à la forme première du texte tout en sachant que celui-ci, à moins





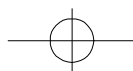
d'être snob, n'aime pas les discordances, les trucs retors. Ce en quoi je l'approuve. De quel droit, en effet, faudrait-il que le lecteur fasse encore un effort le soir après l'usine, le métro, les embouteillages, en rentrant d'un cocktail ou au milieu des mêmes qui se battent, au-dessus de la vaisselle qui vomit sa crasse, ou pendant des vacances à Méribel ou aux Seychelles, pourquoi devrait-il souffrir encore pour lire ce que nous écrivons en jouissant ? Pauvres lecteurs, se fatiguant la nuit à abrégé ce que l'auteur se plaît à allonger le jour avec style. Se baladant dans le texte pour faire le tri que nous n'avons pas su faire, après avoir été lui-même dans l'obligation de classer son quotidien, sa vie intime et réelle en organisant la sélection devenue complexe de ses ordures ménagères. Cela relève parfois du sadomasochisme. Bref, un soir de mai, j'ai donc déculotté mes vieilles réticences et décidé de raconter sans complaisance ma vie bouleversée par cette nuit passée à M. dans le Perche.





Lorsque les prémices d'une catastrophe surgissent, celles-ci sont niées dans l'immédiat et longtemps encore après. Il me fallut donc reconstruire dans les détails la suite des événements qui se produisirent après cette soirée somme toute très ordinaire avec cette femme et qui allait m'entraîner vers ma perte. Il me fallut revisiter l'événement jusqu'à l'indécence pour comprendre que j'étais déjà sous influence.

Tout d'abord, qu'allais-je faire dans ce bled, ce trou du cul du monde, alors que je hais la province ? La campagne idem. Des lieux difficiles à habiter pour l'homme que je suis, enfin, que j'étais. Même en bonne compagnie, impossible de ne pas m'y sentir pris d'un malaise existentiel qui me submerge au point de me donner envie de fuir. Il suffit de surcroît que le gris s'ajoute au décor pour que mes dernières forces disparaissent. Au printemps, ce n'est pas mieux. La vue des champs et des arbres, de ce trop de verdure, le grand air, les vaches sous les pommiers en fleurs dans des poses estivales, le bleu des myosotis, toute cette immensité verte et bleue, piquetée de jaune et de blanc, tout ce printemps qui pose en marguerites et

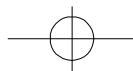
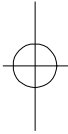






boutons d'or à travers la vitre de la voiture énerve mon corps, me dérange jusqu'à la nausée.

J'éprouve le même dégoût à l'égard des petites villes de province vivant à heures fixes, désaffectées à heures régulières, se vidant ou se remplissant dans l'incapacité de s'inventer une vie propre. Cette pesanteur si ordonnée, fermée à l'imprévu et sans mystère, m'insupportait. Même en touriste, c'était l'horreur. Il était donc normal que j'aie boire avec cette femme pour ne pas me retrouver seul dans une chambre d'hôtel avec le parquet qui grince sous la moquette rouge velours, le papier peint qui embrouille la vue, la cire qui pue. L'alcool aidant, il était naturel que je m'endorme chez elle sans me poser de questions.



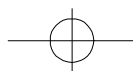


Le lendemain lorsque je m'éveillai, le soleil brillait dans son dos. Elle était debout à quelques centimètres de mon lit, coiffée et habillée, prête à affronter le jour. Elle était comme une tache entière de couleur. Je l'ai regardée un moment avant d'émerger dans cette partie vivante de moi-même et de comprendre que cette femme me disait qu'elle s'en allait mais que je pouvais rester au lit, qu'il y avait du café dans la cuisine.

- Mais où vas-tu si tôt ?
- Je vais nourrir les cochons.
- Les cochons... ? Lesquels ?

Le soleil, les cheveux roux, les cochons. Cela faisait violence dans ma petite tête de romancier perdu en pleine campagne.

- Les miens. Cela ne sera pas long, je serais là dans une heure, si tu veux, tu peux prendre un bain, ou prendre l'air, je te raccompagnerai ensuite à l'hôtel.
- Je croyais que tu plaisantais hier soir.
- À propos de quoi ?
- Eh bien, des cochons.





– Non, ce n'est pas une plaisanterie et ils m'attendent, je suis en retard.

– Mais le café, les croissants !

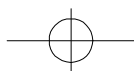
– Le café est dans la cafetière, pour les croissants, désolée, je n'avais pas prévu de faire chambre d'hôte.

Elle souriait de me voir un peu inquiet de cette nouvelle matinée, nu sous les draps. Elle avait inversé les rôles. Je me sentais dépité en somme car habituellement je me levais très tôt pour écrire et j'en avais réveillé plus d'une, un peu surprise de cette obligation que j'avais de travailler, de me lever, d'écrire ou de faire comme si cela allait se faire, n'existant que par cet alignement quotidien de mots sans certitude, effectuant des retouches rapides ou très lentes, jamais atteintes parfois, en jouant sur mon clavier avec la dextérité d'un pianiste. Mais avant d'écrire, je faisais d'abord le vide autour de moi. J'appelais cela mon sas de création. Gommer la présence de l'autre. Effacer toute trace de réel pour effectuer la sortie de soi : *exestésan*. (traduction en grec de « sortie de soi »). Je réveillais donc ma compagne de nuit pour lui expliquer que rien d'autre ne comptait ni personne, exactement comme la Barbie rousse de l'instant. L'écriture comme obligation de mettre les gens hors du lit, passe encore, mais des cochons affamés ! Où étaient-ils au fait ?

Agricultrice ? Cette Barbie grandeur nature dans son jean et pull col roulé moulant noir, qui allumait des cigarettes avec une belle indifférence tout en conduisant le dernier modèle Mercedes, prétendait être agricultrice.

Elle avait une ferme. Une vraie.

– Tu as des poulets ? lui ai-je demandé en enfilant mon pantalon.





– Il y en a de toutes sortes, au curry, à la tomate, dans le congélateur...

– Et des vaches ?

– Non, ni de veaux non plus. Juste des cochons et trois cents hectares.

Un hectare = 100 mètres sur 100 mètres multiplié par 300. En surface cela représentait une ville, un village... un aéroport... ?

– Et combien de cochons ?

– Deux mille.

La commune n'avait pas autant d'habitants. Je lui avais posé la question la veille.

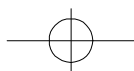
– J'ai le temps de boire un café ?

– Si tu fais vite.

Dans la cuisine, je sentais le côté adipeux de mon regard posé sur elle. Première fois que je commençais une journée en compagnie d'une rousse aussi imposante qu'une walkyrie.

Tout l'opposé d'Anna, sans épaisseur, la poitrine et les épaules si menues, les fesses en poire au bord de l'effondrement. Pour être gentil, je lui disais qu'elle était un nu à la Lucas Cranach. Nubile, candide, avec un petit ventre ferme. Anna était prof de philo. Tout le contraire de cette femme qui m'attendait pour partir. Voilà dans quel état j'ai suivi la rousse jusque dans une porcherie dite industrielle. Le mot est relatif, m'expliqua-t-elle, car aux USA, on élevait les porcs par centaines de milliers. C'était n'importe quoi.

Elle fumait au volant de sa Mercedes blanche. Il aurait pu neiger dans le ciel bleu du printemps, elle ne voyait visiblement rien d'autre que l'asphalte noir de la route sur laquelle les pneus glissaient. On doublait des cyclistes du dimanche qui pédalaient les genoux écartés. Dans les



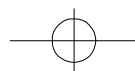


champs, le blé vert. Des océans de blé et, à l'horizon, des hectares et des hectares de parcelles formant un dessin géométrique sans accros. À ce moment précis, je me suis senti heureux dans cette voiture, à l'abri du printemps qui encombrait le paysage et me croyant, à tort, libéré momentanément de ma belle arrogance qui me permettait, la veille encore, de figurer dans la vie en tant que romancier inutile au monde, offrant du plaisir à ceux qui me lisaient. J'avais presque oublié que je devais aller cet après-midi signer des piles de livres en écoutant les compliments aimables des lecteurs qui attendaient avec impatience le prochain roman, m'encourageant à continuer, encore et encore. Pour la joie de lire. Des incantations qui renforçaient ma servilité à leur égard tant j'étais incapable d'infidélité. Plaire. Ne pas décevoir, plaire, séduire, les satisfaire, même en leur faisant du mal. Car je les violentais, les scandalisais, usant envers eux de cette violence propre au mensonge de la création. Mais n'est-ce pas la fonction essentielle du travail de romancier ? disait Marie-France, rompue à la *doxa* littéraire.

La voiture freina devant un bâtiment vert et blanc.

D'un signe de tête, Barbie rousse m'invita à la suivre, me demanda de désinfecter mes chaussures avant d'entrer et d'enfiler des bottes. Puis elle me tendit une calotte et une cotte blanche et me regarda m'empêtrer dans la combinaison trop large qui me faisait ressembler à un cosmonaute, genre Tintin chez les ploucs. Ainsi déguisé, je visitai ce qu'elle appelait un atelier d'engraissage. C'était propre, sans odeur spectaculaire. Les cochons couleur rose tendre nous accueillirent aussi bruyamment qu'une bande de supporters de foot.

Dans une pièce annexe, elle me montra un tableau avec des boutons multicolores reliés au moteur d'une





centrifugeuse gigantesque qu'elle mit en marche en m'expliquant que la machine calculait automatiquement les quantités de farine, d'eau, d'antibiotiques en fonction de la température, de l'âge des animaux, de leur poids. Je vis ensuite une soupe jaunâtre se déverser dans les mangeoires et les cochons avalèrent le tout en quelques secondes. Irène ne toucha ni à un balai ni à une fourche. Voilà, c'était terminé.

Avec ses deux énormes cylindres métalliques, le bâtiment ressemblait de l'extérieur à une église agricole. C'était tout aussi fermé, tout aussi mystérieux. Au fond, depuis le temps des cathédrales, on n'avait rien construit d'aussi important et en si grand nombre dans les campagnes.

– C'est quoi ? ai-je alors demandé en désignant deux énormes cylindres en acier.

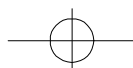
– Des cuves à lisier.

Lisier ? Le mot était une odeur à lui seul. Pestilentielle. Voilà, le genre d'adjectif qui me vint à l'esprit sans savoir ce que lisier voulait dire. Curieusement, l'odeur était lourde, forte mais respirable. Ce n'était pas ce que j'avais imaginé. À côté des cylindres, il y avait une fosse à ciel ouvert, une sorte de lagune sombre à la surface glaireuse formant à certains endroits comme une croûte noire. Irène, qui m'avait suivi, regardait comme moi ce cloaque excrémental.

– C'est là qu'on a retrouvé le corps de mon mari.

Je me retournai vers elle en grimaçant, me rappelant trop tard qu'elle m'avait dit la veille qu'elle était veuve et trop jeune pour l'être. J'avais oublié ou tout simplement pas entendu cette femme, hier soir, me dire que son mari était mort.

Mourir dans une fosse à lisier ! Même au plus noir d'un texte littéraire, c'était impensable.



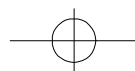


– Il a glissé ?

– Peut-être, en fait je ne sais pas, personne ne sait comment c'est arrivé. J'étais en vacances. Lui n'aimait pas quitter l'exploitation. Je partais donc seule une semaine au soleil parce qu'ici, il fait trop gris, et pendant une semaine entière à ne rien faire, je fermais les yeux. Et puis l'accident est arrivé. Je suis rentrée immédiatement. On ne sait même pas combien de temps il est resté là-dedans.

Un nuage dans le ciel bleu du printemps plongeait soudain la porcherie dans l'ombre, je vis alors le regard grave et si près des larmes de cette jeune femme, devant la fosse assassine. Elle regardait fixement le noir de la lagune sans rien dire. Un silence. Un blanc indiquant mon absence à l'histoire. La sienne. Cette extériorité ne m'autorisait nullement à mettre ma main sur son épaule, ce que je fis malgré moi.

– Viens, ai-je murmuré le plus doucement possible. Et en même temps, j'ai regardé ma montre, histoire de me donner une contenance, un ancrage dans la réalité. Loin de ce malheur. Ma main glissa de son épaule. Nous sommes montés en silence dans la Mercedes. L'histoire a commencé à cet instant précis, je pense.





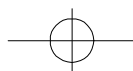
6

En fait, c'est moi qui l'ai appelée le premier. Je lui ai téléphoné très tôt dès le lendemain. J'avais oublié mon manuscrit à l'arrière de sa voiture. Peut-être l'avait-elle remarqué en me raccompagnant à l'hôtel, mais elle n'avait rien dit. Je fais toujours très attention à mes textes. Je flippe tellement à l'idée de les perdre que je fais des copies sur disquette et sur papier. On ne sait jamais... le café renversé, l'incendie, le bug, le virus... Cet exemplaire avait été corrigé pendant le trajet dans le train et je n'avais pas fait de double en arrivant à M. De toute façon, ce manuscrit n'était pas une excuse, je voulais la revoir. Sans savoir.

Pour la rousse, pour la fille ébouillantée, pour écrire un roman ? Non, je ne savais pas au juste.

Elle se tenait devant le réfrigérateur grand ouvert, se demandant ce qu'elle pouvait préparer à dîner à un auteur venu lui rendre visite. Elle n'avait lu aucun de mes romans. Et ne semblait pas pressée de le faire. C'était une chance pour moi. Qu'aurait-elle pensé de cette envie de la revoir si elle avait lu ce que j'écrivais ?

Je lui ai dit que je me contenterais d'une omelette.







Elle hésita et m'avoua qu'elle ne savait pas les faire. Elle n'aimait pas faire la cuisine, n'aimerait jamais, ne saurait jamais la faire, m'expliqua-t-elle. L'idée même de se faire à manger lui était étrangère. Elle ignorait tout ou presque de l'art d'accommoder les aliments, comment les apprêter, dans quel sens les découper ; la cuisson était pour elle encore plus mystérieuse. Elle me raconta qu'une fois, elle avait jeté des moules de bouchot dans de l'eau bouillante, comme des pâtes, quoi ! Elle s'en foutait de manger. Il y avait des plats tout prêts dans le congélateur. Je n'allais pas rechigner, moi qui mangeais à Paris comme les autres, pas mieux qu'elle. Je n'allais pas compliquer sa vie suffisamment encombrée.

– Tu sais comment il s'appelait ?

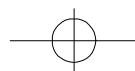
– Qui ?

– Celui qui a ébouillanté la fille.

– Maurice.

– Tu le connais ?

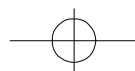
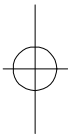
– Pas vraiment. Il vivait la plupart du temps au café, accroché au zinc, debout à attendre. Il n'avait pas de voiture, rien à faire d'autre que d'attendre le bien-être social pour boire. À chaque fois que j'allais acheter des cigarettes, il était là, silencieux. Pas comme les autres qui s'excitent toujours en me voyant. Lui ne m'a jamais dit un mot. Il causait pas. Je lui ai parlé pour la première fois la nuit qui a précédé le drame. La coopérative m'avait appelée dans l'après-midi pour me dire qu'ils feraient un chargement le soir même. J'avais personne sous la main. On fait ça la nuit pour prendre les porcs par surprise, ces bêtes-là sentent la mort, c'est épouvantable, moi, je ne peux plus manger de porc ni d'autre viande d'ailleurs, mais même de nuit, ils paniquent, le problème c'est qu'au moindre retard, il y a des amendes parce qu'à





l'usine, les ouvriers attendent pour les tuer, les débiter, et après c'est le conditionnement. Alors on se bouscule, on crie. À chaque fois, c'est la même empoignade, les bêtes veulent pas monter dans le camion. Tout le monde gueule, nous, les cochons. Tu n'imagines pas. Ce soir-là, je lui ai demandé si ça l'intéresserait de venir m'aider et de gagner un peu d'argent. Il n'a pas répondu. Il s'est détaché du comptoir et m'a suivie dans la Mercedes.

Le premier camion est arrivé, le chauffeur était en retard, ça commençait mal, j'avais deux heures pour trier un millier de porcs, au coup d'œil, pas le temps de les peser sur la balance. Les cochons braillaient à rendre sourd. Impossible de les faire obéir. Les cris augmentaient, la peur aussi. Cela n'allait pas assez vite, alors le chauffeur a pris un aiguillon électrique pour les faire avancer. C'est interdit, ça stresse l'animal et ça gâte la viande qu'on nous paye moins cher. Il tapait sur leur dos. C'était la pagaille. Quand j'ai vu Maurice qui restait là, les bras croisés, à regarder, je lui ai dit de les pousser mais il faisait le contraire de ce que je lui disais ou bien me regardait, l'air abruti. Alors je lui ai dit de foutre le camp. Je lui ai jeté un billet à la figure qu'il n'a même pas ramassé.





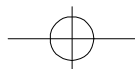
Il n'avait rien compris. Il était venu voir Irène, la rousse avec la Mercedes, pas les cochons. Voilà que maintenant elle criait. Il prit une fourche et fonça sur les bêtes qui se sauvèrent dans le sens opposé. Cela faisait deux fois qu'elle lui désignait du doigt un animal et qu'il le perdait de vue, incapable de le reconnaître parmi les autres. La troisième fois, elle lui prit la fourche des mains.

– Occupe-toi des barrières ! cria-t-elle.

Il regarda autour de lui, plus affolé encore que les cochons, laissant échapper une trentaine de porcs qui se ruèrent à l'extérieur. Le chauffeur s'énerva contre cet imbécile qui leur faisait perdre du temps. Les cris s'amplifièrent et personne n'entendit le deuxième camion qui klaxonnait dehors. Les lumières blanches, le gris des murs, le rose des cochons, la panique était partout, c'était la peur en grand qui montait en cris et en haine. De soi d'abord, des autres ensuite.

Soudain, elle l'attrapa par l'épaule.

– Fous le camp, t'es bon à rien, tu nous emmerdes, c'est tout.





Elle lui répéta de se tirer en lui montrant la sortie.

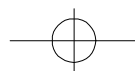
– Eh bien, qu'est-ce que tu attends ?

Dehors le vent soufflait. Des bourrasques. Il s'était assis sur le talus pour remettre sa chaussure. Ses mains tremblaient de tout ce rêve sali. Il était resté là sans savoir ce qu'il fallait faire. Il avait attendu que le silence revienne dans sa tête pour se lever puis il était rentré chez lui.

Dans la pièce, elle dormait, allongée sur le lit. Lui avait soif. Sa gorge le brûlait. En prenant une bouteille, quelque chose s'écrasa par terre. Il avait dû casser un verre. Le bruit la réveilla et elle se mit à crier. Du matin au soir. Et lui, lui disait de se taire, qu'il ne pouvait plus continuer à entendre de pareils cris. À croire qu'elle criait même en dormant. C'étaient des insultes. À longueur de temps. Elle en avait plein la bouche. Qu'est-ce qu'il foutait là ? Pourquoi était-il revenu ? Des cris discordants qui lui crevaient les tympans. Il alluma la lumière et vit alors la saleté qui régnait dans la pièce, plus sale encore que leur vie si grise et cette fille qui braillait. Maigre, et tout ce rouge qui striait ses yeux. Cette pauvreté jusqu'à la répétition dans leurs corps qui se ressemblaient. Elle était une réplique de lui-même, difficile à supporter.

– Elle t'a foutu à la porte... Hein, c'est ça... ?

Elle cria d'autres injures. Alors il la gifla. Et recommença. Une deuxième fois. Avec tant de violence qu'elle tenta de se réfugier dans la salle de bains mais il la suivit. Elle criait de plus en plus fort. Peut-être qu'elle pleurait. Il la cogna encore. Des cris aigus qui heurtaient le carrelage blanc et explosaient dans sa tête. Quand il était gosse, on lui foutait la tête sous la douche froide pour qu'il cesse de pigner. Il se souvenait de la violence que ça faisait dans son corps qui se rétractait en une

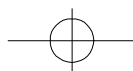




boule épaisse, au pire de lui-même. Aucune autre greffe n'avait pris. Le reste avait été arraché de lui. Il ouvrit le robinet. L'eau était bouillante. Elle lui répétait tous les jours qu'il fallait demander à la mairie de régler le chauffe-eau, leur dire qu'elle se brûlait tous les jours, que c'était pas parce qu'ils n'avaient rien qu'ils devaient tout supporter, qu'il pouvait bien y aller, qu'il n'avait rien à foutre de la journée sauf d'aller au café. Et elle d'attendre, là, avec sa pension d'handicapée soi-disant mentale. Il vit le tee-shirt rouge devenir brun, la vapeur qui rendait flou le reste. Il continuait de lui tenir la tête sous le robinet. Les cris s'étaient tus. Dispersés. Il n'entendait plus que l'eau qui coulait, le délivrant de ce mal accroché en lui, inutile et horrible, qui verrouillait les autres issues.

Voilà comment s'était passé ce meurtre conjugal, cette crevaison sociale imbibée d'alcool. La misère. Des vies comme des erreurs. Celles de l'inévitable.

Il n'était pas seul, ce soir-là, avait-on dit. Ils avaient bu trop de bières, là, dans la nuit pauvre de ce coin de France qui n'avait rien à leur offrir. La fille avait le cerveau abîmé, une sorte de rouille qui rendait la vie difficile mais lui l'aimait, vraiment. C'était la seule chose belle de sa vie, cette fille qui s'absentait parfois du réel en ne sachant pas ce qu'il aurait fallu faire pour vivre autrement. Elle était la seule chose qu'il ait jamais eue à lui. Il l'avait aimée. Il en était certain. Dans le brouillard de la salle de bains, il n'avait pas compris qu'il la tuait, tellement il voulait en finir avec la crasse. En finir avec ces cris pires que là-bas, dans la porcherie. L'eau coulait. Il y avait eu une sorte de plainte, puis plus rien. Il ne restait qu'une forme mouillée et sombre sur le blanc de la baignoire.





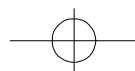
Voilà, il a tout raconté ensuite aux flics. Les gens ont dit qu'ils buvaient trop de cet alcool qui creuse les cerveaux et ne laisse que du vide. Personne n'est responsable du gris social. Personne ne peut sauver ces vies qui avortent dans ces erreurs-là. Personne n'aime l'odeur de la misère. Faire la guerre à la misère n'est pas une occupation, juste une préoccupation mal partagée. Il vaudrait mieux leur dire, parfois, à ceux qui n'ont plus que l'honneur comme seul bien, qu'on se moque de la vérité de la pauvreté.

Côté littérature, ça n'intéressait plus personne. La misère fait peuple. On évitait de la mettre en scène ou très rarement et sans pathos, du clinique afin de conjurer l'effet populaire devenu une injure littéraire. On sacrifie au beau, pas au reste. Que la misère du peuple aille se faire foutre. La misère sexuelle, oui. Elle fait encore recette. J'en savais quelque chose. L'autre, déportons-la de notre imaginaire. Elle occupe les déchetteries organisées de gauche et de droite. C'est bien suffisant. Qu'elle ait changé de couleur et de sexe, qu'elle soit ici ou là m'importait peu. Je vivais dans un ghetto et je n'avais aucune raison de m'émouvoir, même pour me donner bonne conscience. Et ce soir-là, j'écoutais ce récit comme un touriste découvrant la misère nouvelle dans un village d'ici.

Irène l'avait donc vu la veille, juste avant le meurtre. On s'était rencontrés juste après. Elle n'avait rien dit de l'histoire des cochons, à moins que la fumée du joint n'ait fait écran.

Irène alluma une cigarette. Elle avait oublié l'omelette. Une sonnerie nous ramena à la réalité du micro-onde.

– Les animaux, tu sais, ça rend violent, comme avec les mômes, tu cagnes, tu sais pas pourquoi, le même non





plus, victime des nerfs de la mère, des injustices. Voilà, j'ai crié sur lui pour me défouler de mon stress. Si je l'avais gardé cette nuit-là, je lui aurais évité de devenir le tueur qu'il est aujourd'hui. Maintenant, je me sens coupable mais quand même ce n'est pas de ma faute, c'est vrai, hein ?

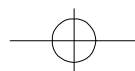
Je n'ai pas répondu et elle ajouta :

- C'est à cause de cette histoire que tu es revenu ?
- Un peu... Mais pas uniquement.
- Tu veux un café ?

Le café fumait. Il était bon et chaud. Il avait ce goût amer qui ramène à la vie.

Je lui ai dit que le café, le thé, c'était des trucs d'écrivain. Qu'on en buvait parfois jusqu'à vomir. En général, les écrivains boivent beaucoup. Il faut imaginer leur tuyauterie semblable à une chaudière, alimentant leur pompe à mots alambiquée. Aux élèves qui décortiquent ces « alignées » de mots respectueusement appelés textes pour découvrir le sens caché de ce qu'on écrit sans toujours savoir comment et pourquoi, des analyses d'urines ne seraient pas inutiles. Sans compter la bibine, la petite fumée, la poudre. Celle de perlimpinpin... et comme elle me regardait, je lui ai dit que moi, je fumais.

Elle a souri.



Barbie rousse. Quand je l'ai appelé comme ça, elle a vraiment ri. Barbie à cause des cheveux, de la poitrine. Pour annuler la gravité du veuvage. Les Barbies sont toutes fausses. Celle-ci était vraie. Une Barbie agricole, exotique. Et puis Irène, ce prénom impérial n'a jamais provoqué d'engouement national ni de mode au point de figurer dans le palmarès des dix meilleurs prénoms de l'année. Exit.

– C'est impressionnant le moment où un romancier décide du prénom de ses personnages, lui ai-je dit.

Elle m'a servi un autre café, le énième. Nous étions là, tous les deux, avec l'impression qu'il n'y avait rien d'autre à faire, quand le moteur d'une mobylette brisa le silence de cette intimité.

– C'est Léone, la fille qui travaille ici.

– Le samedi ?

– Et parfois le dimanche. Je te préviens, un peu rugueuse, fit Irène en se levant.

Curieux, je me levai à mon tour.

Léone, là, au milieu de la cour, au plus vrai. Cela faisait l'effet d'une chatte efflanquée, mal nourrie, des





yeux noirs, genre « *If the look kills, you're dead* », une cote bleue, sale et déchirée aux genoux sous le gris du ciel. Un remake des *Raisins de la colère*. Et moi, à une dizaine de mètres, debout, un peu comme un con devant cette trop grande fille d'un genre inattendu qui me regardait avec la fierté d'une déesse grecque surprise les pieds dans la boue.

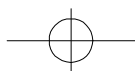
Elle m'a quand même salué d'un haussement de tête avant de s'adresser à Irène pour lui demander de ne pas oublier de garder le portable branché cet après-midi, qu'elle appellerait quand il faudrait la ravitailler avec le *pick-up*, de ne pas oublier de commander du ???... pour traiter le blé la semaine prochaine.

Et les cochons, ce soir si Irène voulait, elle pouvait y aller à sa place vu que... fit-elle sans achever la phrase, juste en regardant vers moi.

– Je m'en occupe ; en revanche, demain matin, si ça ne t'ennuie pas, ça m'arrangerait bien.

Barbie rousse m'avait raconté comment cette fille lui avait téléphoné un dimanche juste après la mort de son mari à propos de la petite annonce passée dans *la France agricole*. Déterminée, un culot, une force tranquille. Capable de tout. Une Parisienne, et pas des moindres, qui, un jour, avait décidé de travailler en ferme.

Ce métier d'ouvrière agricole, elle l'avait imaginé dans les livres. Les gens ne savent même pas à quoi ça ressemble, c'est un truc d'avant, d'il y a longtemps, qui fait misère à dire aux autres aujourd'hui, m'a-t-elle dit, quand plus tard je lui ai demandé ce que cela signifiait. L'avantage, c'est qu'on ne manque pas d'air. Une obsession de Léone qui souffrait d'une sorte d'étouffement permanent. Elle vivait avec rien sur le dos. Pas de soutien-gorge non plus. Elle se moquait de ses ongles noirs, de sa





peau desséchée. Les murs, la moindre haie, étaient une menace à la liberté qu'elle écrivait en grand au gré des sillons tracés profonds dans la terre lourde des champs d'ici.

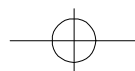
Sale, dur, fatigant, routinier, méprisé. Voilà ce qu'elle aurait pu dire de ce métier qu'elle me décrivit pourtant autrement.

Elle aurait pu garder des moutons comme d'autres l'avaient fait et le faisaient encore dans le Larzac ou les montagnes. Mais elle avait eu peur d'un autre type d'enfermement. D'un étiquetage imbécile aussi. Elle avait préféré la culture, la grande culture, l'intensive, la transgénique, pour diriger ces monstres d'acier, seule, des journées entières entre ciel et terre, dans sa cabine avec ses rêves en grand. C'était gratis, infini. Mal payé mais géant, et tout cela pendant qu'Irène comptait du matin au soir et de plus en plus afin que Léone puisse continuer de rêvasser dans les plus beaux tracteurs du monde, aussi chers que des Rolls. Le plus beau matos, là, dans les mains d'une gamine. Irène avait offert la mécanique la plus sophistiquée à cette gosse venue un dimanche de pluie.

Non, Barbie rousse n'avait pas oublié ce matin quand Léone avait téléphoné. Barbie lui avait répondu qu'elle cherchait un homme, pas une femme. Elle avait failli raccrocher mais Léone avait insisté, disant qu'elle n'habitait pas loin, qu'elle pouvait toujours venir la voir, que cela n'engageait à rien.

– Il me faut quelqu'un sur qui compter.

Léone faillit répondre qu'elle n'avait pas l'intention d'avoir ses règles tous les deux jours. Ni de se faire mettre un polichinelle dans le tiroir.





– Non, c'est inutile, et puis il faut de l'expérience, de la force.

– Et vous croyez que ces qualités sont exclusivement masculines, fit la voix rauque et décidée de cette gamine. Appelez mon ancien patron, vous verrez.

– Écoutez, je vais réfléchir et je vous rappelle demain.

– Si vous réfléchissez, ce sera non, je viens maintenant et ensuite vous déciderez, fit Léone.

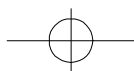
Irène la laissa venir, et parce qu'on ne refusait rien à ces filles d'un genre nouveau, elle la prit à l'essai pour trois mois.

Son rire bouscula le silence dans cette ferme où la mort vivait en ombre portée d'un passé qu'il fallait bien effacer. Seule avec un stagiaire et des techniciens, Léone mit en culture deux cents hectares. Un défi.

– Impossible, disaient les gens.

– Impossible ! Répète ça, crétin, je vais te le faire avaler ton « impossible », menaçait Léone du haut de la cabine, montrant le poing à ceux qui s'arrêtaient parfois pour la regarder travailler.

Pendant la guerre, comment ont-elles fait, les femmes ? Pauvres mecs ! On vous a jamais dit qu'une femme sans homme, c'est comme un poisson sans bicyclette, marmonnait encore Léone, se souvenant des propos que sa mère écrivait sur le miroir de la salle de bains avec son bâton de rouge Guerlain. Sa mère était morte. Trop tôt. Trop mal. On avait menti sur la mort de sa mère. Mais personne n'avait osé effacer du miroir le rouge des messages que Léone, enfant, s'amusait à déchiffrer. Elle apprit vite à lire, Léone, dans le rouge et le noir. Elle n'avait ni foi ni loi. Elle était brute de tout. D'une impossible authenticité qui irritait. Bousculant les préjugés, les codes, les manières.





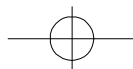
Les vieux et les moins vieux, tous regardaient sans comprendre cette fille qui avait ensemencé et pris soin de tout. Rien ne fut facile cette année-là. Il y eut de l'orage, de la pluie. Elle avait attendu la moisson tel un guerrier et ce fut triomphante qu'elle récolta en quelques nuits deux cents hectares de céréales cultivées aux amphétamines. Puis ce fut la fin de l'été et les champs avec plus rien, qui laissent la terre à nu, désolée après ce rapt des récoltes, cet engrangement trop lourd pour un pays saturé qui continuait cependant à faire comme avant, dans le luxe de ceux qui peuvent avoir tout en trop.

Mais au village, la victoire de cette fille inquiéta. C'était une erreur qui coûterait cher. Tout ce travail fait par eux, les hommes, depuis des siècles que des poètes célébraient d'un geste auguste leur bel amour avec la terre, cet éternel féminin, foulé aux pieds par une gosse. Ils regardèrent encore cette fille maigre avec son profil ciselé comme une effigie antique, et comprirent alors que c'était un accouplement monstrueux. Un truc de lesbienne, quoi ! C'était terroriste. Quelque chose n'allait plus. Depuis longtemps.

Un mauvais coup de la rouquine, pensa-t-on. N'avait-elle pas déjà ruiné la vie d'un homme, car personne ne savait au juste comment il était mort vraiment, le mari de Barbie rousse.

Le mal poussait chez eux. Ces deux femmes étaient de tous les dangers. Certains disaient même avoir vu de loin des croix cloutées sur les poutres des granges de la rouquine. Et comme les femmes naissent coupables...

Et Léone ? Elle n'était pas mieux. Valait pas cher, non plus. Personne ne savait de quel ailleurs venait cette fille qui pulvérisait du regard la peur qui se lisait en noir et

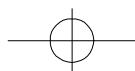




blanc dans les pupilles des paysans d'ici, habitués à mettre l'étranger et tous les gens de l'extérieur en bordure du village, au plus loin de l'horizon qui s'élevait aussi haut que le mur de la haine.

Tout ce qu'on savait, c'est qu'elle était arrivée un jour de pluie. Le bus s'était arrêté sur la place. Elle avait hésité un court instant avant de descendre. On l'avait vue ensuite entrer à l'épicerie pour acheter du chocolat, puis elle avait continué sa route à pied sans rien demander à personne. Il était quatre heures de l'après-midi. Il pleuvait et le gris de la pluie recouvrait la campagne. L'eau creusait la terre, cherchant l'interstice, la moindre fissure, le creux avec insistance. Contrariée, elle s'infiltrait au hasard des murs lézardés, des tuiles disjointes. C'était une pluie qui ne s'arrêterait pas. Des effluves de lisier venaient des champs et se fondaient dans l'air humide, la jeune fille respirait cette odeur grasse qui dopait la terre, avant les semailles. Des voitures la croisaient ou bien la doublaient à toute allure en l'éclaboussant. Les voitures étaient à leur place, pas elle. Elle avait eu vingt ans en juin. Elle n'y pensait pas, elle ne pensait même pas jusqu'à demain, écoutant seulement la pluie qui battait la route en pointillé.

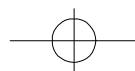
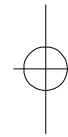
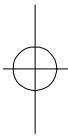
Elle avait téléphoné le lendemain à Barbie rousse qui l'avait finalement embauchée puis elle avait couché avec un type du village pour le laisser tomber et en prendre un autre, jusqu'à ce qu'elle n'ait plus envie du deuxième, qu'elle aimait pourtant. Il s'appelait Philippe, cet amant-là. Paysan lui aussi. Un Mohican, le dernier, disait-il. Il avait eu tort, un jour, de trop insister pour qu'elle quitte la rouquine, ce diable roux comme le capitalisme, disait l'amant à Léone. N'importe qui les aurait mariés, n'importe qui aurait fait un roman de ces deux-





là, faits pour s'aimer dans la colère. Ils étaient maintenant séparés.

Philippe disait qu'il était un homme libre. C'était rare à la campagne. Il engueulait les paysans, même José Bové quand l'autre jouait les stars du petit écran. Et pourtant sans lui... murmurait-il. Il leur gueulait dessus. Leur disait qu'ils s'étaient fait prendre à l'esclavage de la surproduction, de la surconsommation. Qu'ils avaient signé la mort des petits paysans en voulant ressembler à ces connards de la ville. Que les Pygmées valaient mieux qu'eux. Il leur reprochait d'avoir oublié comment les ancêtres avaient arraché les terres aux propriétaires, par la ruse et la sueur, sans bolchevisme. Vous étiez pas nés, disait-il à ces industriels de la terre. Une crasse ancestrale. De proprios, vous êtes devenus entrepreneurs, des investisseurs enchaînés à ceux qui vous ont promis des vies faciles comme en ville où se fabrique l'argent frais. Et puis après, ils vous ont menacés. Si vous payez pas, on vous mettra dehors, comme avant. Vous avez cru devenir les plus gros, tellement énormes que les brigands qui vous attendaient à la sortie du bois, bande d'abrutis, vous les avez pas vus venir. Demain, ce sera fini. Vous serez rayés de la géographie d'ici. Vous n'êtes plus que quelques milliers, vous faites peur aux députés, aux préfets, mais plus pour longtemps. Vous avez le sang de vos voisins sur les mains. On vous jugera comme Pétain. Vous croyez rêver en maîtres ! Bande de soumis. Dès qu'un président, un député, le moindre abruti est capable de tâter le cul de vos vaches, vous applaudissez. Et vous crétins, vous le croyez encore quand il vous promet de vous garder toujours. Vous leur coûtez trop cher. Vous empoisonnez l'eau et la vie des Français. Vous vous faites entretenir, vous coûtez cher sans



compter ce qu'on vous donne au moindre aléa. Demi-mondaines crottées, faudra bien un jour qu'ils se séparent de vous. Ils le feront sans états d'âme particuliers. Dans les assemblées et toutes les réunions publiques, il dénonçait les subventions qui les putanisaient tous. Véritables primes au productivisme agricole et à la destruction des agricultures de tous les autres pays où les prix étaient si bas que les plus pauvres en crevaient. Engraissez-vous encore sur l'or blanc de Bruxelles, ne partagez pas, surtout pas avec les autres qui n'ont plus rien quand l'usine ferme. Prenez mais un jour, cela se saura. La moitié du gâteau européen, ils en ont plein les doigts. Même l'oncle Picsou ne pourrait imaginer les montagnes de milliards de dollars. Une avalanche monétaire bénie par tous. Consommateurs et contribuables, passez à la caisse, 600 euros par an, dit-on, un chèque cadeau signé en blanc sans compter les impôts.

Et il ne se gênait pas pour leur dire qu'il valait mieux être une vache à l'Ouest qu'un paysan du Sud déprimé devant la surproduction de lait qui s'étalait en gras sur les marchés mondiaux et le condamnait à manger sa vache et à creuser des tunnels clandestins sous la mer pour échouer chez nous. Bande d'étrangleurs et d'affameurs marmonnait cet homme qui refusait de se faire berner par trente ans de mensonges. Il ne craignait pas le terrorisme rural qui commençait par la soumission devant la force du syndicat, paye ta cotisation, mon gars, sinon gare à toi et puis dans le rêve de quitter un taudis pour un pavillon, qui résiste à l'envolée sociale ? L'homme n'arrêtait pas de s'indigner. Sa haine contre Barbie rousse gonflait comme le levain. Mais Léone, qui n'aimait pas qu'on parle ainsi de sa patronne, comme elle l'appelait, décida un jour que son amour pour ce type avait été fabriqué de



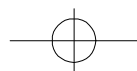
toutes pièces. Du kit bovarien. Qu'il fumait un peu trop, d'ailleurs.

Ce militant des causes perdues perdit sa fiancée sans avoir eu le temps de lui raconter qu'il voulait se marier, faire des enfants. Il tenta de le lui dire un soir sur un chemin. Elle, dans le tracteur, lui, les pieds sur terre, mais elle n'avait que faire de ces bonheurs à découper et à encadrer.

Léone ne quitterait pas la rousse. Il n'avait pas compris pourquoi. Irène, elle, le savait. Question d'intuition.

L'autre eut mal de ce choix un peu cruel. Depuis, il criait sa rage quand il croisait Irène, la vouait à tous les enfers en priant qu'elle soit atteinte du prion criminel ou de peste porcine. En attendant, il avait perdu Léone, trop rebelle pour accepter son ordre à lui, celui d'un homme sans concession. Il ne voulait pas la partager avec Barbie rousse. Eh bien, elle, avait choisi. La liberté est à ce prix. J'écoutai avec ravissement l'histoire *des Champs de la colère*\*. C'était si nouveau pour moi. Barbie rousse était une vraie conteuse, excitant ma curiosité sans se douter que j'étais comme n'importe quel autre romancier, un prédateur en puissance, m'emparant du vivant et des autres avec une avidité et une boulimie proches de l'anthropophagie, aux aguets du moindre détail, développant une acuité auditive et visuelle jusqu'à devenir l'autre de moi-même afin de restituer, grâce au miracle de la langue, le talent des autres à vivre ce que j'étais incapable d'imaginer moi-même. Barbie, sans se méfier, me livrait une histoire de la campagne différente de ce que je lisais habituellement. Pendant qu'elle parlait, je me tenais à distance de cette intimité qui nous liait un peu

\* *Les Champs de la colère* de Joëlle Guillaus (éditons Laffont)







par erreur mais lorsqu'elle se tut, le silence devint encombrant.

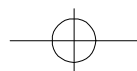
Impossible alors de faire l'économie de ce sentiment d'incertitude qui s'empare d'un homme et d'une femme. Chacun embarrassé par l'étape suivante, inconnue de l'autre, non prédictible. Un mot. Un geste. Un gouffre de questions intérieures. On se regarde. L'air de rien. Comme deux funambules. À quoi tient alors l'évaluation de la situation ?

– De toute façon, il est mort, reprit Irène. Que puis-je faire, maintenant ?

Elle parlait de Patrick, son mari. Je n'ai rien répondu face à ce trop-plein d'évidence. Il était tard, beaucoup trop pour continuer à bavarder. Elle n'ajouta rien à ces mots de deuil. Il suffisait que je me penche vers elle, que je prenne son visage entre mes mains et que j'embrasse sa bouche consentante. En m'invitant à revenir passer le week-end chez elle, elle autorisait ce geste inaugural et si telle était mon envie, il fallait que je me décide sinon elle s'endormirait sur le canapé en m'indiquant d'un geste las qu'il y avait une chambre à droite au fond du couloir, que je connaissais le chemin.

– La mort de Patrick n'est pas un fait divers. C'est plus grave, ajouta-t-elle cependant en prenant une cigarette.

Elle versa de l'eau gazeuse dans son verre de whisky et défit son chignon, ses cheveux roulèrent sur ses épaules. Je n'ai pas bougé. Le geste atrophié. Le sexe diminué. Elle me parla alors des gens d'ici, de leurs histoires. Un livre entier d'événements, de personnages, de rebondissements, de fins tristes ou drôles, une sorte de diaporama de village. Parfois elle s'arrêtait et passait le bout de sa langue à la commissure des lèvres, perdue dans ses pensées, son regard s'oxydait d'une impossible rêverie,



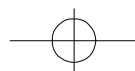


le temps d'un retour en arrière et elle reprenait le récit, tissant les vies et les morts, avec l'agilité d'une brodeuse chevauchant au point de croix les fils du passé et du présent, fabriquant ainsi la mémoire d'un patrimoine humain insoupçonné.

Je m'amusais. La campagne resterait une inconnue que je ne chercherais ni à apprivoiser ni à traverser, même une boussole à la main. Pour le moment, Barbie rousse faisait suffisamment exotique. Tout cet ailleurs qu'elle mettait en scène juste pour moi, trichant avec elle-même dans la douceur d'une soirée de printemps, me séduisait et me ravissait. Il aurait été inutile de chercher un autre mot. Je ne regrettais pas d'être là plutôt qu'à Paris, lui ai-je dit. Puis j'ai baillé. Cela devait être le grand air. Barbie ne parlait plus. Barbie soûlotte, le corps effondré sur les coussins du canapé, s'était endormie avec ses souvenirs, une vraie narratrice épuisée, vidée. Sans compter l'alcool. En réalisant cela, je me sentis d'abord trahi par cet abandon. J'étais revenu. Tout naturellement. Pour faire connaissance. Pour fumer des joints et boire devant le feu de cheminée que Barbie rousse avait allumé malgré l'évidence du printemps. Elle s'était s'endormie avant moi sur le canapé en me laissant seul. Lamentable et contrarié.

Je n'avais ni baisé ni embrassé Barbie rousse. Son corps était intact. Je n'avais même pas essayé. Elle ne m'avait pas permis de le faire.

Pas de mots amorcés laissés dans le vide des possibles, des mots creux à la tonalité équivoque, pas de gestes imprécis qui lèvent la crainte et mettent l'homme au plus loin du désir. Elle avait différé le désir et l'envie. Je lui avais laissé le choix comme n'importe quel mec a l'habitude de faire dans ce genre de situation. Elle avait bu sans

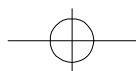
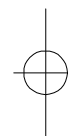
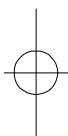




se préoccuper. Les mots s'étaient disjoints. L'alcool, la nuit avaient fissuré nos dires. Puis ses yeux s'étaient fermés.

J'ai trouvé le chemin de ma chambre. Le lit était comme je l'avais laissé le week-end précédent, ouvert et froissé mais mon odeur s'était effacée avec l'humidité. La dernière fois, je n'avais fait aucun repérage, je n'avais pas vu l'armoire en chêne, les rideaux assortis au couvre-pied, le papier peint vieillot, enfin tout cet air un peu province qui me faisait horreur.

Personne pour me parler, pour me regarder. Retour vers soi. Et là, croyez-moi, à cette heure de la nuit, en pleine cambrousse, c'était déroutant. Incapable de m'endormir, j'ai commencé à rôder dans les débuts d'un roman, intrigué par cet univers de femmes. Seul dans le noir de la nuit avec le silence, j'ai fait le tour des choses. Encadrée sur le buffet, la photo d'Irène le jour de ses noces, la robe de mariée, une tache éblouissante de blanc. À côté d'elle : le mort, son mari, Patrick. Tant de choses à comprendre. Barbie rousse au bord de l'aveu parfois, puis soudain oublieuse des mots. Son père, m'avait-elle dit, était pauvre. Mais vraiment. Ils n'avaient pas de voiture. Trop de frères et de sœurs. Elle avait voulu quitter ce coin de la misère en vendant du matériel agricole. De l'argent, elle en avait gagné plus que de raison, sur le dos des paysans « on n'imagine pas ce que cela représente, l'argent qu'on pouvait faire. Des profits comme les pyramides d'Égypte. Tous ceux qui ont eu des trucs à leur vendre se sont enrichis. Ce n'est plus aussi vrai aujourd'hui. Des fortunes se sont édifiées. Même les éditeurs et écrivains se sont fait du fric sur la terre. Elle sert à tout et à tout le monde, c'est pire qu'avec une pute, on la vend à n'importe qui, et surtout on lui fait dire n'im-





porte quoi tellement la campagne, dans ce pays, s'est nichée dans l'imaginaire de chacun. Alors on se la fabrique à son goût, au gré des modes, des images. La campagne défile en images à la télé, le samedi soir, en couleurs aussi fausses que le reste. On la rêve. D'autres la pillent. Les paysans la retrouvent parfois mais ne s'y reconnaissent plus. Eux-mêmes n'en veulent plus comme avant. Personne ne peut comprendre la violence technologique qui les a emportés. Un truc incroyable. De tous les temps, aucun métier sur terre n'a subi un tel bouleversement. De la faux mécanique, ils sont passés à l'électronique. D'un coup. »

À ce moment du récit, elle s'était levée pour aller chercher une autre bouteille. Puis elle avait repris.

Patrick, elle l'avait rencontré un jour dans un salon agricole. Une scène magistrale. Lui et elle. En grand devant un Massey Ferguson. Le dernier modèle, une bête énorme, climatisé, équipé d'un miniréfrigérateur, d'un lecteur de CD. Patrick en avait oublié sa prudence habituelle et s'était approché de la carrosserie.

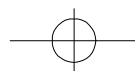
C'est un quatre-vingt-quinze chevaux, le modèle le plus performant. Cent hectares de labour en une nuit.

Une voix de femme, étonnamment rousse, aussi haute que lui dans un tailleur bleu. Patrick avait beau être costaud, large d'épaules et de poitrine, la fille occupait tout l'espace. Elle s'approcha plus près.

– Vous connaissez Massey Ferguson ? lui demanda-t-elle.

– Non, j'ai un John Deere.

– Massey ou John Deere, ce sont les meilleurs. Mais ce modèle-ci a une puissance supérieure à tous les modèles en vente aujourd'hui sur le marché. C'est un moteur turbo régulé. Quatre cylindres injection dynatorque qui vous



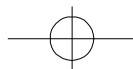


assurent une grande puissance de relevage au ralenti. La souplesse d'une voiture. Avec un engin pareil, vous gagnerez une heure par hectare. Et le temps, c'est précieux, n'est-ce pas ?

Comment répliquer à cette fille qui parlait aussi bien ? Elle lui proposa de monter dans la cabine. Il hésita et grimpa, suivi de la rousse. Maintenant, elle était à côté de lui, très près de son corps à lui dans cet espace déjà trop intime. Il n'entendait plus le brouhaha qui s'était amplifié depuis le début de l'après-midi. Il ne voyait plus la foule compacte qui noircissait les allées. Il écoutait cette fille qui lui proposait des modalités de paiement.

Elle avait un sourire à demeure qui ne la quitterait qu'avec le dernier visiteur, bon de commande en main. La vente, elle adorait ça. Cela avait commencé dans ce magasin où elle était comptable. Un jour de grande affluence, elle avait remplacé un vendeur. Le soir même, elle avait décidé qu'elle ne passerait pas sa vie assise à un bureau. Elle se fit vendeuse et vendit tout ce qui pouvait se vendre. Des encyclopédies à la ligne ou au poids. Des tisanes miraculeuses, des assurances, des boîtes Tupperware, des couteaux qui coupaient tout, même les doigts. Des abonnements pour un club de livres. Trouvant que c'était une belle idée de proposer des livres à domicile. Irène avait lu quelques titres du catalogue et n'en avait retenu aucun en particulier car ils se ressemblaient tous.

Je lui expliquai que les éditeurs, ceux-là ou les autres, publiaient désormais des romans renouvelables tous les six mois, écrits par des auteurs tout aussi renouvelables, soutenus par la conviction partagée de tous que le lecteur n'a que ce qu'il mérite, que de toute façon, selon





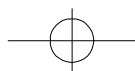
le refrain freudien, quand on n'a pas ce qu'on aime, il faut bien aimer ce qu'on a ; que certains auteurs étaient sublimés pour des raisons tout autant économiques qu'artistiques, faisant croire ou en étant convaincus eux-mêmes que seuls, les meilleurs, restaient, afin d'avoir bonne conscience malgré la ségrégation culturelle pratiquée en coulisse.

Personnellement, je ne me sentais pas concerné, j'avais choisi ma caste littéraire, où l'on se distinguait par le travail de la langue qui faisait l'essentiel de la différence. Jusqu'au jour où un de mes livres, pourtant scandaleux, occupa une page entière de leur catalogue. Avec les ventes, je m'étais offert dix jours de grand luxe à Saint-Petersbourg dans le plus cher des palaces. Tout craqué.

Puis Irène avait vendu des tracteurs chez Massey Ferguson. En allant chez les agriculteurs, avec des brochures seulement. Juste des mots pour les convaincre. Vendre du rêve mécanique. Fallait le faire. Mieux que tout le reste. Elle avait relancé Patrick chez lui, dans sa ferme.

Plus tard, quand il lui demanda de l'épouser, elle accepta sans hésiter, même si cela ne se faisait plus vraiment. À la messe, l'église avait fait le plein. Ni l'un ni l'autre n'avait regretté la violente certitude de leur liaison. Des mois et des mois passèrent. Le temps de s'unir vraiment. Certains jours Patrick caressait le volant du Massey Ferguson en se disant qu'il avait eu de la chance de rencontrer cette fille, que lui n'avait pas comparée à ces poupées pré-formatées venues d'Amérique.

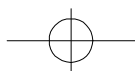
Patrick et Irène s'aimaient. Un jour, elle lui parla de porcherie. Faire de l'argent facile. Il était réticent. Cependant, dès que le mot fut prononcé, ceux qui





vendaient ces usines clefs en main surgirent, proposant : suivi, service, nourriture et farines à domicile et tout le reste. Faites du cochon, entendait-on de partout. Et ça marchait. Le maire, le directeur de la banque, les mecs de la FNSEA, tous y croyaient, les invitations à gauche, à droite, l'intox. Ils étaient si convaincus que Patrick céda comme d'autres avant lui. Il vendit un troupeau de vaches qui prenait trop de temps à traire deux fois par jour et se mit aux commandes de cet atelier d'engraissement semi-automatique. C'était juteux, cette affaire de porcs engraisés sous vide pour ceux qui vendaient les porcheries. Pour les éleveurs, le profit variait selon les cours, les maladies contagieuses. La seule assurance était l'État qui venait à leur secours. L'État était la grande vache à lait des agriculteurs, dépensant sans compter pour avoir des paysans, graissant tous les moteurs agricoles, leur refaisant les routes qu'ils défonçaient, leur payant des arbres pour les couper après et les replanter ensuite. Assainissant l'eau qu'ils polluaient. Tuant les bêtes malades des saloperies qu'ils leur donnaient dans des étables. Toutes les bêtises, quoi ! La campagne coûtait cher, très cher, mais on évitait que cela se sache. On se justifiait même en disant que c'était le prix à payer pour avoir de la mal bouffe moins mauvaise encore qu'ailleurs et que fallait pas laisser les USA devenir les maîtres de tous les garde-manger.

Faites du cochon, reprenait-on en chœur ! Il fallait bien trouver des idées pour écouler les céréales que les paysans étaient obligés de produire en quantité s'ils voulaient toucher les subventions de l'État. Le cochon, on savait pourtant que ce n'était pas sans risque. Depuis le début, on le savait, à cause des nitrates, mais les nitrates, ça ne se voit pas, ça ne se sent pas. Pas vu pas





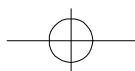
pris. Les dégâts viendraient un jour à la surface mais c'était loin encore. Quant au porc élevé, nourri de la sorte et quotidiennement antibiotisé, il n'était pas si mauvais au goût, en tout cas, il était plus maigre que les gros lards paresseux qui mangeaient à l'ancienne. Tout cela plaisait à Irène.

Le projet provoqua la colère des ruraux qui s'opposèrent à cause des odeurs, de la vue, de la pollution, des agriculteurs suivirent, des vieux, des jeunes qui n'en voulaient pas. Pas de cochons chez nous. Racismes habituels. Il y eut des pétitions, des menaces, des procès.

Irène comprenait qu'on puisse s'effrayer à l'odeur, à l'idée du sale qu'il y a dans le cochon. Mais question pollution, elle était formelle : bien maîtrisée, la production de porc ne polluait pas plus qu'autre chose. Comme les centrales nucléaires.

Étaient favorables au projet : les maires, le président de la chambre d'agriculture, d'autres encore qui avaient le sens du profit, de l'avenir en somme, car le profit fait avancer. C'est la raison du progrès. Une évidence toute trouvée. Éclatante de vérité. Les journalistes firent leur boulot, et informèrent la population des problèmes que posait la porcherie pour les uns et pour les autres. Ils n'avaient cependant pas d'opinion. Le grand patron du canard local ne voulait pas perdre sa place. Il faisait dans les angles arrondis. Un article intitulé *La Ferme des orages* déclencha la guerre locale en dénonçant l'agriculture d'aujourd'hui comme la plus pourrie du millénaire.

Le préfet, craignant, à juste titre, d'éventuelles représailles, signa le permis de construire. Et un Vendredi saint, la porcherie fut inaugurée. Irène vendait ses tracteurs. L'argent rentrait pour ressortir. Comme les cochons d'ailleurs.

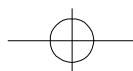






Patrick vit la queue de son vingt millième porc pénétrer dans le compartiment libre. C'était reparti pour un tour. Pendant une heure, les cochons faisaient la corrida puis ils s'habituèrent. C'était un homme d'âge mûr, au visage aride. Il avait acquis de nouvelles terres, deux cents hectares en tout. Les siens étaient dopés de moitié par les subventions de l'État. Patrick regardait l'ampleur d'une vie sans issue. Heureusement, ils n'avaient pas d'enfants. Leur couple était un huis clos mais cela valait mieux, avait-il fini par penser. Chaque année, Irène s'échappait une semaine au bord de la mer, lui préférait rester. Elle lui téléphonait chaque jour pour avoir des nouvelles. Irène me raconta ce dernier séjour, puis l'inquiétude quand Patrick n'avait pas répondu à l'appel. Elle avait téléphoné à un voisin. Patrick n'était pas chez lui. Ni à la porcherie. Elle appela la gendarmerie et rentra immédiatement à M. Le lendemain, les pompiers trouvèrent le corps dans la cuve à lisier. Elle était veuve et d'une drôle de manière. À ce moment du récit, Irène fit une pause pendant que je me préparais un joint, puis elle avait poursuivi l'histoire des *Champs de la colère*.

Et maintenant je me retrouvais seul dans cette ferme, comme un visiteur fluctuant vers un avenir mal défini. En faisant l'amour avec elle, j'aurais pris le risque qu'on n'ait plus envie de se revoir. Le dégoût, dans ce genre d'aventure, peut gonfler aussi vite que le désir. Or, ma curiosité était déjà levée comme un lièvre. La veuve rousse et belle. Et Léone, si efflanquée, avec la colère qui occupait ses yeux en grand. Les paysans qui vivaient mal leur nouvelle misère. Leur mort prochaine comme un cri dans la nuit dont tout le monde se foutait, à l'exception des prédateurs qui profitaient d'eux. Qui leur mentaient avec l'éloquence des tribuns, mais qu'importe

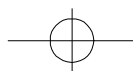




puisque c'était pour leur prendre leur dernier vote, à ces âmes égarées en souffrance. Les écrivains. Pas mieux. Du genre méprisant ou angélique, la campagne entière, bovine ou barbare. Selon les goûts et les stéréotypes des uns et des autres.

La campagne. Jamais traduite dans sa vérité, dans sa dignité, dans sa diversité. Toujours écrite d'en haut ou laissée aux mains d'écrivains peu scrupuleux, sans compter les inconsolables de Faulkner ou de Giono. Et si j'osais. Moi, Yves Ronèsbach, je pouvais raconter ces deux femmes... la campagne au plus près de sa vérité avec ses déboires et ses mines défaites, une version nouvelle. Cette idée me rendait lyrique au point de bégayer d'émotion. Parfois, il ne faut pas grand-chose pour s'exalter et décider de la nécessité d'un roman. Cela tenait à presque rien. Je soupirai, impatient de me débarrasser de la nuit et de l'insomnie pour m'installer au plus vite dans le matin de la création. J'entendis un craquement, c'était l'armoire en chêne qui grinçait de tout son bois. Puis ce fut de nouveau le silence tendu comme une corde, qui expirait par moments dans toutes sortes de bruits qui pouvaient être ceux de voitures éloignées et rares. Des chiens qui aboyaient pour rien. La solitude, inutile et grandissante, saisi par l'aigu de ce silence qui avortait en moi, s'installa dans mon esprit inquiet et nerveux. Je cherchais les causes de ces bruits pour les nommer, sans en être certain. L'enfouissement d'un chat sous une haie, les battements d'ailes d'un oiseau. J'étais comme navré d'être là. Et sans repères.

Anna ? Où était-elle à l'instant présent ? Sur le boulevard Raspail peut-être, en train de garer sa voiture ? Je l'enviais d'être dans le mouvement d'une nuit urbaine, dans ce volume sonore et visuel des pulsions de la ville



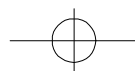


qui donnent l'illusion d'une vie intense, pleine. Si rassurante.

L'angoisse, ou simplement la peur, me tenait. Je me relevai pour ne plus rester dans cette chambre humide. Dans le salon, il y avait le corps de Barbie rousse, endormie sur le canapé, les mains repliées sous la tête, abandonnée dans un sommeil étranger qui l'avait emportée en me laissant anonyme et bêtement seul dans cette maison. Et si elle était morte sans prévenir ? Sans crier. Une rupture d'anévrisme, un coma éthylique, étouffée par du vomi, morte, les yeux ouverts.

Dans le foyer incandescent de la cheminée, les flammes se projetaient en ombres chinoises sur les murs et faisaient la pièce plus grande. C'était sans goût particulier, sans dérangement. Si différent des résidences secondaires faussement paysannes où l'on détournait tout ce que les habitants du lieu avaient gommé d'eux-mêmes, leur honte, leur sueur, leur pauvreté passées, pour s'exhiber en saillie de façons incongrues dans des endroits tout aussi incongrus. Une scie au mur, des fleurs posées négligemment dans un pot de chambre en faïence sur un guéridon. Ça faisait bien. De la réappropriation. Intelligente ou pas. Le populaire en mémoire et en décoration, vidé et détourné de ce qui lui avait donné sens. Ici, pas de mise en scène. Barbie n'avait fait aucun effort dans ce sens. Elle n'avait aucune attirance particulière pour la décoration, tout ce cinéma intérieur. De toute façon, je m'en irai un jour d'ici, avait-elle dit.

Depuis le décès de son mari, elle n'avait rien changé. Pourtant, je ne voyais aucune trace de cet homme mort d'un accident ou d'un suicide, à l'exception de leur photo de mariage. C'est vrai que les morts de toute façon disparaissent un jour ou l'autre de l'intérieur des choses, même

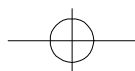




leurs vêtements se vident d'eux. Au début ils prennent toute la place tellement leur absence nous encombre. Enfin, c'est ce que j'imaginai car je n'avais jamais perdu un seul être cher. Personne, à l'exception d'un oncle et d'une cousine suffisamment éloignés pour me contenter d'ajuster par écrit quelques condoléances polies. Et si Anna mourait justement, seule, ce soir à Paris, cette nuit dans son lit, prise de malaise sans avoir le temps de me joindre sur mon portable. Les yeux ouverts ou fermés avec la peur partout, refusant péniblement de céder au vertige de disparaître comme par magie. Si cela arrivait ce soir, comment expliquer aux autres, à tous ceux qui l'aimaient que j'avais passé une nuit blanche dans une maison avec une femme seule, chacun dans notre coin. Personne ne me croirait.

Si Anna mourait...

Dans le silence et la peur, je fis alors toute la place à la mort exhumée du refus que j'avais d'elle. La mort qu'on ne voyait jamais, toujours cachée au plus loin de la ville. Exit de nos vies. La mort se répandait soudain en détails. Si Anna mourait, qui s'occuperait de l'enterrer ? Comment faisait-on ? Comment les gens faisaient-ils pour assumer la logistique du dernier voyage ensemble ? Il me faudrait choisir un cimetière. Anna m'avait dit qu'elle ne voulait surtout pas être incinérée. Elle courait du matin au soir, elle voulait s'offrir le temps de se décomposer tranquille. Après l'enterrement, il me faudrait revenir dans notre appartement boulevard Raspail, avec toutes ses affaires personnelles devenues inutiles. Les vêtements d'Anna. Les armoires croulaient de toutes les fringues qu'elle achetait de façon inconsidérée. Pour ne pas me heurter à chaque instant au souvenir, il me faudrait mettre la garde-robe d'Anna dans des sacs-poubelle et les donner





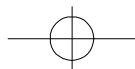
à la Croix-Rouge, en finir avec l'existence vestimentaire d'Anna. D'un geste mortel, une deuxième fois, sans témoins, la tuer. Comment les gens faisaient-ils pour se retenir à la vie sans l'autre ?

Coupez, cria le metteur en scène intérieur.

Anna était vivante. Il me suffisait de composer son numéro de téléphone pour l'entendre respirer. Je lui dirais de poser le combiné sur l'oreiller pour écouter ce souffle vivant. Ma peur était ridicule.

Je m'approchai du divan et du visage d'Irène, je levai ma main très lentement dans l'intention de la réveiller, mais je n'en fis rien. Assis dans un fauteuil en face d'elle, je restai ainsi à regarder cette pièce. J'aurais pu allumer la télévision, à condition de couper le son mais je ne savais pas où elle avait posé la télécommande. Cette fille endormie m'observait, sa respiration tranquille, continue, était une insulte à mon insomnie.

Impossible de ne pas céder à la colère contre cette nuit hostile qui me refusait. Et qui s'accroissait au rythme de la pendule qui ne s'arrêterait pas et me tiendrait en éveil. Un son discordant en désaccord avec moi. Tout me mettait à l'écart de moi. Les objets étrangers à Barbie rousse refusaient d'avouer leur existence. Seuls les verres, les cendriers pleins, les chaussures sur le tapis semblaient lui appartenir, sans compter la poussière partout. J'allai dans la salle de bains pour chercher des somnifères mais je ne trouvai rien. Je ne voyais plus d'autre solution que de fumer encore un joint. Le shit était sur la table de la cuisine. Je devinais dans la pénombre l'emplacement des meubles et je m'approchai de la fenêtre. Celle-ci était grande ouverte. (Je me souviens encore de ce détail.) Au loin, un rectangle lumineux se découpait dans le noir de la nuit. Quelqu'un

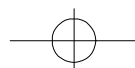




d'autre ne dormait pas. Une voisine que Barbie connaissait. Barbie m'avait raconté qu'un matin à l'aube, cette femme qui, elle aussi, vivait seule, s'était éveillée, hésitante et chiffonnée de la nuit, balbutiant les premiers gestes du matin comme de mettre de l'eau dans la cafetière électrique et de regarder par la fenêtre qui donnait sur le jardin, où un grand cerisier faisait tant d'ombre qu'il faudrait le couper un jour. Quand elle avait levé la tête, elle était restée immobile, la cafetière à la main, à regarder la mort pendue comme un fruit mûr, oscillant dans le vide, la tête en arrière avec, à ses pieds, une chaise de jardin renversée.

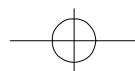
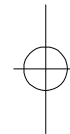
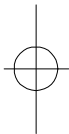
Elle l'avait reconnu, lui, l'amant dont elle n'avait plus voulu, chassé la veille et qui était venu s'accrocher à la branche de l'arbre pour qu'elle n'oublie jamais cet amour pour elle. Le chien n'avait pas aboyé. Il avait l'habitude des visites nocturnes de cet homme, peut-être avait-il jappé mais elle n'avait rien entendu. Elle dormait. Quelques heures plus tôt, elle lui avait dit qu'elle préférerait en finir avec lui. Mais il était revenu. Il avait garé sa voiture assez loin sur la route et s'était rendu à pied jusqu'au jardin, portant un sac à dos dans lequel il y avait la corde, puis il était allé droit au cerisier en prenant avec lui une des chaises en plastique blanc, humide de rosée. Peut-être qu'il ferait beau aujourd'hui ? Peut-être qu'elle ne dormait pas et qu'elle le verrait se pendre dans l'aube assassine ? Il avait forcément pensé à quelque chose au moment de glisser sa tête dans le nœud coulant. Peut-être s'était-il souvenu qu'il ne fallait pas garder la main sur la corde s'il voulait se tuer vraiment ? Puis d'un coup de pied, il avait écarté la chaise et sa vie avait basculé.

Je n'ai pas eu le temps d'évaluer les distances mais j'ai vu brusquement se dresser des poteaux dans la nuit





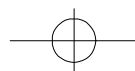
comme des croix géantes, puis le visage d'un homme aux traits hideusement déformés par un bas de nylon qui s'approcha, sautant d'un pied sur l'autre tel un gnome. Et tout autour de lui, des cochons qui riaient de ma peur. Je reculai. L'interrupteur. Où était-il ? Je renversai une chaise. Le bruit accentua l'effroi. J'allais crever. Les cochons poursuivirent leur course, certains perdaient leur peau, des lambeaux calcinés. Le groin moussant... ils couraient en tous sens. Et puis, derrière eux, des trafiquants d'aliments. Un vétérinaire chauffait de la farine grise dans une cuillère, il piqua un porc, la seringue était contaminée et des camés se précipitèrent. Ce fut au tour d'un paysan d'arriver en traînant une vache qui véla. Et tout le monde cria : « Un veau nous est né ! » Les trafiquants se marraient mais le type sonna l'alerte. J'entendis une voix de paysan vociférer : « Salope, je te préviens, si tu parles, je te frappe » je n'avais pas vu la femme en larmes, genre pétasse intello avec la foi du savoir en sautoir à deux balles. Derrière, un Pygmée roux au volant du tracteur de ses rêves bancaires. Il fonce sur elle. Dans son cerveau indigène pas d'autre déclic. Mais le Pygmée gueule aux flics de dégager. Il prétend avoir reçu en offrande un seau de lisier devant sa porte, signe de bienvenue accordé au préfet en uniforme d'État. Histoire de montrer sa force. La chasse est ouverte. L'intello est par terre, des paysans dans le rouge dansent autour, la brûlent avec les mégots de leurs pétards sous le regard en jouissance d'un gros lard en chaise roulante. C'est la fête au village, il ameute ceux de l'extérieur pour leur vendre son beurre de Bruxelles, réclamant l'argent du beurre fabriqué dans un labo clandestin et trafiqué aux normes, il montre sa carte agricole, il est expert en magouilles. Cela sent le poisson et l'odeur est forte. La pétasse intello





me jette des regards perdus, elle attend que je fasse un geste. Mais pas question de bouger, je vois bien qu'ils sont en train de visualiser mon innocence. Je ferais mieux de m'écarter de ce son et lumière de la haine à l'ancienne. Mais la femme du Pygmée me rattrape, elle pousse sa télé sur un caddie de salon, elle cherche des clopes. Tout le monde voit bien qu'elle s'est embourgeoisée récent et vise plus haut. Y a pas d'erreur, elle voudrait sucer du maïs OGM. Mais y en a pas pour tous et elle reluque avec envie deux gars, la quarantaine, qui se sodomisent avec. Faulkner se marre de l'avenir géant de son maïs. Les grains pourris s'écrasent en giclant, une substance véreuse s'écoule dans les sillons de l'économie libérale. Arrêtez le massacre, ai-je crié, je vais vomir sur le décor de l'amitié franco-américaine. Mais eux réclament un service d'ordre. Des policiers en cotte, une fourche à la main, font circuler tout le monde en criant qu'il n'y a plus rien à voir, que c'est moi qu'ils vont arrêter, je suis l'escroc qu'ils attendaient... Stop. Entre deux visions, ouvrir les yeux, se retenir au bord de la table. Ne pas s'affaler sur le sol. Heureusement j'ai vomi et je me suis senti mieux. J'ai laissé couler l'eau pour nettoyer l'évier. Je respirais encore un peu vite. Cette fois-ci, c'est allé loin.

La lumière allumée, je me repositionnai lentement dans la cuisine et, avec effort, j'effaçai la petite fumée et les visions inutiles. Je me retrouvai de nouveau seul, pris dans un noir silence qui gravitait autour de moi dans une sorte de vertige. Je ne voulais pas éteindre. C'est alors que je compris que l'extérieur était une menace, qu'on pouvait me voir. J'attendis dans l'espoir d'un événement, d'un rien qui me fasse revenir vers le réel. La nuit continuait pour la terre entière. Irène dormait toujours. Il





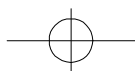
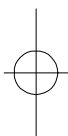


était trop tard pour appeler Anna qui grognerait au bout du fil qu'elle avait sommeil.

Appeler Marie-France ?

En pleine nuit.

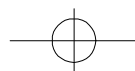
Pour lui annoncer que j'avais un nouveau sujet de roman. Mais je reposai aussitôt le combiné, me souvenant que nous étions samedi et qu'elle prenait un avion pour New York. Mon éditrice flotta un moment dans la pièce. Et n'ayant rien à faire, j'imaginai la grande Marie-France affrontant les lumières crues de l'aéroport, attendant, soucieuse, l'heure d'embarquer. Les affaires n'étaient pas faciles en ce moment. Elle se plaignait beaucoup de la littérature étrangère de plus en plus coûteuse. Marie-France que tout le monde n'aimait pas mais que je tenais en très haute estime pour avoir fait de moi un grantauteur, et d'un seul coup ! Elle n'avait pas son pareil pour créer un événement littéraire. Je n'ai pas oublié notre première rencontre, un auteur n'oublie jamais, un éditeur non plus, car c'est tout simplement sauvage, ce moment de reconnaissance. Elle était venue elle-même me chercher à l'accueil. On a discuté un petit moment puis elle m'a demandé combien je voulais. J'ai dit un prix. À l'époque, j'ignorais qu'elle payait dix fois plus pour acquérir des titres anglo-saxons. J'aurais pu exiger davantage, d'autant qu'avec moi elle économisait les frais de traduction, ce qui justement l'intéressait car le secteur de l'édition était désormais attentif aux coûts de production afin de réaliser plus de profits ; ce qui se traduisait comme ailleurs par... Enfin, je me souviens du prix lancé qui a résonné sur les vitres. J'ai eu peur qu'on entende de dehors. Elle a dit : « C'est cher », puis elle a accepté et avant de se quitter, elle a ajouté ces mots divins : « De toute façon, si la presse ne veut pas en parler, on la forcera. » Magique, non !





J'ignorais alors comment elle « forçait » parfois la presse des lettres en leur imposant des chiffres. Que tout était une question d'argent, qu'avec l'argent, on pouvait s'acheter beaucoup de choses en littérature : des auteurs, des titres, des journaux, des prix, des librairies, des phrases d'admiration. L'argent comme un ange sale habitait désormais les maisons les plus propres. J'en avais vite pris mon parti. Je me doutais bien, mais pas à ce point. J'étais jeune encore. Cynique mais lucide.

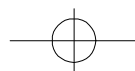
Marie-France avait le corps trop grand et vieillissant, la chair des avant-bras déjà flottante, un physique parfaitement inintéressant. C'était une femme sans éloquence particulière, mais je dirai avec franchise qu'elle m'était alors apparue toute puissante dans son minuscule bureau de verre. L'écran de son ordinateur était fleuri de post-it. Le téléphone sonnait en anglais, des agents l'appelaient de New York. Elle avait fait ses preuves dans l'art d'acheter des auteurs et de les revendre en faisant le profit attendu, les « quinze pour cent de plus ». L'envie de gagner toujours plus ridait ses yeux. Acheter un auteur à New York, le vendre, interroger l'ordinateur avec l'innocence de l'enfant gourmand. Son livre, le livre d'Yves, classé dans les meilleures ventes de la semaine depuis des mois, en France, en Allemagne, en Espagne... Elle en rêvait. Il fallait la voir en cantatrice de la nouvelle économie décliner les chiffres comme autant de conquêtes, la bouche lyrique et dans un italien parfait, *Madamima... In Italia, seicento e quaranta, seicento, in Lamagna duecento e trent'una in Francia, in Turchia navant'una. Ma in Ispagna...* Les chiffres explosaient sur les murs. Grâce à ce succès, je pouvais écrire ce que je voulais, car les lecteurs sont incroyablement fidèles, m'avait dit Marie-France. C'est comme les fourmis, ça





revient toujours, ça aime le sucre, il faut les attirer avec. La fidélité des lecteurs. Elle savait ce que cela signifiait. J'ignorais alors que cet attachement serait de longue durée et que cette fidélité pèserait lourd dans ma vie, qu'un jour je n'oserais plus commettre le moindre écart d'écriture, leur étant devenu à mon tour plus fidèle qu'un animal de compagnie au point d'y perdre ma liberté, allant parfois, comme aujourd'hui, à leur rencontre dans un coin de France pour leur dédicacer des livres, leur écrivant toujours et toujours à l'infini, avec l'envie parfois d'annoncer publiquement, d'un geste auguste devant ma pile de livres : lisez, car ceci est mon dernier livre !

À cette heure de la nuit, Marie-France planait dans le ciel, fatiguée mais contente tout de même à l'idée de faire prochainement l'acquisition d'un titre anglais écrit par un auteur méconnu, elle m'en avait parlé au cours de notre dernière rencontre. Ce n'était pas un best-seller mais des critiques étrangères avaient proclamé le livre « un chef-d'œuvre en cours de traduction dans le monde entier ». Ce qu'elle pouvait exploiter sur la quatrième de couverture de la traduction française. Personne ne vérifiait... Et d'ailleurs, entre nous soit dit, pourquoi un lecteur ne croirait-il ces phrases évidées : « Dès les dix premières lignes, on comprend que c'est un grand livre. Un récit superbement mené, une plume d'une grande virtuosité, avec cette autobiographie fictive de sa vie d'écrivain, il signe son chef-d'œuvre. » Elle comptait en vendre beaucoup. Elle ferait une campagne de pub annonçant ce livre comme un succès planétaire, elle avait eu elle-même l'idée du mot planétaire. Elle imaginait parfois qu'il y avait des habitants sur la Lune pour



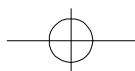


leur vendre des millions de livres. Marie-France se frot-  
tait les mains.

La grande Marie-France, que de perfides mauvaises  
langues surnommaient Cruella en riant des femmes dont  
elle s'entourait, qui jappaient comme d'adorables dalma-  
tiennes, des bosseuses qui n'ouvraient pas leur gueule et  
qu'elle maintenait muselées et en laisse, en sacrifiant l'une  
d'entre elles tous les six mois sur l'autel du licenciement.  
Une pratique néolibérale de management, disait-on. D'une  
efficacité totale.

Si elle avait été dans son lit, je l'aurais réveillée et nous  
aurions pu bavarder ensemble. J'étais un des rares  
auteurs à avoir son numéro perso car Marie-France détes-  
tait les écrivains, ne supportait pas leur odeur. J'étais  
l'exception. J'étais un gros paquet de fric. On la voyait  
parfois en leur compagnie, obligée de les exhiber dans  
des soirées ou des déjeuners pour obtenir le crédit néces-  
saire auprès de ceux qui avaient encore besoin de croire  
que les auteurs y étaient pour quelque chose dans les  
succès qu'elle fabriquait à force de talent et d'énergie  
commerciale. Et qu'on ne critique pas cet art de faire, il  
en vaut d'autres, disait-elle. À chaque rentrée littéraire,  
c'était la guerre. On relisait Clausewitz. Un grand clas-  
sique. « La littérature, c'est devenu une question de  
stratégie », me disait-elle en souriant au-dessus de l'iMac  
aussi allumé qu'un joint.

Elle n'aimait pas les auteurs, elle n'était pas la seule  
d'ailleurs. « Si on les aimait, mon ange, est-ce que tu crois  
qu'on les traiterait de la sorte, en les payant aussi mal, en  
leur faisant avaler des couleuvres jusqu'à les étouffer  
parfois ? » disait-elle, car tous n'avaient pas ma chance.  
Elle était vulgairement cynique, elle m'allait à merveille.  
Je riais au plus fort de mes pétards quand elle parlait de



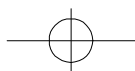


ces pauvres bougres prêts à lécher le sol, celui des chiottes, de leur belle langue littéraire pour être consacrés un jour écrivains chez elle. « Ne répète jamais ça », disait Marie-France tout en cherchant des carambars qu'elle suçait jusqu'à l'usure en riant des blagues qu'on y trouvait. Sa seule lecture certains soirs, à l'exception des livres qu'elle publiait, pour ne pas être prise en flagrant délit d'indifférence.

C'est à ce moment-là que j'ai aperçu le rai de lumière sous la porte du bureau. J'écoutais mais je n'entendais pas le moindre bruit. Irène s'était peut-être éveillée. J'entrai. La pièce était vide. L'écran d'ordinateur allumé, des papiers amoncelés dans tous les coins, des classeurs et des dossiers étiquetés, l'univers paysan sur informatique, qui se résumait à des comptes, rien que des comptes. Irène m'avait dit cet après-midi, les sommes investies pour produire, ça rentrait pour ressortir. La ferme valait un million d'euros, de quoi créer plein de maisons d'édition.

Je fis un effort pour me souvenir. Mais j'étais certain qu'en me rendant dans la cuisine, j'avais traversé ce même couloir et qu'il n'y avait pas de lumière. Quelqu'un était donc entré pendant que nous bavardions et s'était sauvé par la fenêtre sans prendre le temps d'éteindre la lumière. En ce moment, quelqu'un m'observait peut-être de dehors. Léone ? ai-je pensé. J'éteignis immédiatement et je fis le tour des pièces en m'assurant que les portes et les fenêtres étaient fermées et je retournai me coucher.

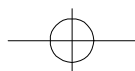
Le lendemain matin, je me suis réveillé très tard, engourdi, dans la nécessité cependant de recomposer une identité au plus près possible de celle de l'auteur en mission, venu sur le terrain pour observer et déformer si nécessaire. C'était une posture dangereuse au matin,





mais je connaissais ce danger par cœur, c'était un mode de vie, qui rendait le quotidien très excitant jusqu'à la transcender. Refaire le monde avec des mots, un luxe chaque matin que je m'offrais dans la quintessence de mon métier de créateur. J'appelais mon ordinateur : la fabrique du monde. Ce matin était le premier matin après une nuit difficile et si fragmentée. Je ne me souvenais plus de toutes les séquences mais je peux affirmer avec certitude que c'est au cours de cette nuit et au bout d'un dernier joint bien tassé que ce projet d'écriture fut décidé. Cette nuit-là, j'ai su que j'écrirais ce roman qui se passerait chez les ploucs. Ce terrain miné. Je tenais déjà deux personnages grandeur nature. Comme un chasseur, j'avais levé une piste, suffisait de flairer, de traquer le vrai et de le traduire autrement que les autres ne l'avaient fait précédemment. Cela me changerait de mes préoccupations habituelles. J'étais content de cette décision prise.

Dans la cuisine, je retrouvai Irène. Elle avait l'œil rieur. Des poches sous ses yeux abîmés par des images de vie dont elle ne se débarrasserait jamais. Je lui fis part de mon projet en lui conseillant de ne pas en parler à Léone qui, elle aussi, semblait ne pas aimer les auteurs, pour d'autres raisons que Marie-France.



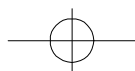


Irène souriait à l'idée de poser pour un romancier. Un rêve inouï. Un premier rôle. Dans une vie, ça compte. D'autant qu'elle avait été la première femme à vendre des machines agricoles en France chez Massey Ferguson. Un truc incroyable, personne n'avait jamais vu une femme faire un tel job.

Elle m'expliqua qu'elle aimait ça, se battre avec les mecs, les convaincre, leur imposer les derniers modèles, leur faire signer des contrats puis des chèques.

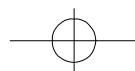
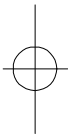
– C'était très dur, tu n'imagines pas, j'allais dans les fermes, on m'accueillait pas forcément bien. Une femme ! Ça dérangeait. Je n'étais pas crédible. Au début je ne vendais rien. Quand je sortais de chez eux, je m'arrêtais sur le bord de la route pour pleurer. Dans nos têtes crasseuses, une femme, ça ne vend pas de la mécanique de mec. Des machines à coudre mais pas des engins agricoles.

– Pourtant des femmes alibis, on en voit un peu partout. Dans l'espace. Aux commandes des avions de chasse, ministre de l'Intérieur, et même des armées, lui ai-je dit.





– Oui, mais ici, c'est pas pareil. C'est un monde où les femmes vivent dans l'ombre, occupent le terrain de l'intérieur, même si les hommes disent : c'est la patronne qui commande. Ici, jamais les femmes n'ont commandé ni aux mecs ni aux chevaux ni aux tracteurs. Juste bonnes à nourrir les bêtes et les hommes jusqu'au jour où elles se sont barrées. Fini le couple légendaire qui, entendant sonner l'angélus, remerciait la terre. Alors quand j'arrivais en roulant les mécaniques, façon Massey Ferguson, c'était dur à leur faire avaler que je connaissais le matériel aussi bien qu'un mec. Finalement j'y suis arrivée. J'avais honte parfois de les bousculer, de m'accrocher, je ne les lâchais plus, j'obtenais de mon patron des discounts pour décrocher des commandes face aux marques concurrentes, mais c'était comme un jeu où, au fond, je m'étais fait prendre, j'étais prise à mon propre jeu. Et Patrick, il a acheté le tracteur, mais c'est lui qui m'a eue. C'était un homme timide en apparence, renfermé comme les agriculteurs qui travaillent toujours en solitaire. Moi j'ai craqué pour ce type-là, tu vois, en tout cas, je n'ai pas réfléchi, j'avais envie de vivre avec lui. Impossible de calculer avec mes sentiments. Je voulais cet homme. Point à la ligne. Faire une vie neuve avec lui. Un truc qui n'aurait pas de prix, d'un genre unique pour moi toute seule. Loin du passé, loin de la séduction. J'aimais gagner de l'argent. Et pour ça, il faut être prêt à tout jouer. Je jouais ainsi avec la vérité, la vie des autres, mais cette fois-ci, j'en ai eu assez. Lui ne m'a pas draguée, mais vraiment pas. Pas un seul mot de trop. On s'aimait. On n'a pas eu le temps de se fatiguer l'un de l'autre. Pour les gens, je suis responsable de sa mort. J'ai tué mon mari. Les gens le pensent. Tout est de ma faute. Cette porcherie. C'est moi qui en ai eu





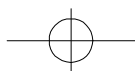


l'idée. Une de mes inventions. J'y croyais, je voyais la tranquillité, l'argent facile. On peut condamner nos choix, mais il me paraissait naturel d'être dans la modernité. Y a un moment, tu avances, coûte que coûte, c'est plus facile que de reculer. Tu vois une maison d'édition qui ne voudrait pas s'informatiser, c'est la même chose. Un éditeur, aujourd'hui, tu m'as dit qu'il ne peut plus se contenter de publier des livres auxquels il croit, qu'il cherche le profit au moindre coût. Pour ne pas être liquidé ou racheté. Comme nous, en somme.

Je ne répliquai pas à la comparaison insolente. Mais il n'était pas difficile de lire mes pensées écrites en grand dans mes yeux d'auteur.

Irène reprit :

– Je sais ce que tu penses. Le suicide évidemment. La porcherie, maintenant que je m'en occupe, je comprends certains comportements de Patrick. C'est un travail routinier qui ne demande pas de compétences particulières. C'est facile, des animaux que tu parques. Ça fait pitié de les voir. Tu les pèses, tu gueules dessus. Un môme de seize ans, il peut faire de l'élevage comme ça. En tout cas, je sais aujourd'hui que cela ne lui convenait pas mais il ne se plaignait jamais, sauf de l'odeur. La preuve que quelque chose n'allait pas parce que ça ne sent rien à l'intérieur de l'atelier et lui me disait qu'il puait le cochon, il se lavait systématiquement, me prenait mes parfums. Il devait être déçu. Mais Patrick ne s'est pas suicidé. Qu'on puisse se jeter dans une fosse à lisier, c'est impensable. C'est horrible. Même s'il savait qu'il suffisait de quelques secondes pour mourir asphyxié. Les paysans d'habitude se pendent. Comme l'amant, fit-elle en regardant vers la maison voisine. Néanmoins, je ne peux pas nier qu'il avait des sacrés moments de déprime.





– Il t'en parlait ?

– Non, il m'aimait. Tu sais, le silence amoureux, les mecs sont forts pour ça. L'amour d'un homme. C'est plein de blancs, les mots sont bruts ou bien leur font défaut. Les mères leur apprennent tout petit à se retenir. Elles veulent d'abord en faire des hommes. Et ils le font, ils deviennent des hommes, en se séparant des femmes. En douce, ou très violemment. C'est comme ça que les mères, et les pères avec, tracent les premiers sillons de la différence.

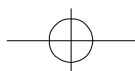
– Reste l'accident ?

– J'y crois encore moins. La fosse devait être bétonnée prochainement et le rebord était recouvert d'une bâche plastique. Pour quelles raisons Patrick se serait-il approché un soir de pluie au risque de glisser ? C'est ridicule.

– Alors quelqu'un l'a peut-être poussé ?

Irène m'a regardé. Un silence, puis elle a répondu qu'elle ne pouvait pas non plus imaginer une chose pareille. Bien sûr, il y avait eu des opposants, des gens un peu violents, de la querelle habituelle. Le jour des funérailles de Patrick, les gens étaient venus à la messe mais personne ne l'avait accompagnée au cimetière. Elle y était allée seule, à pied. Elle n'avait pas de sac à main. Un oubli. Mais quelle élégance dans la tragédie ! Jackie Kennedy, avant elle, avait eu le même talent.

– Ici, tu sais, on vit très tranquille, c'est comme à Paris. Si on ne veut pas voisiner, personne n'insiste. De toute façon, on ne se croise qu'en voiture, on ne risque pas grand-chose, c'est à l'américaine, presque, nos vies, on a des congélateurs, on remplit nos caddies. On n'a plus besoin des uns ou des autres, nous avons tout. L'entraide, c'était autrefois. Quand les gens n'avaient pas de fric,



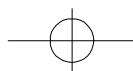
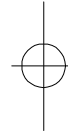
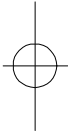


fallait demander des services aux autres, maintenant, ce n'est plus nécessaire. On est bien chez soi et on y reste ! Personne ne communique plus. De l'autisme. Limite. C'est pire qu'en ville. Y a même plus de café.

– Enfin, il y a bien encore des paysans qui font des potagers, des poussins, enfin des trucs à l'ancienne ?

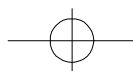
– Ils ont trop de travail, ce sont des chefs d'entreprise. Les agriculteurs que tu vois, ces jeunes audacieux n'ont jamais planté un arbre. Et ils n'en planteront pas. Oublie les images de ton enfance, celles que les vieux offrent encore. Ici, on vit dans une modernité que personne n'imagine, au top de la technologie. Avec d'autres problèmes.

– En un mot, tu as foutu le bordel ici. L'Ève éternelle, la Pandora, la sorcière rousse, ardente et maléfique.





Léone et Irène. Deux façons de faire. Deux façons de dire. Étrange duo féminin qui fonctionnait cependant malgré l'évidente incompatibilité qui crevait les yeux. Seule la vie était capable d'un tel rapprochement humain que j'observais désormais au quotidien car j'avais posé mes valises à M. en disant à Anna, éberluée par ce changement si radical, que j'allais passer l'été à la campagne. Dans le Perche. J'écrivais tôt le matin. L'après-midi, je lisais, je m'informais puis j'attendais le retour de ces deux femelles drôlement étalonnées. Ce fut Léone qui entra la première dans la cour après une journée entière dans les nuages, au volant de son puissant tracteur, la musique à fond. Elle devait encore nettoyer le bon dieu de pulvérisateur pour traiter d'autres parcelles et ne se retourna même pas lorsque la Mercedes de Barbie entra dans la cour, la carrosserie toute boueuse, les sièges de la voiture salis par les bottes ou les produits vétérinaires éventrés. Barbie n'avait pas fini sa journée de travail. L'ordinateur l'attendait. Des comptes à faire, surfer sur Internet pour suivre les cours des céréales, ceux du porc.





Généralement nous attendions qu'elle entre dans la cuisine. Son premier geste était de se verser un verre de whisky, d'allumer une cigarette puis elle s'approchait de la gazinière comme un animal curieux. Si je n'avais pas été là, elle aurait ouvert le congélateur, car il ne fallait pas compter sur Léone pour préparer un repas. Celle-ci cuisinait parfois selon d'étranges caprices culinaires, allumant en plein mois d'août un feu d'enfer dans la vieille cuisinière à bois pour griller de la viande qu'elle mangeait avidement, ou bien elle fabriquait des soupes du Moyen Âge dans la cheminée avec des légumes qu'elle rapportait d'on ne sait où. Volés certainement. Avec Léone, tout était possible. Puis elle oubliait ces goûts-là et réchauffait les plats surgelés que Barbie achetait en quantité. Léone avait mis la table et s'était fait un sandwich de rillettes qu'elle avait mangé en buvant une bière devant la télé. Irène grimaça en voyant les miettes de pain par terre et la canette vide sur le sol. Léone ignorait que ranger était une activité humaine. Léone vivait ici mais lorsque j'étais venu la première fois, elle s'était éclipsée sans que je m'en rende compte. Voilà pourquoi j'avais trouvé de la lumière dans le bureau et la fenêtre ouverte. Immédiatement, je m'étais méfié de cette gamine qui avait attaqué Irène à mon sujet le lendemain même de ce fameux premier week-end.

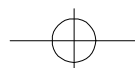
– Ce Yves Ronesbach, tu peux me dire pourquoi il est revenu... ? avait-elle demandé.

– Il avait oublié son manuscrit dans la voiture.

– Tu plaisantes. Comme si un romancier se baladait avec son manuscrit sans en avoir fait un double.

– C'était une copie qu'il avait corrigée dans le train. Il avait besoin des corrections.

– Pourquoi tu ne l'as pas envoyé par la poste ?





– Il aurait pu être perdu.  
– OK, il est venu chercher son manuscrit. Et vous n'avez pas couché ensemble. Pourtant tu voudrais bien, hein ? Un type qui t'appelle Barbie ! Non, mais faut être franchement pétasse pour croire à de telles foutaises. Barbie rousse. Le mot montait en aigu. Avec tes seins calibrés, il risquait pas de t'appeler autrement.

Et Léone fronçait le nez, d'un air narquois.

– La prochaine fois, demande-lui de t'offrir un habit de Barbie paysanne, par exemple. Peut-être que ça lui donnera envie de te déshabiller. Bon, raconte encore comment ça s'est passé. Tu l'as réveillé et tu lui as dit : « Je vais soigner mes cochons... » Alors quelle tête il a fait ?

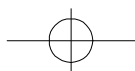
– Il avait du mal à comprendre parce que la veille, à cause de la Mercedes, il n'avait pas imaginé que je puisse faire ce métier-là.

– Une jolie femme au volant d'une voiture de luxe, exploitante agricole ! Un romancier qui soudain flashe sur une nana à l'heure du petit-déjeuner parce qu'elle lui annonce tout de go qu'elle va nourrir des cochons ? Ce mot, cochon, c'est le mot le plus nul. Les fantasmes, c'est n'importe quoi... mais tout de même, ça tient pas debout. C'est pas clair cette histoire.

– En tout cas, lorsque je lui ai dit que je partais soigner les bêtes, j'ai bien vu son étonnement. Il s'est levé aussitôt pour m'accompagner. Il me regardait différemment.

– Enfin, tu veux dire que ce sont les cochons qui ont éveillé son intérêt. Les cochons, la Mercedes et tes gros lolos, cela fait un drôle d'assemblage pour un auteur au petit matin, mais c'est vrai que les romanciers, c'est assez facile à étonner, ils ne demandent que ça. C'est comme les enfants, la plupart du temps.

– Comment tu sais ça ?



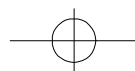


– Parce que je les connais.

Irène était habituée au délire verbal de Léone. De la provocation, de la colère, du rire qui fusaient du matin au soir à propos de tout, des ragots, aussi, qu'elle ramenait comme des trophées, si bien enrubannés d'ironie fielleuse. menteuse avec ça, mais cette fois-ci, il s'agissait de littérature, de la création la plus distinguée qui, de plus, la concernait désormais. Elle avait un oncle éditeur, elle lui avait dit, mais Irène n'avait pas fait attention. Parce qu'elle aurait pu tout aussi bien prétendre un autre jour qu'elle avait un oncle ambassadeur, mineur, ministre, ouvrier, ou plutôt ministre ouvrier, ou n'importe quoi si cela était nécessaire. Ce n'étaient pas des mensonges, mais des arrangements momentanés, répliquait Léone lorsque Irène se fâchait de ses excentricités.

– Tu les connais comment ?

– Il y avait des auteurs qui venaient manger chez nous mais pas n'importe lesquels, c'était un privilège. Les autres, ceux qu'on mettait en attente, à l'ombre, au frais comme des semis, devaient se contenter d'un déjeuner avec l'attaché de presse chez le Chinois du quartier. Y en a maintenant qui sont morts. C'est comme ça que je me suis assise sur les genoux de Robbe-Grillet. Tu connais ? Pas lu. Personne ne le lit et pourtant c'est un grantauteur parce qu'il est difficile à lire... Mon oncle disait qu'aujourd'hui, c'est uniquement à la difficulté d'être lu que se mesure la grandeur d'un auteur, plus il joue avec les nerfs du lecteur, l'oblige à relire trois fois, plus l'est grand. Tu ignorais ça ? Pas grave. Avec mon frère, on se marrait quand il y avait des dîners d'auteurs. On s'éclatait salement. On avait fait un trou dans les toilettes, on ne voyait strictement rien, mais on disait qu'on avait vu les fesses d'untel ou le trou de balle de truc. Le mieux, c'était un





pet d'auteur, même un petit prout et on se pinçait pour ne pas rigoler tout haut, fit-elle en éclatant de rire à ce souvenir insolent. Après on allait au cours de français et on disait au prof qu'on avait entendu le prout de madame truc. C'était la porte assurée. On blasphémait. Tu vois le genre. Alors dis-moi, pourquoi est-il revenu ?

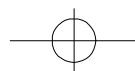
Barbie qui savait que Léone ne lâcherait pas prise, lui annonça la chose.

– Un roman ??? Il veut écrire un roman ?

Puis elle se tut. Ni rire ni commentaire ni rien.

Léone ne risquait pas d'être impressionnée par le romancier que j'étais. Ce fut même le contraire qui se produisit. Il est vrai qu'elle avait l'avantage de la hauteur quand nous nous rencontrions sur les chemins. De la cabine, elle me jugeait sans complaisance. Un mépris qui se voyait à l'œil nu. Alors le jour où cette égérie paysanne aussi en colère après moi que les dieux d'Athènes me proposa une balade en Massey Ferguson, je n'ai pas résisté. J'ai grimpé et, sans un mot, je me suis assis sur le strapontin. C'était mon premier voyage en tracteur. L'engin défonçait les routes. Mais Léone s'en moquait. C'était l'État qui payait. Elle conduisait vite. Et de haut. Notre course prit fin devant un océan de blé qu'elle allait traiter avec des pesticides, annonça-t-elle. Puis Léone se retourna et doucement, elle commença à déployer les bras du pulvérisateur, fragiles comme les ailes d'un grand papillon mécanique. J'ignorais que le ventre de ce drôle d'insecte contenait des dizaines de litres d'Isoproturon, d'Allier, de Sokker.

– De la nitro, là-dedans, ça tue tout, on devrait même pas faire le mélange sans un masque. Alors faut faire gaffe.







Non, ce n'était pas si simple, même si le tracteur était équipé d'un programmeur qui lui permettait de savoir la vitesse du vent, l'humidité de l'air, que tout était calculé en fonction des paramètres qu'elle indiquait à l'ordinateur. Elle m'expliqua qu'elle n'avait pas confiance car à la moindre erreur, les cultures seraient endommagées. Pour elle, c'était le moment de l'excellence. En plus, les produits valaient des fortunes, aujourd'hui, on n'imaginait pas le fric que ça coûtait de produire un hectare de blé. Les subventions couvrent juste les frais de culture. Tu pourras écrire ça entre deux descriptions des lolos de Barbie au milieu des petits cochons. Puis elle abaissa la rampe du pulvérisateur au plus près des blés. L'inquiétude s'affichait. Elle sauta alors de la cabine pour vérifier les buses et remonta aussi lesté qu'un chat, sans un sourire, rien que l'anxiété. Un œil sur le programmeur, l'autre dans le rétroviseur, elle mit l'engin en route, vit la vapeur sortir des buses pendant que le pulvérisateur oscillait au-dessus de la terre, maladroit comme pour un premier envol.

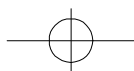
Les yeux rivés sur le tableau d'affichage, Léone regardait le débit qui montait ou descendait. Quand il se stabilisa, elle soupira. C'était parti. Elle était maître à bord. Exit l'auteur. Léone avait raison, j'étais facile à étonner.

De la cabine, je vis des immensités d'or vert qui tanguaient. Elle mit un CD et accepta le joint que je lui proposai.

– Inspiration... Inspiration... À fond... fit-elle en tirant des bouffées tout en surveillant le tableau de bord.

– Tu sens bon l'huile de moteur, dis-je en éclatant de rire.

Elle me regarda pour la première fois, je crois, et se mit à rigoler à son tour. Les heures passèrent ainsi. De la





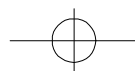
cabine insonorisée, on n'entendait plus un bruit extérieur. Nous roulions seuls entre ciel et terre sur une mosaïque de toutes les couleurs. On jouait à la marelle. Plus rien n'était sérieux. Et pourtant, le sort d'une moisson se jouait dans ces heures insolentes.

Il y eut d'autres balades en tracteur. Barbie nous laissait partir. Elle savait pourtant que Léone ne faisait pas cela innocemment. Comme un môme, je grimpais à ses côtés, des joints tout prêts, vu que dans le tracteur, ce n'était pas toujours facile de les rouler. Et sans que je me rende compte, Léone me manipulait au gré des pétards que nous fumions en écoutant de la musique. Elle voulait savoir quel genre de roman j'écrirais. La question était naturelle et légitime. Au fond, elle était ouvrière agricole et la place que je lui donnerais avait de l'importance. Mais je n'en savais rien, n'ayant pas vraiment réfléchi. Alors elle se fâchait en disant que la littérature, c'était juste bon à cultiver les préjugés et les lieux communs, que la meilleure ne secouait même plus un cinquième des neurones. Quant aux romans de terroir, vaudrait mieux pas en parler. Tous nostalgiques des paysans parés de vertus, des images d'un autre temps pour se faire plaisir. Pas génial, vraiment.

– Mais les gens adorent ça, combien de fois ai-je entendu dire qu'ils aimaient bien retrouver leurs racines.

– OK, mais c'est pas une raison pour écrire n'importe quoi.

Léone, en colère, m'expliqua à sa façon que le genre littéraire auquel j'appartenais n'égratignait le monde qu'en surface, que n'ayant pas accès à la littérature diététique qui chaque année offre de talentueux morceaux choisis selon des modes imposées, les gens ordinaires, ne voulant pas ou ne sachant pas comment





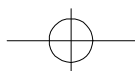
consommer cette littérature très chics tentaient, naïvement, il est vrai, de s'y retrouver en lisant du terroir, un mot fangeux qu'il vaudrait mieux traduire par « les gens d'ici », mais que toute façon ce n'était pas une raison de leur donner à lire du texte Mousseline avec un CD en prime. Qu'il fallait venir en aide aux lecteurs délaissés, c'est-à-dire le peuple en plein désarroi, qu'on cesse de courir après le faste littéraire pour rapprocher les mots vers les plus démunis de la culture, que c'était l'apartheid, qu'il y avait deux France littéraires Un vrai délire dont, seule, Léone avait le talent, elle rêvait de commandos littéraires s'infiltrant avec des textes masqués, petites bombes à retardement qui feraient éclater de l'intérieur la révolution culturelle. Des trucs que j'avais déjà entendus. Et comme je feignais de ne pas comprendre son discours, elle grattait mon amour-propre et toutes mes ambitions.

– Par exemple toi, le grantauteur, si tu faisais un livre différent sur les ploucs d'ici, un truc vraiment nouveau, peut-être qu'on dirait dans un siècle à propos d'un jeune romancier la phrase fatale de la renommée : « Il est dans les pas de Ronesbach. »

Plouf, elle faisait mal, la petite, car c'était bien la seule chose à laquelle un romancier refusait de penser, le pilon du temps. Démodés, réduits à rien. Aujourd'hui, ça allait tellement vite qu'une décennie suffisait pour nous réduire au silence éternel.

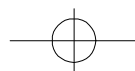
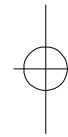
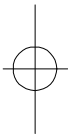
Généralement, je ne répondais pas à ses provocations ou bien je lui disais que je n'étais pas un kamikaze.

Mais Léone avait raison de dire que je puis plus que le lisier dans lequel Patrick Le Hénin avait fini sa vie. Mis au monde dans les années soixante juste après une manif



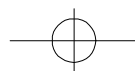
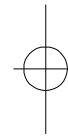
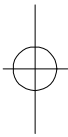


par des parents qui votaient à gauche, celle qui vous roule dans la farine, j'ai grandi dans le bien-pensant. *Well rounded*, disent les Anglais. Je fis mes premiers essais sexuels avec le sida en tête. À seize ans, il fallait se préserver en amour. C'était foutu pour nous. Autant se préserver de tout. Sauf du fric. Pas besoin de latex pour en jouir. Nos révolutions n'auraient donc pas lieu. La génération précédente avait tout raflé : le grand Soir, le sexe, la contestation, le politique, le féminisme, posé les premières pierres de tous les édifices. Pour s'émanciper, se démarquer, innover, il fallait foutre un coup de pied dans les rêves que nous ne pouvions plus nous offrir. Il suffisait de dénoncer la ringardise de la fausse Libération que prônaient nos parents, libération qui avait d'ailleurs été récupérée par le fric, par la société. Côté littéraire, je pris de front les prétentions esthétiques de toutes les avant-gardes précédentes et je retrouvais la bonne vieille façon d'écrire des romans, avec une intrigue, des personnages. J'annonçais la fin de la dictature intello du nouveau roman. Puis je montrais avec une savante dérision cette putain de génération qui ne nous avait laissé que du toc, du formica et quelques chansons superbes. Ma cible : le Français moyen en quête de bonheur pour tous, d'une vie réussie, consommateur de toutes les libérations vendues en kit. Je haïssais la moyenne bourgeoisie, toujours obsédée d'ascension. Des vies entières sur les flancs des montagnes balayées par les vents, à grimper vers le sommet. Il faut les voir agrippés aux parois, enchaînés les uns aux autres, portant leur petit bagage insuffisant, les pires, à ne jamais déplaire dans l'espoir de se hisser un jour un peu plus haut. J'écrivis donc mon premier roman en crevant l'abcès. Ma posture scandalisa certains. Des imbéciles crièrent au génie. On





se battait pour ou contre. Ce qui plaisait surtout, c'était ma haine pour le milieu qui m'avait fait naître et grandir. La classe moyenne. Comme chacun sait qu'il n'y a rien de mieux qu'un romancier petit-bourgeois pour renforcer le discrédit que portent les classes supérieures sur celles d'où j'étais issu, je n'eus aucun mal à stigmatiser « ces gens-là », leurs mœurs, leurs valeurs dérisoires et mutilées puisqu'elles n'étaient pas authentiques, offrant ainsi à ceux qui se voulaient dans la supériorité des autres la confirmation de leur différence. D'une giclée de mots, je m'échappais de leur cercle, de cette matrice qui m'étouffait pour accéder à mon tour aux sphères supérieures du milieu littéraire. Très grande bourgeoise, l'institution applaudissait à cette caricature. J'avais eu le génie facile de faisander la chair d'où je venais. Mes romans étaient un savant bricolage. Mes personnages dont les préoccupations sortaient tout droit des magazines féminins, comment démultiplier l'orgasme, faire l'amour avec les garçons et les filles, étaient voués à faire comme tout le monde, c'est-à-dire à rater leur vie, de sorte que chacun pouvait s'identifier car dans l'injonction qui nous est faite du matin au soir de vivre heureux, on ne peut rien faire d'autre que de constater qu'on s'est planté. J'obtins le prix de Flore. Des phrases courtes, sans artifices, mais pour m'assurer la complicité des critiques, je faisais quelques digressions scientifico très intellos. Je trouvais un titre à la mode qui ne voulait rien dire. Je harcelais au téléphone un éditeur dont j'avais eu le numéro en crawlant autour de gens qui écrivaient dans des revues littéraires. J'avais envoyé le manuscrit par la poste, évidemment, mais recommandé par un ami de cet éditeur qui avait la réputation de révéler les talents dans une grande revue. Plus tard, il s'est mordu les doigts,

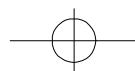




l'imbécile, il n'avait rien vu de mon carriérisme, de mes calculs. Il était d'un autre âge, il y croyait encore. Il ignorait comment nous, les jeunes auteurs, nous étions, par la force des choses, devenus des jeunes loups. Mon génie était d'avoir compris comment manœuvrer dans ce milieu très codifié. Je m'étais servi de lui, de sa renommée, de son prestige, de la croyance de chacun pour le talent des autres. Forcément, je l'ai laissé tomber pour aller chez Marie-France, seule capable de commercialiser cet embryon littéraire que j'étais. Le succès fut foudroyant. Sans elle, j'aurais moisi sur les tables de quelques libraires avec quelques belles critiques à encadrer, celles qui dédouaient les journaux de ne parler que de ce qui se vend. Marie-France avait créé l'événement. J'étais si convaincu de ce que j'écrivais que je paraissais honnête. Je me faisais un look pour mettre en relief ma différence, le béret, le pantalon fluide un peu gonze, la veste noire en cuir. Quand on m'interviewait, j'évitais de sourire. En une seule envolée, mon livre fit le tour de toutes les rédactions de presse. Des dizaines d'articles clonés suivirent, mais ceux qui intéressaient le plus Marie-France étaient les critiques qui me vilipendaient, qui me vouaient à l'enfer, elles excitaient la curiosité des lecteurs plus que les louanges.

Léone avait raison de se méfier de moi.

J'étais dangereux à ses yeux. Elle m'attaquait avec arrogance. Elle me plaisait, Barbie aussi. Sans elles, j'aurais certainement tout abandonné car j'étais dans cette campagne, plus qu'un intrus, une erreur vivante. Pas moyen de m'attendrir sur les fleurs et les oiseaux. Néanmoins, M. était devenue comme une île et j'avais envie de leur montrer que je n'étais pas celui qu'elles croyaient. Mais c'était baise interdite. Le travail... l'écri-

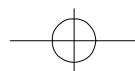




ture... l'énergie à canaliser... fantasmer de façon productive. Je décidai donc de passer l'été à M. Je m'ennuierais moins qu'ailleurs. Pour le moment, j'avais le champ libre. La campagne venait à moi. Insolite, poétique, cruelle, je n'avais pas d'avis. J'en changeais souvent. Irène m'introduisait parfois chez des professionnels pour écouter la campagne respirer. Rien n'était facile. Quand Irène avait bu trop de whisky, elle me disait d'aller travailler au cul des paysans, que je trouverais de la matière. Une tueuse par moments. Elle me disait que je n'y arriverais jamais. Et puis la mort de son mari lui appartenait. De toute façon, il est mort, répétait invariablement Irène. Veuve joyeuse dans les larmes, soûlotte aussi. Son énergie à combattre le monde était pendulaire. À neuf heures précises, elle virait tout et buvait son deuxième verre. Fin de lutte. Fin de tout aussi. Je m'accrochais. L'intrigue, la mort de Patrick. Pour les personnages... elles deux, bien sûr. Le temps passait. J'avais mon idée.

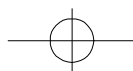
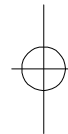
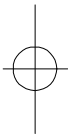
Irène ne demandait rien sur ma vie privée. Personne ne demandait pour Anna, partie comme chaque année faire une randonnée à pied avec un groupe de copains. Un rituel auquel elle avait refusé de m'associer « avec ta veste de cuir noir Saint-Laurent et ton pantalon fluide »... non, elle ne m'imaginait pas un instant. Une aubaine.

Irène buvait trop. Une évidence. Nous passions les soirées ensemble à la fraîche sous les pommiers, attendant la nuit comme une fermeture qui ne venait que très tard. Calme et immense. Le temps pour moi de digérer, transformer, recycler tout ce que je volais le jour à ces femmes. Nous étions en juillet, mais rien n'avait commencé vraiment.





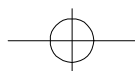
Au cours de ces soirées, les deux femmes parlaient parfois de vache folle, de moutons abattus. Irène ne parlait que de chiffres... De bénéfices. Elle ne riait pas tant que ça. Elle me rappelait Marie-France. Le fric. Haut et fort. Le talent, c'était faire du fric. L'agriculture avait perdu son âme le jour où elle n'était devenue qu'une affaire de profit. Il y avait des soirs cependant où j'avais peur d'être venu me fourvoyer. Quelques instants de lucidité qui ne duraient pas assez longtemps. Je ne voyais rien du danger qui m'attendait et ce fut ainsi que chaque jour je me rendis chez les uns et les autres pour savoir ce qu'ils savaient.







Calée dans une échancrure, protégée du vent, la ferme de Philippe attendait, immobile dans le paysage. Même si on m'avait déjà trop dit sur l'amant de Léone au point qu'il me semblait déjà le connaître, j'étais impatient de le rencontrer. Pour arriver jusque chez lui, j'avais suivi des chemins de traverses, longeant une rivière dans l'herbe haute. Avoir l'air d'un flâneur. Et le prendre sur le vif. Je faisais toujours ainsi quand j'allais chez les gens d'ici. Ne pas leur donner le temps de se préparer, de construire des discours, pas le temps de ruser avec eux-mêmes. Autant de profits pour moi. Les préliminaires avaient lieu dans la cour et, généralement, on me proposait un café que je ne refusais pas. Un écrivain, vous pensez ! On parlait d'abord de rien. Et cela pouvait durer des heures. Comme s'il n'y avait rien d'autre à faire que de bavarder. On parlait cependant en évitant de dire. Un atavisme de classe. Une prudence nourrie par des siècles de domination. Des folkloristes étaient venus, des ethnologues ensuite, les d'aller en brousse, des sociologues, des romanciers, et leur avaient dit : Parlez, nous vous écoutons. Mais les paysans interrogés et honorés de

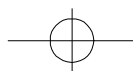




l'être se méfiaient, malgré l'urgence qu'il y avait à dire les mauvaises nouvelles de la terre.

D'une sauvagerie parfois impossible à raconter. La pire étant celle de ce paysan en phase, soutenu par quelques petits seigneurs de la terre, magouilleurs de la première heure qui défiaient les lois, supprimant ce qui entravait leur course poursuite aux profits agricoles, et qui s'étaient attaqués à une jeune femme écrivaine. Des mâles dominants, habillés de brun. Affamés de pouvoir. De terre. De subventions. Des prédateurs qui avaient tout pris. En train de perdre tout. Des comportements honteux pour les autres agriculteurs, désormais soucieux d'une autre image. En représailles contre celle qui publiait des textes de vérité sur leurs péchés, ils l'accusèrent, violant son intimité, venant chez elle avec des barres de fer mentales pour qu'elle s'en aille, convaincus d'être maîtres sur cette terre, se moquant de l'administration. Des types avec des noms de pygmées. Prêts à tout dès qu'il s'agissait de faire de l'argent pour lequel ils avaient un appétit sexuel. Comment la barbarie agricole pouvait-elle surgir de cette campagne si élégante qu'était le Perche, cette terre d'accueil où je situerais mon roman ? J'aurais dû interpréter cette cruauté rurale comme un avertissement des risques que j'encourais moi-même si je m'aventurais à mon tour sur ce terrain miné. Mais je n'en fis rien. J'étais déjà sous influence.

J'entendais cependant un autre silence, celui de l'angoisse qui les habitait très secrètement dans leur pire intérieur. Un point d'interrogation, formulé en pointillé à très bas bruit. Mais qui prenait toute la place dans leur vie d'homme sans lendemain. Il n'y aurait plus de paysans demain. La mort en douce. Une certitude face à la question que chacun évitait de poser publiquement. Qui

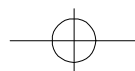




resterait ? Lequel serait le survivant de l'autre dans cette grande guerre mondiale de l'économie qui avait commencé ailleurs et qui durait trop ? On s'épiait. On regardait l'autre avec suspicion pour l'éliminer au besoin.

Les politiques calmaient le jeu. Et la gauche et la droite ne disaient jamais rien d'autre qu'ils n'avaient dit déjà. On n'arrivait pas à leur dire. On savait qu'il n'y en avait plus pour très longtemps. Mais personne ne le disait. Seuls des hommes et des femmes dans les bureaux du ministère de l'Agriculture, qui n'allaient pas en campagne mais qui travaillaient les chiffres, auscultaient les réalités sans reculer devant les vérités qui se tissaient au gré des évidences. Eux savaient qu'on rayerait les derniers paysans petit à petit des statistiques professionnelles. C'était un mal nécessaire. Il fallait déverrouiller l'agriculture, mais personne ne voulait être celui qui ferait sauter les premiers verrous. SILENCE, on tourne, criaient tous les metteurs en scène politiques. SILENCE, on meurt, hurlaient quelques héros paysans. Dans les meetings, ne jamais dire la vérité, trop cruelle. Alors dans d'infinis et grotesques dialogues de sourds, on les caressait du doigt, de la main, honteusement. C'étaient des gestes aussi meurtriers que les mensonges. Le dernier en date leur avait dit : « Comptez sur moi. Je vous ai entendus. » C'était un Sauveur, il portait un nom inconnu. Il avait l'air d'un casseur. D'autres, avant lui, avaient dit la même chose. Qu'auriez-vous fait à sa place ? Leur dire en face de ne plus y croire ?

On n'avait plus besoin d'eux, et de plus ils coûtaient trop cher. Ils n'étaient même plus utiles dans les campagnes électorales. En voyant mourir le Nord ouvrier, ils auraient dû se douter que leur tour viendrait. Mais eux n'avaient rien vu.



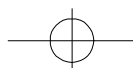


Ils voulaient continuer d'y croire encore à ce métier. La culture avait commencé ailleurs que dans les musées et les livres. Elle était venue de ce grand art de contraindre la terre. Les paysans français. Gommés. La nostalgie s'annonçait en gros titre dans les catalogues des Éditeurs. Elle dégueulait déjà.

Les paysans se plaignaient de ça et de toutes les politiques. Ils vivaient courageusement au bord de ce terrible chaos sans issue en pointant des responsables à la mesure de chacun. Jamais eux. Et pourtant, ils étaient tous coupables. Mais eux disaient ne rien comprendre à ce qui était arrivé. Que la faute revenait à ces prophètes avides qui leur avaient chanté des chants du futur en les encourageant à cultiver toujours plus pour nourrir les ayant faim. Certains y croyaient encore, à ce rêve de puissance. De la mégalomanie qui gagnait tant d'individus. Jusque dans l'édition et la communication. Je voyais bien que c'était devenu un rêve partagé. Un rêve mondialisé fabriqué dans les coulisses de la haute et très basse finance.

Voilà ce que j'apprenais en allant chez les uns et les autres, excité par ce rôle improvisé, découvrant enfin l'altérité à travers les petites gens très exotiques d'ici. Je poussais les portes, celles de toutes les intimités avec cette question qui revenait à chaque fois : *Who's killed Le Hénin ?* Cette mort était la trame de mon roman. Alors, on tournait autour de la fameuse question des heures durant. Au doute qui se lisait en grand, à la tessiture du silence, j'avais acquis la conviction que le nœud se trouvait là. Mais d'une ferme à l'autre, de l'épicerie au café, les pièges qu'on me tendait étaient nombreux.

Aujourd'hui, j'allais rendre visite à Philippe. C'était un risque. Je m'arrêtai pour regarder la campagne en grand,

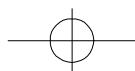




en vert, en jaune, ciselée à l'horizon par les frondaisons centenaires de la forêt avec au milieu : la ferme du Mohican. Rouillée comme une vieille armure. Une erreur dans le paysage. Les bâtiments n'étaient pas aussi imposants que chez Barbie rousse. Le gris des tôles et le cuivre de la tuile, jetés là dans le bleu champêtre. Je m'appuyai contre un arbre pour observer ce décor dans lequel le seul être vivant était un chien. Je réalisai soudain qu'il n'y avait aucun animal domestique chez Barbie, qu'il fallait que je sache pourquoi, lorsque Philippe apparut dans la cour. Je m'engageai alors dans le sentier qui longeait sa ferme et je me glissai sous les barbelés. Le temps pour moi de constater que le travail s'exhibait dans les moindres recoins, à la différence des autres fermes que j'avais vues précédemment.

C'était une ferme comme avant, avec une mare, des poules, des seaux abandonnés, des gamelles et des boîtes de conserve qui rouillaient, pleines d'eau, des balles de paille oubliées, éventrées. Des pneus empilés contre un mur. Seul un rosier fatigué tentait de donner un peu d'agrément à ce foutoir.

Là, au milieu de cette cour encombrée où tout était réparé, rustiné, rafistolé avec des planches, des clous, des cordes, Philippe posait avec un physique agricole, aussi bricolé que le reste. Il portait une paire de brodequins, une paire de jeans, un tee-shirt usé auréolé de taches sombres. Il avait les cheveux bouclés et un sourire qui crevait les yeux de tout le monde. Philippe m'avait vu au loin. Il s'était adossé à un vieux tracteur et me regardait, immobile, la main en visière, attendant que je sois à hauteur d'homme pour m'affronter du regard et me lancer :

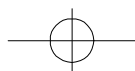




– Ça vous étonne, hein, une pareille antiquité ! « Une ferme à l'ancienne », disent mes voisins, des Parisiens. C'est l'aventure quand ils viennent chez moi. Faut les voir ! Avec leur casque colonial Kangol en cachemire ou leur bonnet péruvien. Quand je leur donne des patates, je leur précise que ce sont des patates ramassées à la main, alors ils sont contents. Comprennent rien. Les imbéciles. Ils roulent en 4x4 alors qu'on n'a jamais eu d'aussi bonnes routes qu'aujourd'hui. Ils ont sué de la tête pour se payer cet engin qui crie haut et fort leur salaire. Viennent voir le printemps ici... aussi réguliers que les hirondelles et me prennent pour un Indien. Du fric, ils en ont mais c'est tout ce qu'ils ont vraiment. Le reste est faux. Et toi, qu'est-ce que tu viens foutre ici ?

La question était imposante. J'avais bien entendu le « tu » et le reste alors je bégayai que je ne savais pas au juste. « Eh ben, c'est pas moi qui vais te le dire », répondit-il à ma place. Tout en ajoutant : « Mais si j'ai bien compris ce qu'on raconte, un soir, tu serais tombé par hasard sur la rouquine qui a allumé ta curiosité et depuis, tu t'es mis en tête d'écrire un roman sur les paysans d'aujourd'hui, c'est ça ? Tu vois tout se sait, ici. »

– Un roman paysan ? reprit-il en haussant les épaules. C'est pas ça qui manque. Une histoire de bergers, de vachères, les filles qui vont en ville et reviennent au village, là où il fait bon vivre. Le village coupé du monde. Les sabots, l'âtre, les bonnes vertus paysannes. Ou alors dans la boue toute la journée. T'en lis un, tu les as tous lus. Romancier, je vais te dire, c'est un métier de blaireau. Et ça m'étonnerait que tu sois d'une race différente. Pour être au cul de la rouquine, tu dois pas valoir mieux. »





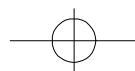
Je faillis lui répondre que je n'avais pas cette prétention. Et que le métier de paysan ne valait guère mieux. Que nous étions peut-être des blaireaux mais que nous, au moins, nous n'étions pas subventionnés pour écrire. Mais je m'abstins.

Je le laissai me dire des vérités qui n'étaient pas les miennes. De toute façon, il n'avait pas l'intention de me donner la parole. L'homme vivait trop dans la provocation. Il continua, m'expliquant au passage que, lui, ne touchait ni au crédit ni aux subventions comme d'autres ne touchent pas à l'alcool. En revanche, il fumait de l'herbe. La sienne. Il me montra ses plants et m'invita à y goûter. Ce ne fut pas de refus. Du produit local. Un peu doux mais au moins, c'est pas trafiqué, fit l'homme.

Évidemment, Philippe n'avait pas la télé. Il ne laissait pas entrer n'importe qui chez lui. En revanche, les poules, elles, faisaient partie de sa vie domestique, se promenant dans la cuisine en toute liberté, l'œil en coin, le coup de bec rapide pour avaler une miette de pain. Je n'avais encore jamais vu ça. Philippe les chassait de temps en temps, les poules couraient en caquetant vers la porte et revenaient dix minutes plus tard. En voyant la scène se répéter, je compris pourquoi un panier était accroché à une poutre, dans lequel il remisait le pain et le sucre à l'abri des petites bêtes rampantes. J'acceptai le café réchauffé qu'il me servit dans un verre. « Duralex, du sexe, Durex », s'écria-t-il en rinçant le verre dans ce qui était l'évier, le seul luxe de la pièce avec l'électricité.

– Rustique, hein ?

Pire, mais je n'ai rien dit. La saleté était de fait aussi authentique que le reste. Les fenêtres étaient opaques, une vitre avait été remplacée par du plastique. Tout était fumé au feu de bois.





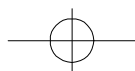
J'imaginai Léone en salopette, assise, les pieds sur le bord de la table. Léone était au cœur de sa vie. Il n'en parlerait pas. Trop amoureux. Ce silence pudique en était la preuve. Elle était partie en lui laissant un paquet de cigarettes, une brosse à dents et une boîte de Tampax à moitié vide qui étaient encore à leur place, fit-il en me montrant les objets reliques posés sur le buffet.

Philippe vivait ainsi, ignoré de l'État sauf pour les vaccinations et les contrôles laitiers. Il me raconta qu'à ses débuts, la rouquine avait osé venir chez lui pour lui vendre un tracteur. Elle n'était jamais revenue. Il n'achetait rien, ni l'utile ni le nécessaire, juste l'essentiel. Sinon, il réparait tout. Un as de la réparation. Des paysans comme lui, ça n'existait plus par ici, je suis un rescapé, avait-il dit. Des milliers d'autres avaient abandonné la partie.

Philippe avait résisté à la mort annoncée et perpétuée des petits paysans. Il dormait tranquille. Pas un sou à rembourser.

– Et je ne manque de rien. J'ai un potager, de la volaille, de la bière, du vin et même de la viande quand je vais en ville.

Il avait même des diplômes. Un bac plus trois. Et plus encore, il avait VU les films de Tanner, ceux de Duras. C'était il y a longtemps. Et LU ses livres et ceux de Camus. Cela m'étonnait ? Il s'en serait douté. On pense que les paysans sont illettrés. On a tort. Avant de reprendre la ferme à la mort de son père, il avait même goûté et apprécié la vie en mensualités dans une entreprise de la région. S'il avait fait carrière aujourd'hui, il gagnerait bien sa vie à trente-cinq heures, il aurait des congés payés. Mais lui, c'était les vacances toute l'année. Le métier de paysan, c'est peinarde. On transpire ni de la tête ni du corps. Mes

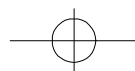






bêtes sont au pré toute l'année, des races qui résistent au froid, aux maladies. Pas de hangar à vider et à entretenir. « Je peux prendre un café quand je veux. Mais toi c'est pareil ! Non ? » Il ne me laissa pas répondre.

Paysan, un métier ? Il disait que ce n'était pas un métier, c'était leur putain d'ambition à ses collègues, leur goût du profit qui en avait fait un métier, pour lui c'était un état, il n'appelait pas ça travailler que de traverser sa cour pour aller traire des vaches, avec une trayeuse électrique ambulante, nettoyer la litière en écoutant de la musique classique, les emmener paître d'un champ à un autre. Semer quelques hectares de prairies. Faner en juin. Remplacer des poteaux. Se lever la nuit pour aller voir les bêtes, pisser en même temps en surveillant la lune et se faire un joint. Il aurait pu être marin pêcheur pour rêver sur la mer mais il avait vingt vaches qui produisaient par jour et chacune trente litres de lait, à vingt centimes le litre : de quoi vivre toute l'année. Un revenu suffisant pour ses besoins qui s'arrêtaient net dans la cour de sa ferme, le reste était à éviter pour rester sain. Il avait eu la chance de se détourner de ce piège géant qu'était le bonheur de la consommation, qui vous faisait perdre une vie entière à force de vouloir la gagner. Pour lui, c'était une punition. Cela n'avait pas toujours été aussi simple qu'il me le racontait. Pas facile de vivre exclu, décalé, différent en somme, en éprouvant la fierté de l'être. Mais aujourd'hui, il se savait à l'abri de toutes ces tentations pour la vie. N'aurait jamais un tracteur neuf, ça lui laissait le temps de ne pas s'inquiéter et de regarder l'herbe pousser. C'était un spectacle qu'il ne ratait pas. Trop paresseux pour faire autre chose, pour sûr, même pour s'endetter ou faire des courses, un vrai châtiment pour lui. Trouvait inhumain de pousser des chariots de super-



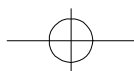


marché comme un mineur de fond, les oreilles mutilées par la musique, un flot d'inepties et d'annonces de bonheur à portée de la main, de les remplir en s'interrogeant pour décider du mieux, du moins, du plus et faire ensuite la queue, attendre, déballer, empiler, remballer, de quoi perdre sa dignité humaine. Sans compter toute cette gymnastique dans les rayons de la France socialement bien ordonnés, celle au plus haut levant les bras pour prendre les produits rares et chers. Celle du milieu qui, sans effort particulier, trouvait ce dont elle avait besoin à sa hauteur. La France au plus bas, obligée de se baisser, le derrière en l'air pour faire ses courses au moins cher. Ce n'était pas pour lui.

Philippe ne jetait pas ses mouchoirs, le sien était en tissu à carreaux. La serpillière finissait en lavette pour rincer la vaisselle qu'il nettoyait à la cendre « le meilleur dégraissant et antiseptique naturel, qui me coûte pas un rond. Un truc appris chez les scouts ».

Il fit l'inventaire de ses libertés acquises comme autant de victoires gagnées sur l'ennemi. À l'écouter, le monde qui m'entourait devenait parfaitement inutile.

– Comment ai-je fait ? C'est simple, j'ai du bois d'avance pour deux hivers. J'allume le feu avec les pages du journal. Sert à tout, le journal. Recyclé en papier-cul... Imagine ! Un article promotionnel avec photo sur un des maîtres du monde, faisant office de torche-cul. Pour le ravitaillement, c'est simple. Le boulanger passe trois fois la semaine, l'épicière a tout ce dont je rêve. Elle me connaît, je paye à la fin du mois. Après les courses, je vais boire un coup au comptoir. Je vis dans la modernité et la vérité absolue pour avoir compris que c'était la vraie vie. Pour rien au monde, en tout cas, je ne retournerai sous ces hangars aveugles pousser des chariots gros





comme des mois de salaire. T'imagines, si tout le monde faisait comme moi ? Je sais ce que tu penses. La France serait ruinée, arriérée.

Et il roula un deuxième pétard.

– Maintenant, pourquoi t'es venu, pas pour écouter un homme heureux, tout de même !

– Pour savoir ce que tu penses de la mort de Patrick Le Hénin.

– Suffisait de demander à Léone.

– Elle me répond que ce ne sont pas ses affaires. Que de toute façon, elle ne touchera aucun droit d'auteur, que je peux aller me faire foutre.

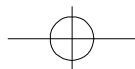
– Elle n'a pas tort. Et toi, depuis que tu fouilles chez les uns et les autres, qu'est-ce que tu penses de tout ça ?

– Rien de précis, vraiment. La seule chose que je sais, c'est qu'il est pas mort tout seul ni pour rien. Une sorte d'intuition. Peut-être pour cette porcherie ?

– Dans ce cas, tu dois suspecter tout le monde. Moi le premier.

– Forcément, ai-je répondu. Le seul truc qui coince, c'est qu'on ne tue pas un homme pour se venger de la création d'une porcherie quatre ans après. Pourquoi d'ailleurs s'être tellement acharné sur cette porcherie qu'on ne voit pas, qui ne sent rien ?

– La sienne était la première d'une longue série prévue dans la région. Les promoteurs espéraient que tout le monde fasse comme Le Hénin car les paysans sont atteints du syndrome du perroquet. Or, ces porcheries prévues n'ont pas vu le jour. Le coût du porc s'est cassé la gueule. La crise est devenue structurelle en raison de la concurrence avec les pays de l'Est. Cela a commencé avec les poulets, les cochons ont suivi, et tout le reste va suivre. Tous les industriels du monde agricole sont déjà





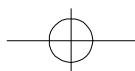
implantés à l'Est ; ils veulent être sur place et les premiers à œuvrer au grand développement de l'agriculture, là-bas. Le déplacement a déjà commencé. Dans quelques années à peine, on produira plus rien, un sort identique à Moulinex, tu vois ce que je veux dire. Et l'édition, c'est comment ? Ils vont cloner les livres... les fabriquer à Pékin, la création dans tout ce fatras, à vendre comme les Petits Lu...

J'ai eu envie de répondre puis je me suis tu. Les lecteurs ignorent tout. Et c'est tant mieux. Pas question de vendre la mèche sur ce qui se passait en ce moment et pourtant il y avait bel et bien péril en la demeure mais heureusement, les maisons d'édition étaient assez closes pour ne rien montrer de la maladie mercantile qui, désormais, les démangeait toutes pour rester *on line*. On se taisait. Point à la ligne. Mais l'homme en face de moi n'avait pas l'intention d'en rester là.

– Hein, il paraît que la magouille est partout, et qu'est-ce que tu en penses, toi, de cette méga-concentration, et nous, les imbéciles, on lit ça sans broncher, tout de même, y a de quoi s'inquiéter de voir un groupe qui possède la majorité des manuels scolaires être dirigé par un marchand de canons ? T'as pas peur des fois pour la culture ?

– Non, je n'ai pas peur, dans un sens, elle est bien gardée, ai-je dit avec ironie, mais c'était de l'humour un peu nul face à ce mec qui était rude en tout.

– T'imagines un jour que le grand patron annonce qu'il est membre d'une secte, style raélien. Et les autres maisons, il paraît que le scénario est le même, on achète les petits pour produire à moindres frais, on fait croire que tout continue pareil, chez nous, pour gagner sur les coûts de production, on a réduit le temps de cuisson des farines



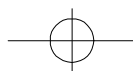


animales, hein, c'est la même chose... Et les auteurs, ça gagne combien ?

La question était directe. L'homme n'abandonnerait pas. Je lui expliquai les différences et les nuances. Que l'argent et le profit, curieusement, n'étaient pas les emblèmes de la grandeur, que c'était à la limite le contraire, alors on évitait de prononcer le mot qui disparaissait par magie, que c'était le charme de l'édition, et son originalité face au monde économique habituel. Il fallait se battre pour se distinguer sur d'autres champs de bataille. Ce qui donnait lieu à des stratégies inavouables au commun des mortels. Les plus riches étaient suspects. Les plus pauvres crevaient. L'État retardait parfois la mort de certains avec des aides très exceptionnelles. De toute façon, leur mort passait inaperçue. Nous étions tous complices d'un système devenu honteux. J'étais parfaitement lucide. Dès qu'un nouveau arrivait, il suffisait de lui donner des miettes pour acheter son silence. Les croyances de chacun dans le miracle de langue qui transcendait tout étaient une aubaine, le pouvoir que chacun en tirait était tel que certains étaient prêts à tout. Non, surtout ne rien dire, l'édifice s'écroulerait. À cet égard, je partageais les convictions de Marie-France et des autres, il ne fallait pas désenchanter le milieu littéraire et continuer de faire croire que c'était le meilleur des mondes où régnaient la vertu, l'humanisme, la beauté, le désintéressement.

– Voilà mon cher, le succès ne s'explique pas, c'est magique. Nous sommes d'ailleurs des magiciens.

– Eh bien tant mieux pour toi, parce que si tu veux enquêter sur la mort de ce connard qui croyait au mirage de l'industrie alimentaire, il te faudra du temps. Et c'est pas dit que tu trouves.



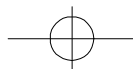


Il s'était levé, jetant le reste d'un joint qu'il écrasa méticuleusement du bout de sa chaussure. C'était l'heure de la traite et il ne faisait jamais attendre ses vaches. D'ailleurs, il ne riait plus. Je compris qu'il me fallait prendre congé. Il me raccompagna jusqu'au chemin et en me quittant, il ajouta d'un air grave :

– T'es venu me demander si je savais qui avait tué Le Hénin, n'est-ce pas ? Et si je n'ai pas voulu te répondre, c'est que j'ai mes raisons. À ta place, j'écrirais que c'est le lisier. Tu vois ce que je veux dire, la métaphore du lisier ? C'est la métaphore qui l'a tué, puis il ajouta : ton sujet, c'est un fromage infesté de vers qui grouillent. Si j'étais toi, je raconterais autre chose.

J'ai regardé ce type sans trop comprendre. Si j'avais alors mesuré la hauteur de l'avertissement, je serais rentré immédiatement à Paris. Néanmoins, cette rencontre prit une tout autre importance et fut incontestablement le début inattendu d'une longue série de questions. Il m'arrivait de plus en plus souvent de constater que je perdais cette distance que je savais si bien construire entre le monde et moi-même. Ce fut sur le sentier du retour qu'illuminait encore le soleil au zénith que je pris conscience de la vérité qui émanait de cet individu.

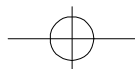
En relisant ce chapitre, il était évident que je n'étais pas en mesure d'entendre ses paroles, ni l'avertissement final ni les autres. J'ignore ce que les lecteurs, eux, penseront de Philippe, ce personnage extravagant, stigmatisé par moi en homme des bois rebelle. Sa conscience allait au-delà de l'entendement commun qui le faisait agir dans la vie avec la vertu d'un prophète, non pas écologique dans le sens vulgaire ou habituel, mais philosophique avec cet air grave qu'ont les hommes qui savent le prix de la vérité, difficile à dire et si facile à réfuter ; même s'il





avait le sens de la dérision, et qu'il provoquait les uns et les autres pour rire lui-même de ce pantin un peu fou qu'il avait l'impression d'être face au chaos en cours.

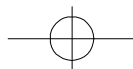
Sans souci d'exemplarité, sans pessimisme non plus, il avait renoncé aux biens les plus extérieurs, à la technique, à l'abondance, à l'excès qui tue l'homme à la racine. Les hommes pillaient tout, sans vergogne. J'étais dans ce lot et bien déterminé à continuer de vivre sans effort et sans privation. Tous les désastres naturels excitaient mon voyeurisme, je regardais les morts, les vivants irradiés, le sable noir comme un apprenti du diable découvrant pour la première fois, une victime d'indigestion. Et puis, c'était à la télé, comme les guerres, c'était ailleurs... Ça sentait juste les gaz polluants. J'éternuais parfois devant le génocide urbain. Tous coupables, diront-ils demain au grand procès contre l'humanité. Ça me faisait doucement rigoler. Ce type agaçait avec ses leçons de morale silencieuses sur nos comportements individuels et égoïstes. Je voyais bien que dans son programme de sauvetage, nous ne serions plus libres. Cette nouvelle éthique environnementale serait la fin de la liberté individuelle. Lui rétorquait que de toute façon, nous n'aurons pas le choix. Que ce débat était caduc. Je n'avais nullement l'intention d'écrire de telles choses, ni moi ni les autres, n'étions de fait, prêts à admettre l'intelligence de cet homme qui connaissait la valeur diamantaire d'une seule goutte sur cette terre. En attendant, il me disait de m'en aller et j'aurais dû suivre les conseils de cet homme avisé.





Je suis donc resté à M. et j'ai poursuivi mon enquête. L'erreur à ne pas commettre était, effectivement, de suspecter tout individu, homme ou femme, d'avoir eu potentiellement le désir à un très bref moment de sa vie de tuer cet homme qui les avait offensés et à qui on ne voulait pas pardonner. Irène avait raison. Elle était coupable aux yeux de tous. Sans elle, Le Hénin serait encore en vie. C'est elle qui était à tuer. La mort ayant été suspecte, la police avait fait une enquête. Les assureurs de même. Pas d'autre coupable que le lisier. Je fantasmais. Léone le répétait. C'était mon boulot de romancier.

Sans trop de heurts, les deux femmes m'avaient intégré à leur emploi du temps et appréciaient le soir de trouver le repas que je leur préparais. Cependant, on ne me remerciait jamais. C'était comme normal que je leur fasse à bouffer. Car évidemment, on me croyait en vacances, au mieux à mi-temps, à ne rien faire que de flotter avec les mots en quête de ce relief littéraire capable de tout esthétiser, même la laideur. On me croyait dans l'attente de ce moment où, obéissant à des forces obscures, la main dicte dans une sorte de saisissement surnaturel les mots les plus





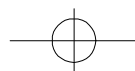


justes. Une activité cérébrale d'ordre divin, des écrivains eux-mêmes parlent de leur travail avec des mots comme : extase, transe, toutes sortes de conneries de ce genre dans l'espoir de se distinguer des mortels. Une éditrice avait même été surnommée la papesse, c'est dire la croyance de ces gens-là en l'Esprit saint. Certains disent ne pas manger et attendre le tremblement annonciateur de la possession, lorsque l'esprit sort du corps et que nous pouvons alors écrire dans la transe de l'émotion, du souvenir, de l'esthétique. Nous sommes des chamans, disent-ils dans la nécessité qu'ils ont d'exercer leur pouvoir de fascination. Pas question d'être comme tout le monde et donc de dire que nous suons. Mais pour une fois, je m'écartais de la règle commune. Je refusai tout cette panoplie divine et je criais à les rendre sourdes que je bossais du matin au soir. C'était le mot que j'employais pour qu'elles comprennent.

– Les écrivains de métier n'ont pas de vacances, espèces d'idiotes. Les gens ignorent l'encombrement colossal des histoires qu'on invente et brode dans nos vies sacrifiées à nos romans. Impossible de décoller de ce fatras imaginaire surdimensionné. Vous n'imaginez pas le vertige quotidien, lorsque chaque matin avant de convaincre les autres de l'histoire qu'on va leur raconter, il faut se convaincre soi-même et trouver le truc qui fait que ça deviendra une histoire, un roman.

– Oh ça va ! Les mecs comme toi, on va pas les plaindre, répondait Léone.

Ni l'une ni l'autre n'étaient tendres, mais cela me plaisait d'affronter chaque jour ce couple de femelles qui me sidérait. L'une aimait le fric, persuadée que la liberté se payait en dollars, l'autre s'en méfiait comme un animal





traqué, préférant s'inventer une liberté individuelle ; et dans ces moments-là, elle était vraiment belle, Léone.

Je me souviens d'un soir, il faisait chaud. À M., la chaleur avait quelque chose d'indécent. Le dîner était prêt et je les attendais en fumant. Léone se mit à table la première sans se laver les mains. L'air boudeur, elle regardait la salade italienne que j'avais préparée.

– Y a quoi d'autre ? lança Léone.

– Du fromage.

Elle attendit qu'Irène s'installe et se serve pour nous dire, en salivant des yeux, qu'elle avait très faim, qu'elle avait envie de frites et de saucisses grillées, que c'était samedi, qu'il y avait une fête dans un bled pas loin.

– On y va ?

– Sans moi, ai-je immédiatement répliqué.

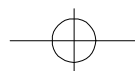
Rien que d'imaginer les gens d'ici, ceux du supermarché avec leurs allures de bonshommes Playmobil en short, le bide en avant et sur les côtés, des poignées d'amour en supplément, je n'avais aucune envie d'aller les surprendre en flagrant délit de plaisirs vulgaires. Les gestes, les mots, les frites, tout serait gras. C'était assuré. TF1 Radio Bière Foot.

– Sans moi, les filles, ai-je répété, mais Irène trouva l'idée géniale.

– Et puis on va danser, fit Léone qui fouillait déjà dans l'armoire de Barbie rousse, en sortant des tailleurs avec des couleurs à vomir.

– Tenue VRP province... ouah ! ajouta-t-elle en choisissant un tailleur jaune citron. Non, tu mets rien sous la veste, ce sera plus sexy.

Comme si Irène avait besoin d'en rajouter ! Elle enfila la tenue que Léone lui tendait, mit des bas et des talons hauts puis ouvrit un tiroir et en exhuma des bijoux, des





bracelets, toute une bibeloterie dorée aussi bruyante que voyante.

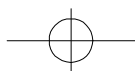
– Mon Dieu tes ongles ! s'écria Léone. Tant pis pour les ongles. Elle est belle en VRP flashy, hein ! Regarde la jupe, un vrai moule pour cul de star, fit-elle en me prenant à témoin de la métamorphose. Viens, il faut te coiffer, dit-elle en relevant les cheveux d'Irène en un chignon désinvolte.

Je regardai cette nuque soudain dénudée qu'un fin duvet caressait. Frêle et vulnérable, cette féminité dévoilée agaçait mes sens.

– Alors l'auteur, qu'est-ce que tu dis de ça ? Une femme, une vraie, comme dans tes fantasmes élémentaires. Allez, on y va, mets ton béret.

J'aurais dû refuser, mais par un mouvement incompréhensible, je suis monté à l'arrière de la voiture. Mécontent, j'ai relevé le col de ma veste en signe de protestation, et j'allumai un pétard, inspirant à pleins poumons pour les enfumer. Léone en profita pour mettre ses pieds sur le tableau de bord en cuir noir. Elle avait tout reçu en naissance. Le prestige social d'une famille d'éditeur, de l'argent, des titres, du savoir, des relations. Tout, en somme. Un héritage complet. Et l'héritière qu'elle était pouvait se moquer de ce luxe acquis par l'effort. Elle n'aimait d'ailleurs pas que je la traite d'héritière et me répondait qu'elle l'était comme tout le monde, qu'on était tous héritier de quelque chose et parfois du pire, mais qu'elle, au moins, avait évité le piège d'être héritée par les siens pour ne pas être l'autre d'elle-même, ajoutant : « Réfléchis là-dessus, bonhomme... la liberté est au bout du refus ».

Voilà le genre de fille qu'elle était. Inattendue. Violente. Comment ne pas la suivre à cette fête de village installée

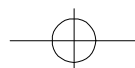




au bord de l'eau ? Des lampions dans la nuit illuminaient une estrade en bois où des répliques du genre humain de type Quasimodo dansaient au rythme d'une musique d'orchestre de campagne. Sous un chapiteau, on avait dressé des tables à tréteaux recouvertes de toile cirée. Des familles buvaient et bouffaient des plats pires que ceux de toutes les cantines réunies. Léone me pointa ce bonheur attablé et, pour tenter de comprendre ce que je faisais là, je bus toutes les bières qu'elle commandait. À la bouteille. Comme un homme. Un vrai. Un tatoué. Garanti pur poil, criait-elle pour que tout le monde entende. Je mangeais dans la fumée les saucisses grasses que Léone trouvait délicieuses. Meilleures que mes poissons en papillotes pour gonzesses au régime. Elle chantait. Je riais. « Allez, viens l'auteur, on se fait une bière », disait-elle en me prenant par le bras. Côté langage, Léone ouvrait les champs de tous les possibles, usant et exagérant du verbe faire. Nathalie Sarraute se serait étranglée. Elle « se faisait tout » avec un talent rare. « Le verbe faire, le plus beau de la langue française, c'est là que se situe la lutte des classes », disait-elle.

Elle regardait, comme moi, ces gens qui dansaient, heureux. « Tu m'entends, pas comme toi, crétin. Eux, regarde bien, c'est le genre humain dans sa vérité, ils n'ont rien calculé de ce bonheur dont ils s'empiffrent et qui te fait peur. Avoue ta frousse de ce monde-là, elle n'est pas d'hier, et si bien partagée que tes lecteurs te comprendront. En attendant, ceux-là, ce sont mes potes », et elle pleurait presque de cet amour insensé au bord de l'émeute.

Je n'aimais pas danser, on s'en serait douté, j'imagine. Nous regardions les autres quand un type s'avança vers nous et d'un geste, invita Barbie, l'entraînant sur la



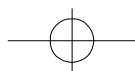


piste. L'homme posa sa main sur la hanche d'Irène. Une main grainée aux ongles striés, une main qui roulait la terre et le cambouis, qui griffait les tissus fins et filait les collants des femmes, une main pleine de désir. Tout le monde le voyait. Il suffisait de regarder. Lui s'était collé contre ce corps de star prêt à s'offrir, très près très fort, à la limite du délit corporel. Barbie ne voyait rien, elle tournait sur cette piste de fortune, emportée par l'homme qui la tenait dans ses bras. Elle ne souriait pas, elle dansait. Altière. Bon dieu, cette nuque, ce port de tête ! Même au cinéma, on ne voyait plus de femmes pareilles. Perdues dans des nippes trop larges, mal coiffées, dégueuillées ou simplettes comme dans la vie. Les seins de Barbie frôlaient le torse de ce Jules qui banderait bientôt. Pour le salut des femmes. Dans la nuit d'été, le roux, le jaune du tailleur, l'or des bracelets brillaient dans le ciel comme des étoiles. Ils avaient oublié la nuit, n'entendaient que la musique et ce désir qui traversait leur corps. Ils dansaient. Et ne s'arrêteraient pas.

J'ai alors pensé au mari défunt, à cette photo et à la façon dont il tenait le bras de cette jeune femme en robe de mariée, à la sortie de l'église, à sa fierté ingénue d'avoir épousé une déesse, belle de corps... Ce soir, qu'aurait-il fait avec Irène ? Elle m'avait dit qu'il n'aimait pas aller danser, ne dansait pas, jamais.

Les gens regardaient ce couple oublieux de tout. Ils la regardaient, elle, cette rousse comme la lune après Pâques, la dangereuse lune rousse qui, à l'aube, brûlait de sa froideur les premières germinations de ses piquantes morsures.

Léone ne disait plus rien. Et l'envie est venue alors d'avancer la main et de la poser sur sa nuque à elle, longue et plus fragile, sale aussi... juste deux doigts, pas





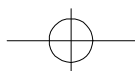
plus. Faire doux, faire mal et surtout bander tous azimuts pour Léone. Mais je sentais bien que je n'y arriverais pas.

Nous écoutions la musique qui emportait la fête et remorquait le monde entier. Des flots inépuisables. Un plein d'émotion. Et Léone, ivre, qui braillait d'une voix éraillée qu'elle aimait les hommes, entendez le genre humain, les vrais qui s'arsouillaient ce soir en se foutant de tout, en se frottant les couilles de la main. Le peuple. Le populaire. Qui savait jouir haut et fort en public quand c'était l'heure. L'alcool déridait les cerveaux. Le mien s'affaissait.

À quelle heure sommes-nous rentrés ? Tard, très tard. Irène s'était couchée sans même se démaquiller.

Le lendemain, Léone eut de nouveau soif de bière. Irène suivit. Et moi avec. Le tailleur jaune citron se zébra de traînées noires. Qu'importe ! D'ailleurs, elle en avait d'autres, un vert amande, un bleu, un écossais. Un rayon entier. Dans les bals, des hommes et des femmes s'approchaient parfois de moi, une bière à la main. Ils attendaient que Léone s'éloigne. Ils étaient de la même espèce qu'elle. Je n'avais plus qu'à choisir dans cet échantillonnage humain qui savait que j'écrivais. J'avais le pouvoir de dire. Alors eux me racontaient. Beaucoup trop de choses. À cause, cette fois, de l'alcool qui tuait la vigilance. Léone comme un leurre me servait d'appeau vivant. Le roman prenait forme.

Au petit-déjeuner, à jeun de sensations, d'émotions, de débordements, les deux femmes me posaient des questions sur mes personnages. Elles s'amusaient de se savoir en littérature. De cette vie inventée et décalquée sur le réel. Quand elles étaient en forme, elles imaginaient des histoires, des plus banales aux plus auda-





cieuses, démultipliant la simplicité apparente de leur quotidien pour grimper aux sommets de l'imaginaire. Les deux femmes fabriquaient ainsi du romanesque presque démodé ou bon marché qu'aucun romancier en quête de sublimation n'aurait osé écrire. Il suffisait par exemple que, la veille, Barbie ait rencontré Philippe, toujours amoureux de Léone et leur délire s'alimentait d'intrigues télévisuelles allant parfaitement à l'encontre de mes croyances littéraires mais dont je me divertissais car, au fond, la littérature savante avait déshumanisé les récits jusqu'à les confondre avec le blanc des feuilles sur lesquelles nous les imprimions. Et Léone avait alors raison de dire que les lecteurs étaient des braconniers, qu'ils faisaient de la résistance ; ce qu'aucun éditeur n'aurait cependant admis.

– Yves, il faut faire quelque chose. Trouve un truc pour qu'ils se rencontrent par hasard et que Léone craque de nouveau. Ensuite, ils se marient et font des gosses...

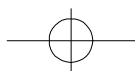
– L'ennui assuré, merci du plan, criait Léone.

– Impossible, avec les biberons, les cris, les bisous, les morves à essuyer toute la journée, les couches-culottes, les petits cacas à n'importe quelle heure, les fièvres, les rhumes, les petites maladies, pas un moment à toi.

– Comment tu sais tout ça ?

– Ma mère en a eu six, je suis l'aînée. Si tu as peur de t'ennuyer, Yves va faire en sorte de t'occuper avec un petit élevage, des veaux ou je ne sais quelle autre espèce de bestioles à élever.

– Et à tous les coups, je vais me tromper de lait. Arrêtez votre délire. Tu me vois le ventre en entonnoir ? Le bonheur et puis, crac, un matin, je me débarrasse de tout ça et je me tire avec le technicien de la coopérative, ou bien avec un bandit de passage, un de ces mecs pas





nets qui boivent en une nuit tout ce qu'ils ont gagné la semaine.

– Ah non, trop classique, répondit Irène soudain songeuse. Non, tu ne vas pas retourner à Paris, tu restes à la ferme avec Philippe et tes enfants.

– Impossible.

– On ne te demande pas ton avis. Yves te fera vivre ce quotidien à plein temps avec ce sens du sacrifice maternel qui seul te grandira, se composera sur toi en quelques touches plus sombres sous les yeux et des rires en cascades, des bonheurs chauds comme des croissants le matin, tu te tricoteras des souvenirs avec cet air de madone qui fera très joli. C'est la vie de tout le monde. Et puis, les femmes, c'est l'avenir de l'homme.

– Ça c'est moins sûr. Yves, tu vas tout de même pas tomber dans ce piège. Ah sauve-moi de ce plan mortel, mère de famille, maternité esclave... C'est ce que j'ai fait de plus beau, qu'elles disent... !

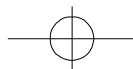
– J'ai une idée, tu te présentes aux élections municipales, tu deviens très copine avec la fille du maire qui est homosexuelle.

– Cela fera très branché.

– Et juste avant les élections, on découvre le scandale municipal : je deale de la drogue.

– Pas crédible. Personne ne peut croire qu'on fume ici, pas touche à leur imaginaire sur la campagne. Déjà que les citadins vous imaginent enculeurs de chèvres ou pasteurs imbéciles. Alors fumer des joints... Tu vas trop vite, ma belle.

– OK, j'épouse Philippe, et ça fait vraiment ringard, je m'occupe de mes trois mômes tout en continuant de bosser. Mais qu'est-ce que je fais au conseil municipal ?





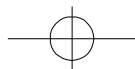


– Tu luttas. Tu luttas contre les porcheries et contre les Lepénistes devenus majoritaires au pays des pommiers en fleurs. À une réunion du conseil municipal, très en colère, tu les traites de primates. Et tu te tires en leur disant qu'on ne discute pas de recettes de cuisine avec des anthropophages, fit Irène.

– Tu ne me feras pas dire un truc pareil, jamais. « Ces gens-là », comme vous savez si bien dire, ce ne sont pas des primates. Juste des hommes, rien que des hommes, juste comme toi et moi, qui se trompent d'ennemis et de luttas. Et vous, vous vous trompez sur eux, et toi, le romancier, au lieu de vomir sur cette nouvelle espèce animale pour que tes collègues qui pensent comme toi applaudissent, tu ferais mieux, toi, de leur écrire des livres qu'ils comprendraient. Car ce dont le peuple a besoin, une fois qu'il a bouffé, c'est de l'éducation. La vraie... celle qui fleurit parfois dans les livres. C'était l'utopie de Danton et des Lumières mais c'est un rêve perdu.

Je regardais perplexe cette fille en me demandant comment elle avait pu deviner que je tenais de tels propos sur les Lepénistes mais elle enchaîna en me regardant de ses yeux noirs :

– Et Irène ? Yves, que fais-tu d'Irène ? Elle ne va pas rester ici à pleurer son mari ? Puisque je suis mariée, engrossée, elle vend la ferme parce que les ouvriers, aujourd'hui, ils ne veulent plus travailler, hein, c'est comme ça qu'ils disent les patrons. Irène vieillit. Elle est fatiguée. Elle n'a plus envie de courir les routes, fini l'aventure et les incertitudes, elle a besoin d'affection. Un matin, elle prend le train et tombe nez à nez avec le proviseur du lycée de M., veuf lui aussi, qui en pince pour elle. Elle fait la connaissance de ses deux enfants.





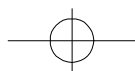
Un peu difficile au début, mais tout s'arrange façon Dolto. Un veuf, une veuve. Ils ont souffert, connaissent le prix des choses, philosophent du matin au soir pour ne pas perdre même un grain de ce bonheur qui leur est dû et se fabriquent au chaud sur leur bidou cinq kilos de gras flottant. Tu deviens moche, Irène, attention...

– Yves a d'autres plans pour nous. Pour une fois, il va dire la vérité à ses lecteurs...

– Quelle vérité ?

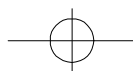
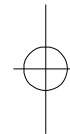
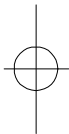
– Que tout ça va foirer, que ce sont des rêves à la portée des autres mais qui ne rôdent jamais autour de nous, Barbie rousse et la teigneuse, allez, maintenant, raconte-leur ce qui va réellement se passer ici.

Nous dormions le moins possible. J'oubliais parfois que je cherchais l'assassin de Patrick. Dans les moments les plus sombres, les prétendants au crime ne manquaient pas. Avec la jalousie et à coups de bière, on tuerait n'importe qui, en paroles. Léone m'avait emmené exactement vers ceux qui savaient soi-disant quelque chose. J'avancais lentement sur le terrain de la connaissance, enregistrant tout, me déplaçant de préférence la nuit pour saisir les mots et les choses qui étaient d'une telle évidence pour les gens d'ici. Maurice était le premier suspect. Il voulait se faire Barbie rousse. Mais il était déjà en prison pour un meurtre qu'il n'avait déjà pas commis tout seul. Y avait aussi un vieux qui s'était battu contre la porcherie et qui avait perdu la raison. Sans compter Benoît, agriculteur écolo. L'autre suspect, c'était Suzanne, cette voisine qui avait eu des bêtes empoisonnées en buvant l'eau de la rivière polluée par Le Hénin. J'aurais volontiers parié qu'elle était la coupable. Une femme, ça faisait mieux. L'autre problème était de savoir pourquoi Léone et Barbie m'épiaient et s'intéres-





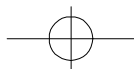
saient de si près à mon manuscrit jusqu'à le lire en cachette. Que cherchaient-elles ? Léone s'était trahie en me parlant des Lepénistes de M. que je décrivais effectivement comme des primates.





Fin juillet. La tension monta d'un coup. Barbie et Léone vivaient les yeux rivés aux bulletins météo qui s'affichaient chaque soir sur l'écran lumineux comme des verdicts qu'elles déchiffraient sans sourciller. Léone avec sa cote bleue. Elle était sale, mais vraiment, et indifférente, érigeant le refus de plaire en un air dédaigneux tout aussi fatal. Elle était à elle seule une mise en scène de la rupture, se battant sur tous les fronts pour éviter les pièges.

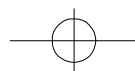
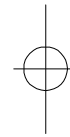
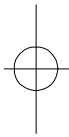
Je la désirais. C'était évident. C'était bref. Inattendu, ce désir pour elle qui revenait comme ça en plein cœur d'un regard. Mais Léone passait désormais ses soirées devant la télé. Irène ne quittait plus son ordinateur et s'inquiétait. Le chiffre d'affaires n'était pas celui qu'elle escomptait, encore une mauvaise année et elle ne pourrait pas continuer avec des bénéfices presque nuls, m'expliquant qu'elle ne travaillait plus que pour le compte de l'industrie chimique et agroalimentaire. Les engrais, la nourriture, tout ce qu'elle payait avant même de récolter. Si ça continuait, elle passerait dans le rouge. La lassitude





s'attachait à son regard, pesait sur sa main le soir quand elle versait le whisky cuivré dans nos verres.

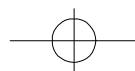
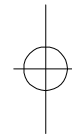
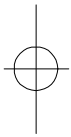
Léone attendait. Dans la campagne, l'or jaune avait perdu son éclat, tournait au gris, lourd de promesses qu'elle caressait des yeux. Devant elle : une année de doute qui s'étalait jusqu'à l'horizon. Une année qui se terminerait à la pesée sur les bascules de la coopérative. Seule au milieu d'une immensité de blés mûrs, elle interrogeait la récolte à venir, fière d'avoir relevé le défi une fois de plus, alors que personne ne l'avait crue capable. Le soleil brûlant, écrasant de lumière, harcelait les hommes et les bêtes. Pas l'ombre d'un arbre, d'une haie, des champs aussi vastes que des océans, et elle, fragile silhouette, au milieu des blés fatigués, elle égrenait les tiges, écrasait les grains pour en extraire la substance, cherchant les pucerons ou je ne sais quoi. Puis il y eut des jours étouffants d'une chaleur qui desséchait tout autour de nous. Nous ne sortions plus. Léone attendait. Inquiète, elle scrutait cent fois par jour le ciel. La pluie pouvait retarder le travail. Le pire, un orage qui coucherait les blés. Lorsque la moissonneuse arriva, Léone était prête depuis longtemps. Elle alla dans la cuisine et chercha les sandwiches qu'Irène avait achetés, râla parce que le café n'était pas prêt et qu'ils étaient déjà périmés. Je lui proposai alors de la rejoindre avec une bouteille Thermos. Voilà comment je me retrouvai à côté de Léone dans la cabine du tracteur. Devant nous, la moissonneuse avait commencé son travail de dévoration, avalant les grains, la terre, dans un nuage de poussière. Ailleurs, d'autres vrombissements raclaient l'air brûlant. La moissonneuse avançait, fauchant les récoltes avec un appétit mécanique. Sans laisser de trace. Personne ne respirait. Tout était une question d'heure. Léone suivait





du regard l'énorme machine, attendant le signal d'une sirène qui vrillait l'air, alors elle s'approchait avec sa benne, et la moissonneuse, le ventre plein, s'ouvrait et déversait en quelques minutes une pluie d'or qu'elle emportait sans attendre à la coopérative.

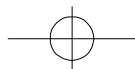
Lorsque la nuit tomba, les phares lancèrent leurs faisceaux en tous sens, éblouissant les yeux des hommes, illuminant les étendues de blé. À chaque manœuvre, le bip de sécurité des engins retentissait dans la campagne, c'était une nuit blanche, la nuit des moissonneuses, plongeant la campagne dans un moment unique. Je préparai un joint. La nuit serait longue. Nous mangeâmes les sandwiches d'Irène. Le thermos était vide. Vers quatre heures du matin, après avoir rempli une nouvelle benne, Léone descendit de son tracteur et grimpa sur la plate-forme de la moissonneuse pour parler avec le conducteur. La machine se remit en route avec Léone, hissée en avant comme une victoire à la proue d'un bateau. C'était fini. La rosée empêchait de continuer. Elle avait la peau grise de poussière et ne parlait plus. Il n'y avait rien à dire non plus. En arrivant à la ferme, elle s'effondra sur le canapé, épuisée, avec une seule idée, dormir quelques heures. Je suis allé chercher un oreiller et une couverture que j'ai posés sur elle le plus doucement possible, franchement ému par le courage insensé de cette jeune femme.





Le lendemain, Irène l'accompagna. Les terres à moissonner se trouvaient beaucoup trop loin de la coopérative. Irène conduirait un tracteur. Je restai donc seul dans la cuisine en compagnie des mouches, visiteuses impertinentes. J'avais la nuit pour fouiller et retrouver les livres de compte de Patrick. Une amie d'Anna qui faisait sa thèse de sociologie sur les pratiques de l'écrit en milieu agricole m'avait vivement conseillé d'en prendre connaissance, cela pouvait s'avérer une source d'informations intéressante. Elle avait consacré plusieurs années de sa vie à étudier des agendas d'agriculteurs, comparant, exhumant les sens cachés des mots, voyant dans ces carnets une pratique de l'écrit totalement insoupçonnée.

À la façon dont les deux femmes m'avaient répondu lorsque j'avais demandé naïvement à les voir, le doute était né sans erreur possible. Irène m'expliqua qu'elle les avait donnés à Léone qui les avait rendus à Irène qui ne savait plus où elle les avait rangés. Léone perdait tout, ne rangeait rien. Et puis c'étaient des livres sans intérêt, dans lesquels Patrick notait ce qu'il semait à tel endroit,





les produits utilisés. Plein de trucs techniques. Une sorte de boîte noire. Justement.

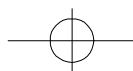
– Tu les as lus, ai-je demandé à Barbie ?

– Non, mais demande à Léone, elle te dira la même chose.

Léone, cependant, ne fut pas dupe. Le lendemain, elle fredonnait : *Who's killed Patrick Le Hénin* sur l'air de *Who is afraid of Virginia Woolf* ? « *Not me* », ajoutait-elle d'un petit air entendu en me regardant.

Je fis celui qui avait oublié les agendas.

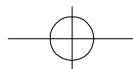
Mais lorsque les deux tracteurs eurent quitté la cour, je commençai à chercher. Je me rendis d'abord dans la chambre de Léone. Le désordre était total. Un vrai bordel. Les petites culottes au sol, souillées. Les livres n'étaient pas là. Ni dans le bureau ni dans la cuisine. J'ouvris toutes les armoires, tous les placards. Déplaçant chaque meuble. Un déménagement total. Tout cela en vain. Après quatre heures de fouilles minutieuses, je faillis renoncer. Il ne restait que les granges, mais autant chercher une aiguille dans une botte de foin, selon la formule consacrée. Avec une torche, j'inspectai cependant les recoins de ces bâtiments plutôt vides. J'avais tout visité, il ne restait que l'ancienne laiterie abandonnée depuis des années, sauf par les araignées, qui avaient habilement drapé les murs et le plafond de voiles gris, majestueusement alourdis par la poussière. J'ouvris un vieux frigo contenant encore des boîtes de médicaments éventrées. Dans le bac à légumes, un sac de jute. Et à l'intérieur, les fameux agendas. Là, devant moi, les livres, levant la peur et l'excitation dans un désordre tel que mes mains tremblaient. Je n'avais plus beaucoup de temps. Même pas celui de faire du café.







La copine d'Anna aurait jubilé en découvrant cette démarche scripturaire. Le technique, l'utilitaire et l'intime, l'inattendu se mêlant au quotidien et au travail, allant bien au-delà de la simple chronique de la vie d'un simple. Dès les premières pages, j'ai pensé et imaginé tout ce que nous pourrions apprendre sur chaque métier si chacun tenait ce genre d'agenda professionnel. Naturellement, j'ai d'abord imaginé Marie-France écrivant des lignes du genre : déjeuner avec Max, il m'a promis la une de son quotidien sur le livre de Bill Porow, prévoir un gros budget publicitaire et doubler la mise en place prévue pour ne pas manquer des ventes. Plus un livre est vu, plus il a de chance d'être vendu, arithmétique, non ! Gigi qui déjeune mercredi avec Claire, lui annoncera qu'un papier est prévu dans *La Revue des livres*, elle essaiera de le doubler. Le succès d'un livre ne tient jamais au hasard, c'est le fruit d'une conjonction d'intérêts. Quant à Max, il n'a pas eu l'air d'avoir aimé le bouquin mais l'idée du séjour aux USA pour rencontrer l'auteur lui a donné de l'inspiration. Marie-France n'aimait pas les auteurs mais encore moins les critiques,

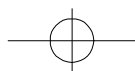




elle n'était pas la seule, même si les relations entre les uns et les autres s'étaient modifiées depuis que des maisons d'éditions et la presse partageaient les mêmes intérêts, ils étaient obligés d'œuvrer ensemble à la promotion croisée mais déguisée de ce qu'ils produisaient dans un bruit de tuyauterie interne. « Ça me coûte cher, le montant d'un à-valoir d'un auteur, mais cela peut rapporter. À la réunion avec les représentants, leur dire de cartonner. Ce sera la surprise de la rentrée. »

L'écriture était sans rature, technique, puis très vite, entre les indications professionnelles, quelques notes personnelles. Cette intimité qui se tramait au hasard des pages sur fond de quotidien professionnel donnait au texte une densité particulière et éveilla ma curiosité de lecteur. Ses fragments de vie avaient été transcrits dans une langue pour soi où le lecteur, pas prévu, pas désiré, ne venait pas s'immiscer dans le pacte d'écriture, donnant à l'écrit une virginité troublante. Je compris alors l'émotion des historiens face à l'archive ; cet écrit unique qui ne s'adressait à personne en particulier, des mots perdus, exhumés par cette lecture clandestine faisant du lecteur une sorte d'auteur imprévu.

Au hasard des jours et dans la solitude de l'homme seul à la tête d'une énorme entreprise, il avait noté ses joies, ses craintes, ses comptes et décomptes, mettant en marge ou les alignant, ses sentiments. Plus vrais que tous mes mensonges grossièrement construits. Des mots qui n'avaient pas été tracés pour être estimés ou vendus. Des mots dépourvus de tout calcul littéraire. « Pas de sujet non plus, pas de thème, pas de pensée : rien que la volonté de dire, qui fait avec ce rien une forme dans laquelle s'installe du sens » ; je me souvenais de cette phrase à propos d'un chef-d'œuvre de la littérature





contemporaine, qui s'ajustait parfaitement à cet écrit agricole. La vie de cet inconnu que je traquais depuis des mois s'esquissait enfin. Une vie. *A real one*. Pas une invention clinique. Je lisais page après page, la tête entre les mains, circulant entre les pages et les lignes, épiant dans les arrondis ou les ellipses de l'écriture cette dernière partie de soi, incroyablement vivante, bien plus que la photo aux traits figés ou l'odeur de peau retrouvée au creux d'un pull oublié dans une armoire. Patrick ressuscité.

Au début, le texte était innocent, voire émouvant malgré la banalité des informations.

Mercredi 13 mai : *Petite Lisette, une génisse rouge. Venue dans la nuit. Pluie toute la journée. 35 mm en deux jours. Remis en mairie le dossier pour primes bovins mâles.*

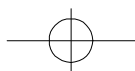
À l'époque, Patrick était éleveur cultivateur. Il produisait du lait et vivait seul avec sa mère. Son père était mort un jour de moisson, tombé du haut d'un plateau de balles de paille. Mort trop jeune, laissant un fils avec trop d'hectares.

Jeudi 2 juin : *Nuageux et pluvieux en après-midi. Clôture électrique au bas du champ du noyer. Semé maïs, croj, autour du hangar LG11, temps frais pour la saison. Foin grands prés. 400 bottes. Total...*

Le 6 septembre : *Accompagné maman à l'hôpital. Opération prévue dans deux mois. On verra bien.*

Le 4 octobre : *(C'est la saint François.) Temps sec. Labours le soir. Herser. Avant de rouler, semer sulfate d'ammoniaque.*

Sans mes deux mois de stage chez Barbie rousse, j'aurais été incapable de traduire les sigles de cette profession. Incompréhensible pour le monde extérieur.





Je pris l'agenda suivant. En haut à droite, des recettes de cuisine. Concombre à l'égyptienne. Dans le bas, de la pub pour Viandox.

Sur les céréales secondaires couvrant légumineuses. Pénétazol ou Printazol. Suivent les dosages. Résultat médiocre.

Le 3 avril : *Salon agricole. Besoin d'un tracteur plus puissant. Vu un Massey Ferguson, une proposition d'achat intéressante.* Voilà ce qu'il avait écrit le jour de leur première rencontre.

Vendredi 12 avril : *Vu Irène Maillard à la ferme.*

Celle que moi, Yves Ronesbach, avais surnommée Barbie rousse.

**ET LÀ, PLUS RIEN. TROP GRAND TROP FORT, L'AMOUR POUR ELLE.**

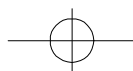
Pour une seule étincelle du regard, toute une vie ébranlée. Lui l'avait vue immédiatement en grand format, comme sur un écran de cinéma. Moi, j'avais mis du temps pour la regarder vraiment, cette rousse.

Entre deux génisses malades, entre deux traitements sur les blés, il notait la date et le lieu de leurs rencontres. Pour toute fioriture, il soulignait d'un trait. Et moi, je faisais le reste, j'imaginai.

Samedi 25 : C'est la saint Amour, le jour de leur mariage. La photo que j'ai vue la première fois a maintenant une date précise.

Nouvel agenda. Nouvelle année. Nouveau printemps. Celui de la porcherie.

28 avril : *Il pleut des cordes depuis deux jours. Vente à la criée du troupeau. Adieu veaux, vaches, bonjour les cochons. Le lait, terminé. La laiterie vide. Difficile de s'habituer à ce silence. Réveillé plusieurs fois par nuit. L'habitude des vêlages. Je me lève et je réalise que c'est*



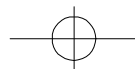


*fini. Il n'y a plus de vaches à surveiller. Plus de vêlages, plus de naissances. Un autre s'occupe en ce moment de mes bêtes. Ça fait bizarre...*

*20 mai : Les gars de la FNSEA sont venus à Saint-Hommeray. Les écolos ne gagneront pas. Ils ne représentent rien. Ils n'ont aucune chance, m'ont-ils dit. Et en ce qui concerne le préfet, y a pas de soucis à se faire. S'il ne veut pas donner son accord, on le forcera. On a les moyens. ( C'était exactement les mots utilisés par Marie-France le jour de notre rencontre : « Si la presse ne veut pas en parler, on la forcera. ») Les maires des six communes autour de Saint-Hommeray ont déjà émis un avis favorable. Les gars leur ont fait savoir que dans le cas contraire, il y aurait des représailles comme plus d'épandages des boues d'épuration sur les terres ou bien qu'ils bloqueraient des dossiers d'installation.*

*23 avril : Garnier, le maire, le directeur commercial de la coopérative, le banquier, tous s'occupent du dossier. Ils m'ont tous dit de ne pas me faire de soucis. Qu'ils se chargeaient de tout. Garnier, c'est le plus actif. On dirait que c'est lui que ça concerne. Il en fait une affaire personnelle. Il est partout. Toujours. S'occupe de tout. Prétentieux, il renifle sur Irène. C'est lui qui lui a mis cette idée en tête.*

Chaque semaine, Patrick racontait en détail cette lutte. Fini la fiction. J'étais dans la réalité construite par mon personnage lui-même. Je ne m'étais pas trompé. Ce qu'il écrivait confirmait qu'il était bel et bien manipulé et qu'il subissait un projet contre son gré. Néanmoins, les promoteurs n'avaient pas imaginé une telle opposition de la part des défenseurs de la planète qui savaient qu'on allait droit dans le mur, qu'il fallait arrêter de gaspiller l'eau, l'énergie, que ces élevages étaient condamnés à



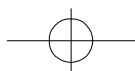


long terme. Il fallait montrer l'exemple. À l'époque, personne ne les écoutait. Des pétitions étaient signées et envoyées directement dans la poubelle du ministère de l'Environnement. On traite encore de débiles ceux qui, si naïvement, veulent offrir au monde entier une planète durable. Mais pour une fois, les opposants trouvèrent une faille : les réglementations qui mettent des limites à l'homme prédateur. Les règlements et les fonctionnaires, la plaie aux yeux de ces hommes qui ont un appétit meurtrier pour l'argent. « *Les salauds, ils ont gagné.* » C'est ainsi que le maire est venu annoncer à Patrick que les opposants avaient fait annuler le premier projet. Trop près du village classé. « *T'en fais pas, on va arranger ça.* » Une nouvelle enquête d'utilité publique fut ouverte. Irène l'encourageait. Entre deux pages, je découvris une coupure du *Nouvel Obs* pliée et usée ; la presse nationale s'en était donc mêlée ?

L'homme se dessinait de jour en jour. Il subissait mais savait. Au fil des pages, je découvrais des gens que j'avais rencontrés ici et là, traduits cette fois-ci par Patrick.

Benoît, le défenseur de la terre, qui m'avait reçu. Un dîner charmant, style bonne gauche tranquille dans les campagnes.

*Rencontré Benoît ce matin, on a échangé quelques mots. Je n'ai pas été aimable. Cela m'a fait du bien de l'insulter, ce querelleur. Il a levé le poing sur moi, lui, le président de l'Association pour le bien-être des cochons, prêt à frapper un homme. La porcherie te portera malheur, m'a-t-il crié. L'imbécile. Il est né avec une ferme entière dans son berceau. Il peut jouer les écolos. Je n'ai pas les moyens de rester cinq ans sans rien récolter pour avoir le label bio. Je regrette de ne pas lui*

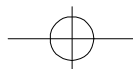




*avoir envoyé mon poing dans la gueule, on ne discute pas avec ces gens-là, ils veulent rien savoir. Est-ce qu'on a voulu cette merde dans laquelle on nous a mis ? Hein ?*

J'en reconnaissais d'autres qui m'avaient ouvert leurs portes dans le besoin de parler. Eux les oubliés, les méprisés, les assassinés, eux les ploucs en quête de reconnaissance de soi, de dignité. Comme le père Morel qui venait voir Patrick pour lui faire entendre raison. C'était un défenseur des traditions, du métier qu'il avait exercé une vie entière pour le bien des hommes. Plus tard le vieux était tombé gravement malade. Une dépression nerveuse. On avait accusé Patrick. Ce vieillard était émouvant. Avec son vieux biclou, il avait parcouru la campagne sous la pluie, dans la boue, brandissant des pétitions contre la porcherie. Beaucoup le croyaient coupable du meurtre. Pousser un homme sur un terrain glissant ne demandait aucune force physique, une femme pouvait le faire. Le vieillard avait fini par m'avouer qu'il avait un peu honte de s'être acharné contre Patrick. Il m'expliqua qu'au cours de son séjour à l'hôpital, son potager et son petit jardin étaient retournés en friche. C'était une désolation car les poireaux, les carottes et les lapins, ce n'était pas du luxe pour des vieux comme lui, touchant moins que rien pour survivre sur deux arpents de terre. « Eh bien, quand je suis rentré, le jardin était nettoyé, bêché et ratissé. C'était Patrick, un soir, en cachette, il avait tout remis en ordre. Quelqu'un l'avait aperçu, c'est comme ça que je l'ai su. » Depuis il s'en voulait de l'avoir jugé si sévèrement.

*6 septembre : Accord du préfet. On les a eus. Garnier est venu avec le champagne. Deux ans de lutte, ça se fête.*





30 mai : *Les premiers cochons. Je n'ai pas eu le choix. Ils sont là. Faut bien s'en occuper. Mais comment ai-je pu accepter une telle déchetterie animale ?*

Suivaient des notes de travail concernant la porcherie. La visite des techniciens. Les commentaires sur le travail à faire. Le départ des cochons engraisés. La désinfection du local.

Il notait avec plus de précision son travail, sachant qu'il n'avait pas le droit à l'erreur. L'écriture était la même. Mais Patrick, lui, avait changé, le ton n'était plus le même. Plus rien de personnel. Je bâillais. Il était deux heures du matin. J'avais envie d'un café mais le temps pressait. Je voulais savoir.

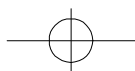
Dimanche 30 juin : *Fête de la commune, au vin d'honneur. J'avais envie de pisser, je suis passé derrière les thuyas. Garnier est sorti avec un type. Je n'ai pas bougé. Garnier a parlé le premier. Le fumier. L'ordure.*

Au même moment, des phares de tracteurs illuminèrent la chambre. Léone, Irène. J'éteignis et j'attendis dans le noir qu'elles aillent se coucher puis je repris la lecture, tétanisé.

*Les salauds. Je me doutais bien qu'il n'avait pas fait ça gratuitement. Il a touché 100 000 euros. À ne rien faire. Et c'est moi qui paye. Sans compter les deux cents projets que lui et d'autres vont vendre aux paysans du département. L'affaire est juteuse. Peuvent plus s'installer en Bretagne alors ils viennent chez nous et je me suis fait avoir.*

*Un château de cartes édifié sur notre Naïveté. J'ai été le roi des cons.*

*Les gens n'imaginent pas l'escroquerie agricole de la fin de ce siècle. S'ils savaient comment on leur fabrique*







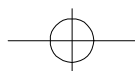
*de la mort aux rats, qu'ils payent de leur poche pour ça. Quand ils mangent mon porc, ils se prennent des doses d'antibiotiques infimes, des OGM, tout est infime, mais à force... Nous sommes des tueurs.*

L'homme imaginé ne s'accordait plus avec le réel. Cette soudaine prise de conscience silencieuse et amère compliquait les choses.

À partir de ce jour, Patrick se mit à chercher des preuves. Cette brusque envie d'exister était tragique. Cette conscience d'homme qui s'élevait de tout ce fumier agricole. Il me faudra un sacré talent pour mettre en scène un tel sujet, ai-je alors pensé, rien que le mot cochon pris dans sa vérité donnera la nausée à n'importe quel comité de lecture ou n'importe quel critique littéraire digne de ce nom. Moi-même, serais-je capable de trouver le ton juste ?

Patrick s'immisça dans les circuits parallèles de l'industrie agroalimentaire, prétendant être heureux de sa déchetterie, disant très haut qu'il souhaitait évangéliser d'autres comme lui qui ignoraient encore le bonheur de faire du profit agricole si facilement. L'agroalimentaire s'intéressa alors à lui, on le mit au parfum. Il découvrit la stratégie de ce groupe multinational à visée mondiale, transformant des départements encore épargnés par la pollution en les recouvrant de vertes porcheries. On n'arrête pas le progrès. Ceux qui s'opposent sont des toqués. Intoxication.

Patrick entendit des conversations qu'il n'aurait jamais dû entendre. Son but était d'intercepter des courriers compromettants. Et d'aller ensuite voir un juge des affaires. Les mots devenaient violents, les phrases de plus en plus brèves. Quand il eut enfin les preuves écrites, sa colère fut à la hauteur de son ressentiment, de sa haine





pour cette porcherie qu'il n'aimait pas, qu'il n'aimerait jamais. Elle éclata un soir. À coups de poings. Barbie rousse cabossée. Que s'était-il passé exactement ? Pourquoi l'avait-il frappée ? C'était la première fois. Visiblement, lui-même n'en revenait pas. *Je suis devenu fou, avait-il écrit. J'ai cogné Irène.*

Barbie rousse m'avait raconté ce moment de fureur, elle avait pris sa voiture et s'était rendue chez le maire, *cette crapule*, c'était le mot de Patrick, l'informant qu'il avait perdu la raison et qu'il l'accusait de choses inouïes, de pots-de-vin reçus, d'escroqueries. Patrick délirait. Un homme en colère. Tout était en colère, la ferme, les champs, les cochons. Le maire l'avait écoutée et l'avait rassurée en lui promettant d'aller le voir pour le calmer. Irène avait cru qu'il parlait de son comportement. Visiblement, le sujet de la conversation fut autre.

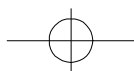
*C'est un homme mort qui est venu ramper, me suppliant de ne rien dire. Que j'y perdrais sûrement beaucoup. Je ne vois pas ce que je pourrais perdre, j'ai tout perdu.*

Moi-même, j'avais rencontré Garnier, un homme à l'intelligence rétrécie qui ne fonctionnait qu'à l'envie de dominer. On ne l'aimait pas. Il se pavanait comme une oie, marchant lourdement tant il avait l'arrogance du mâle dominant dans le geste et les mots. Il était en fin de règne. Le Crédit agricole lui avait suggéré de démissionner de son poste de président. Des clients qui n'appréciaient pas ses manières fermaient leur compte.

15 mai : Patrick se plaignit de puer le cochon et demanda à Irène de lui acheter du parfum.

*La nuit, je les vois qui courent partout. Ils sautent et volent, a-t-il écrit. Je les encule. Tous.*

16 juin : *Il a encore téléphoné et il a raccroché. Mais je sais que c'est lui. Il a peur. Les cochons vont bientôt*





*partir. D'autres les remplaceront. Je n'en peux plus. Je sais trop de choses. Il faut que je parle. Un journaliste n'osera pas. Font leur boulot mais sans audace. Faut que tout tourne rond, que tout le monde soit content... un tour, deux tours. Apprendre à dire non. Non à toute cette merde. Être des hommes enfin dignes de l'être.*

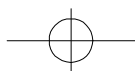
Le 18 juin : *Appel d'Irène. Tout va bien. Il fait beau.*

Le 19 juin : *Temps couvert. Au matin, pluie. Roland et Colette sont venus m'emprunter mon échelle double. Ils m'ont dit qu'en passant devant la porcherie, ils avaient vu une voiture dans le petit chemin à côté. Immatriculée 75.*

La suite, je la connaissais.

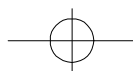
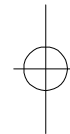
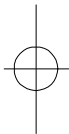
Je restai un moment sans bouger, au plus mal de la peur qui paralysait la belle mécanique de mon cerveau, réduit à une sorte d'épaisse gelée. On avait éliminé Le Hénin, avec ou sans la complicité de Barbie rousse, pour le réduire au silence. La réalité dépassait la fiction, comme toujours. Les syndicats paysans aussi puissants que des mafieux. Le maire avait touché une somme énorme, au-delà d'un simple pot-de-vin. On pouvait imaginer que tout cela s'était produit à l'identique dans bien d'autres communes, qu'en remontant plus haut... Quel juge intègre allait ouvrir ce genre de dossier ? Aucun. L'agriculture, on n'y touche pas. Patrick était mort. Il était le seul qui aurait pu le faire. Tous des crapules. C'étaient ses derniers mots.

Et Léone ? Et Barbie rousse ? Pourquoi être venu ici ? Léone, de quel côté était-elle au juste ? Pourquoi avoir planqué ces agendas ? Pourquoi lisait-elle en cachette ce que j'écrivais ? Pourquoi m'avoir aiguillé vers d'éventuels suspects ? On voulait me manipuler, m'empêcher de découvrir certaines choses. Il fallait que je me sorte de là. Au plus vite. Rentrer à Paris. S'en aller sans





attendre. Ne pas éveiller les soupçons. Trouver une  
raison, une excuse, demain, leur annoncer que mon  
éditrice veut me voir, qu'Anna est malade.





À quelle heure me suis-je endormi ? Je n'en ai pas la moindre idée, je me souviens seulement de mon sommeil agité, l'impression d'abord d'un électrochoc. Mes pensées s'alignaient et se percutaient dans le plus grand désordre. J'étais venu innocemment à M. à l'occasion d'un printemps littéraire. Et toute cette crapulerie m'était tombée dessus pour éveiller ma conscience politique, qui s'était jusque-là confondue avec les ventes de mes bouquins. Le piège s'était refermé produisant l'effet inattendu de la réflexivité. J'étais une crapule, une grosse, mon succès avait été construit, je m'étais fait complice d'un système qu'il fallait dénoncer, les gens buvaient les textes que j'écrivais, le pire : je faisais la une de grands quotidiens qui me félicitaient tout haut de les avoir écrits. Et maintenant que faire ? Un homme avait été assassiné pour qu'il ne parle pas. Banal. *Who's killed Patrick* ? Un homme avait été tué au nom de la sécurité intérieure des plus puissants de ce pays. Un roman pouvait-il changer le monde ? Non et non. Et puis zut. Je n'étais qu'un romancier. Un mec incapable d'ouvrir ma gueule. Un laquais. Mais est-ce le rôle des grantauteurs d'aujourd-

d'hui de lever les masses contre la bêtise du genre humain ? Il ne fallait plus compter sur nous. Une posture antinomique avec la grandeur littéraire. Ce n'est pas à nous de dénoncer l'injustice, d'attaquer la complicité de tous pour l'assassinat généralisé des plus pauvres. *Tous des crapules*, avait écrit Patrick. Et moi, qu'allais-je faire ? Continuer d'écrire des prouesses esthétiques pour endormir les lecteurs. La littérature n'est pas faite pour donner de l'urticaire, mais pour divertir, disent certains. Une noble fonction. Une raison suffisante. J'avais rêvé et inventé cette histoire du début jusqu'à la fin. J'étais un romancier et non pas un auteur de polar ni un justicier. Il fallait éviter les genres et les sujets qui tuent. Y a des trucs élémentaires à savoir. J'avais un sale goût dans la bouche. J'ai ouvert les yeux pour allumer un clope. Et si je m'étais trompé ? Tout reposait sur quelques phrases écrites par un homme disparu atteint très probablement de délire paranoïaque. Était-il réellement l'auteur de ces lignes ? Quelqu'un avait pu imiter son écriture. Quant à Léone, d'autres raisons pouvaient justifier cet acharnement à éloigner ceux qui rôdaient autour de sa patronne. Je me posais ces questions tout en sachant qu'à cet instant du récit, il me fallait changer la donne et forcer le lecteur à se poser des questions sur la véracité de mes propos. Décontenancer le lecteur. Impossible. Le mieux était de me taire sur la mort quotidienne des paysans dans la France aujourd'hui, me laver les mains dans ce sang humain en riant des rivières rouges qui couleront bientôt dans les campagnes françaises si des hommes, des vrais, ne leur parlent pas dans la nudité du vrai. La grande agriculture française pue encore de tous les désirs des hommes. Du profit qui a tué les meilleurs. Et l'écrire. Cela résonnait comme une provocation dans

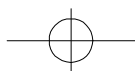


mon cerveau enfumé. Car je fumais, et pas seulement de l'herbe, mais de cette liane rapportée par un toubib, grand spécialiste de la pharmacopée sud-américaine. *Le Yage*, un truc de sorcier, d'indigène que les chamans fumaient pour entrer en contact avec les esprits. C'était costaud. Un modificateur de conscience qui provoquait chez moi des états oniriques jamais atteints avec les pétards. Il me semblait parfois atteindre une sorte de lucidité prémonitoire. Comme des signes à déchiffrer. Impossible parfois de donner un sens à ces étranges voyages. Je n'aurais pas dû fumer ce truc. Le toubib m'avait prévenu, il faut être initié. Seul, on prend des risques. Dans le Perche, la pharmacopée andine semblait redoubler d'efficacité. J'ai dû m'endormir au petit matin. Vraiment défoncé.

Lorsque je suis entré dans la cuisine, Léone et Barbie rousse étaient déjà parties. Les bols, le beurre, tout était resté sur la table de la cuisine. Je sus qu'il était tard car je marchais nu-pieds et le carrelage avait perdu sa fraîcheur matinale. De retour dans la chambre où j'avais installé un bureau de fortune, je fis de l'ordre dans toute la paperasse accumulée. Des articles de presse, des fiches de lectures sur le monde paysan, les travaux d'Henri Mendras, Bertrand Hervieu, Yvonne Verdier. Le village romantique de Rose-Marie Lagrave, Nathalie Joly, Anne-Marie Thiesse, je rangeai tout, sauf les précieux agendas devenus inutiles. J'allais les ouvrir une dernière fois pour tenter de me convaincre que j'avais bel et bien rêvé toute cette histoire.

– Alors tu as tout compris maintenant ?

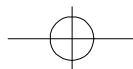
Un regard noir. Violent et silencieux. Un uppercut. Elle était debout. Elle attendait ma réponse. Mais un homme pris en flagrant délit s'embrouille, réagit mal,





trop vite ou trop lentement. Il fallait d'abord me faire à l'idée de cet autre devant moi qui savait comme moi et qui surgissait à cet instant précis dans ma chambre, me prenant la main dans le sac. Voleur, malhonnête. Peut-être l'avait-elle pensé dès le début ? Elle m'avait observé, suivi, flairé, mesurant mes gestes, mes intentions. M'introduisant dans leur intimité de femmes pourrie par le secret. Vivant continuellement avec le soupçon, une poudre invisible recouvrant nos relations d'un inconfort que j'avais contourné naïvement, emporté par l'enthousiasme de découvrir un monde nouveau, exotique, de le faire mien dans l'intention insensée de le traduire pour mes contemporains. Lisez, ceci est la vérité ! L'homme de la Renaissance, celui des Lumières, celui de l'être et du néant que je sentais confusément germer dans mon cerveau littéraire, avec la volonté nouvelle de promouvoir cet autre moi-même que j'avais étouffé par carriérisme. C'était confus, mais c'était là, dans l'axe de mon regard qui croisait celui de Léone. Je ne l'avais pas entendue rentrer. Elle voulait savoir si j'avais bien compris ce que j'avais lu dans ces carnets, demanda-t-elle de nouveau.

- Oui, maintenant, j'ai tout compris.
- Pas sûr. Sinon, tu aurais déjà décampé.
- Peut-être ne suis-je pas l'opportuniste que tu imagines, prêt à toutes les impostures. Depuis le début, tu es persuadée que je vais écrire un roman à scandale sur le monde paysan. Plein de stéréotypes, un divertissement littéraire.
- Pourquoi faudrait-il que je pense autrement ? Tes précédents romans parlent pour toi. Au fond, tu fais du fric en tournant en dérision ceux que tu méprises, histoire de plaire à ceux de ton espèce qui te lisent et







applaudissent. Alors Patrick Le Hénin, ce cul-terreux, tu vas lui foutre la paix, à moi et Barbie aussi. Pas besoin de ta prose. Inutile de croire que tu vas t'enrichir sur notre dos, toi aussi.

– C'est une menace ?

– En quelque sorte. Occupe-toi du lisier dans lequel tu nages en ce moment. Y a un sujet entier. Un pavé littéraire.

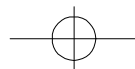
– Ça n'intéresse personne.

– Que tu crois... ! Maintenant réponds-moi, qu'est-ce que tu as vraiment compris en lisant ces livres ?

– Pose d'abord ta carabine. Si tu comptais m'effrayer, c'est raté. Le barillet est défait, regarde.

Elle a souri. En grand. Elle n'avait pas d'arme mais comme une enfant, elle faisait semblant avec sa main tendue qui me visait. Elle s'est avancée et s'est assise sur le lit, juste en face de moi.

– Yves, t'es pas vraiment un pauvre mec, disons que t'es juste un peu con à mes yeux. Tu n'as pas compris qu'il fallait laisser tomber cette histoire et te tirer au plus vite. Oublie ce que tu viens de lire et n'essaie surtout pas de le raconter. Patrick est devenu un homme à abattre le jour où il a découvert l'embrouille. Il faut que ça s'arrête. Tu comprends ça ? S'il n'avait pas entendu ce mafieux de Garnier se vanter d'avoir fait tout ce fric facile, il ne se serait jamais douté de rien. Maintenant il est mort. Barbie a bien failli être la deuxième sur la liste. Heureusement, Garnier avait tellement envie de sauter la jolie veuve qu'il l'a protégée. Mais jusqu'à quand ? Je suis la seule à avoir lu ces agendas. Personne ne se doutait que Patrick écrivait. Pas le genre des paysans. Eh bien, laisse les gens croire ce qu'ils veulent. Moins ils en sauront, mieux ça vaudra.





– Je ne sais pas. Je ne sais plus, peut-être que tu as raison.

– Tu vois qu'on peut s'entendre. D'ailleurs, si tu n'avais pas rencontré une intello qui avait fait sa thèse là-dessus, jamais tu n'aurais cherché à les lire. Alors oublie.

Dans d'autres circonstances, j'aurais rusé en commençant par nier et par argumenter, mais Léone savait trop de choses. Parce qu'elle vivait dans le huis clos de ce monde agricole que j'avais tenté de comprendre pour m'en servir, bien sûr.

– Si tu parles, t'es un homme mort. Les grands patrons de l'industrie et du commerce se connaissent, leurs intérêts sont identiques. Celui qui dirige actuellement le groupe de ta maison d'édition, sort tout droit de l'industrie agroalimentaire, c'est lui qui a été pendant dix ans le président de la firme dont Patrick parle avant de passer dans l'Édition. Tu crois qu'il va te laisser raconter ça ? Un peu cru, non !

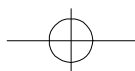
– Tu me conseilles donc de me taire. C'est ça ?

– Ça vaudrait mieux.

– Et de m'en aller...

– De toute façon, tu dois rentrer.

Elle avait raison, Marie-France m'avait téléphoné quelques jours plus tôt. C'était la rentrée littéraire. Mon roman *Le Cercle de Dora*, était à l'office depuis une semaine exactement. Une armée de représentants avait battu la campagne, rencontré tous les libraires, enfin ceux qui faisaient du chiffre, sillonnant les centres commerciaux, les maisons de la presse pour que le dernier roman d'Yves Ronesbach soit à l'affiche, en pile, à portée de toutes les envies. Les petites damaltiennes de Cruella avaient téléphoné, persuadé, convaincu tout le

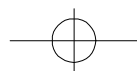




monde de ne de pas manquer les ventes qui seraient juteuses, une télé était prévue avec A., de la colle à papier, cet homme, tellement il flottait dans le mou et la flatterie. Invité aussi par l'autre, pas beau, drôle et léger, au nom pas possible, mais un chic type qui faisait dans le genre « je m'en fous d'être con et moche », et ça plaisait. Il suffisait d'appuyer sur certains boutons. J'avais de la chance. Mais ce qui intéressait Marie-France, c'était la grande distribution. Elle attendait devant l'ordinateur que les chiffres grimpent, les nerfs tendus comme un chat aux aguets. Elle interrogeait plusieurs fois par jour son écran pour voir des mille et des cents courir en ligne. Elle rêvait de chiffres qui montaient, de crues bénéficiaires. La meilleure, elle était la meilleure. On l'imitait en tout. On l'espionnait. Dans le secteur de la grande distribution, elle gagnait du terrain, les concurrents étaient obligés de lui laisser les meilleurs emplacements sur les tables qu'elle payait parfois un prix d'or, en douce. La grande distribution ne faisait pas de cadeau. Marie-France voulait que je rentre au plus vite. Elle préférait m'avoir sous la main, être prête « à dégainer », ce sont ses mots, si d'autres radios ou télévisions appelaient pour une interview. Sans compter la tournée des libraires qu'elle avait prévue pour moi dans les plus grandes villes de France, où j'allais signer mon livre.

– OK, je me tire d'ici. De toute façon, on m'attend.

Le roman pouvait fort bien se terminer sur la mort de Patrick. Les lecteurs ne sont pas des imbéciles, ils sauront fabriquer des réponses eux-mêmes. On pensera à Benoît ou au vieux père Morel. Les vrais coupables resteront dans l'ombre. D'ailleurs littérairement, ce sera mieux ainsi. Rassurée par mes propos, Léone se leva. Elle portait la même salopette bleue que le premier jour. L'avait-elle





seulement lavée depuis ? Ses cheveux tirés en arrière, avec une frange très longue sur le front. Celui d'une jeune femme fière de l'être. Elle soupira et esquissa un mouvement de sortie, ajoutant :

- En partant, n'oublie pas d'emporter Barbie rousse.
- Attends, c'est quoi ça ! Tu peux répéter ?
- Une idée à moi. Une idée urgente. Irène ne peut plus rester ici. Il faut qu'elle se fasse oublier, ce serait préférable. Garnier se méfie. Il est jaloux de te savoir ici. Toi, tu n'as rien remarqué. T'as cru je ne sais quoi en déboulant ici. Barbie t'a ouvert sa maison. Tu peux pas la laisser tomber maintenant.

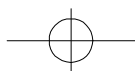
J'avais oublié la rouquine. Oublié de la positionner dans la suite des événements.

- Que sait-elle au juste ? ai-je demandé en pointant les agendas.

- Rien de très précis. Mais c'est encore trop. Garnier et un médecin ont réussi à lui faire croire que Patrick était dépressif, parano. Il avait frappé Irène et disait n'importe quoi. De toute façon, il faut qu'elle parte. Elle boit trop. Et elle n'est pas faite pour ce métier. Du gâchis. Il faut l'aider à sortir de là. C'est une excellente commerciale, intelligente, persuasive et capable de s'investir. Des compétences perdues dans le lisier.

- Mais que veux-tu qu'elle fasse à Paris ?

- J'ai appelé mon oncle, ravi d'avoir-enfin-des-nouvelles-de-sa-petite-nièce-qui-lui-en-fait-voir-de-toutes-les-couleurs-mais-qu'il-adore. Il va l'aider à entrer dans un groupe de diffusion en pleine expansion. Eh ben, oui, c'est en te voyant t'incruster ici que l'idée m'est venue. Il lui faut quelque chose d'excitant à vendre, un truc qui la mobilise à temps plein. Représentante en livres, ça lui





ira très bien. De toute façon, je ne connais personne d'autre à Paris susceptible de l'aider à trouver du travail.

– Et la ferme ?

– Elle la vendra. Il y a un type qui lui a fait une proposition, il n'y a pas très longtemps. Elle n'est pas idiote, elle sait que spéculer à long terme dans ce genre d'activité est de la pure folie. On ne sait pas ce que cela peut valoir dans quatre ans. La prochaine PAC sera meurtrière. Les gens le savent.

– Et toi ?

– T'occupe pas de moi. La terre me gardera chez l'un ou chez l'autre.

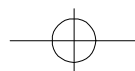
Elle fit soudain demi-tour vers moi en traînant les pieds, comme si la fin de quelque chose s'annonçait, qu'on pouvait maintenant prendre son temps. Je regardais les huit agendas noirs, les derniers témoins d'une vie, d'une histoire, de l'Histoire des paysans, gisant sur mon lit.

– Je croyais pourtant les avoir planqués en lieu sûr. Mais cette fois, je vais les enterrer. Tu veux boire un coup, fit-elle ? Je t'invite au café.

– T'as pas peur que tout le monde nous mette dans le même lit ce soir, en annonçant que Léone s'est fait le romancier ?

– Ça te tracasse, hein, de pas avoir baisé l'une ou l'autre et de repartir sans un petit trophée local ?

La pièce s'était assombrie. Des nuages noirs, ceux de la pluie. De quelque part de la ferme vint le bruit d'une chaîne qui cognait contre un mur. Par la fenêtre grande ouverte, nous vîmes soudain le vent se lever, arc-boutant les branches des arbres. Puis des gouttes s'écrasèrent dans la poussière. Tout alla très vite. Ma peur encore plus que le reste. Léone n'avait pas attendu



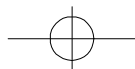


pour fermer la fenêtre et sortir sans s'occuper de moi. Elle traversa la cour, poussa les portes des granges qui résistèrent. Comme un con, je courus la rejoindre. Ma course fut alors stoppée net par la chute d'un grand sapin à l'entrée qui se cassa en deux dans un grincement sourd, juste devant moi. Le vent arrachait des tuiles au hasard. Des trombes de pluie se mêlaient à cette fureur. Léone avait disparu. J'étais au milieu de la cour quand une plaque de tôle décapita le parterre de rosiers. Se réfugier à l'intérieur, c'est tout ce qui me restait à faire, mais la maison n'était pas l'abri que j'espérais. La cuisine commençait à prendre l'eau.

Lorsque Léone arriva, trempée, elle n'eut pas un regard pour moi. M'ordonna d'aller chercher des serpillières pour éponger pendant qu'elle essayait de joindre Irène sur son portable. Il fallait aller à la porcherie immédiatement, disait-elle. La clim risquait de s'arrêter. Des milliers de cochons dans une chaleur torride. Crèveraient comme des mouches.

Il était clair que je ne comptais pas pour elle. J'étais accessoirement posé dans cette ferme et lorsqu'elle vit le rictus de peur qui plissait mes yeux, elle me demanda, ironique, si j'avais besoin qu'on me tienne la main.

Je n'ai pas répondu. Il y avait trop de désordre partout. Dehors, dedans. Et cette idée de faire venir Barbie à Paris ? Léone pouvait-elle ainsi décider des autres ? Irène se débrouillerait. Ses compétences éclataient à l'œil nu, rien qu'au téléphone avec les banquiers, les assureurs, les techniciens, elle obtenait gain de cause. Irène était encore capable de tout. Saint-Hommeray n'était pas si loin de Paris. Deux heures à peine avec la Mercedes.



Je regardais Léone, impressionnante de volonté, qui affrontait la tempête. On se serait cru dans *la Ferme des orages*\*. Elles ont le diable dans le corps, aurait dit ma grand-mère à propos de ces femmes qui fécondaient l'avenir pour avoir été privées pendant des siècles de la liberté de faire et de dire sur le devant de la scène et qu'on avait refoulées dans l'arrière-cour du pouvoir domestique, les coulisses de la diabolisation. Dans la fureur de cette conquête toujours recommencée, et somme toute limitée car jamais nous n'abandonnerons nos privilèges, nous, les hommes pour ces femmes qui, comme Léone, menaient tous les combats du siècle. Effrayé par les éclairs qui déchiraient le ciel, les trombes d'eau tout aussi menaçantes, j'essayais encore de comprendre pourquoi Léone voulait à ce point aider Barbie. Jusqu'à quitter Philippe pour mieux surveiller sa patronne et empêcher les autres de s'approcher trop près. Moi, par exemple.

Irène était-elle si innocente ? En réponse, je vis la Mercedes faire irruption dans la cour. Irène courut nous rejoindre. Elle nous expliqua comment elle avait traversé la forêt pour aller voir ce qui se passait à la porcherie. Qu'elle avait eu de la chance car aucun arbre n'était tombé. Et qu'à l'heure qu'il était, cela ne devait pas être le cas.

– Imprudente, fit Léone.

Léone, la déesse protectrice des lieux, conseilla à sa patronne d'aller se sécher les cheveux, tellement mouillés qu'ils dégouлинаient sur le sol, ajoutant qu'il y avait assez d'eau ici.

\* *La Ferme des orages* de Joëlle Guillaus (éditions Laffont)



Le vent avait cessé de vouloir tout prendre et tout détruire. La pluie s'arrêta aussi. Irène alluma une cigarette, l'air dévasté, aussi démolie et cassée que le sapin au milieu de la cour. Dehors, c'était une étendue de dégâts. Jamais je n'ai eu un tel sentiment de haine, de révolte physique face à la nature. Un silence désolant. C'était au-dessus de mes forces. Je manquais de sommeil. Il fallait que je parte, et vite. J'aurais voulu me précipiter dans ma chambre et faire ma valise mais avant de partir, il fallait remettre de l'ordre dans ce bordel annoncé. La première chose qui me vint à l'esprit fut de bouffer. Et sur ce mot réparateur, je décidai de prendre la cuisine d'assaut. Avec une envie de faire la fête avec un curry d'agneau, des oignons baggi, une salade de papaye, des courgettes aux graines de moutarde.

– Ça va nous remonter le moral, leur ai-je annoncé.

– Où vas-tu trouver des papayes ?

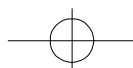
– Je peux les remplacer par des mangues. Et ce soir, champagne. On va fêter la sortie de mon livre – ce que je ne faisais plus depuis longtemps, habitué que j'étais au succès de toutes mes rentrées littéraires.

Nous n'avions jamais été aussi bien ensemble. Léone avait inventé de mettre une nappe et deux bougies. La nappe empestait la naphthaline et les bougies, deux petites flammes orphelines, n'éclairaient rien puisqu'il faisait encore jour.

– Irène, fit Léone en souriant, on a quelque chose à te dire. Une surprise.

Barbie la regarda sans étonnement, sachant que les excentricités de Léone dépassaient l'entendement humain. Suffisait de le savoir.

– Yves a une idée géniale, tu vas partir avec lui à Paris, tu vas vendre la porcherie et tu vas redevenir représen-







tante. Ça te va ? Ce soir, à l'ordre du jour, une nouvelle vie pour Irène... fit-elle en levant son verre.

– C'est une idée du romancier ? demanda Irène en se tournant vers moi.

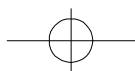
– Non, pas du tout, cette fois, c'est pour de vrai.

– Ah, je vois ! C'est signé Léone, experte en placement humain. Hop, j'ai une idée : Irène, tu vas à Paris. Léone est comme le vent, elle déplace les gens. Léone fait ce qui lui plaît. Personne ne l'a jamais empêchée et ne l'empêchera jamais. Léone a décidé que sa patronne irait à Paris, elle vous l'annonce, style dépêche AFP, allez, sers-moi un whisky, espèce de nouille.

– Ce n'est pas une plaisanterie. On attend ton appel, le directeur commercial veut te rencontrer. Tu parles, une fille qui vendait des moissonneuses comme des bonbons...

– Tu vas vite en besogne.

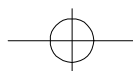
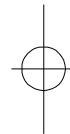
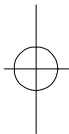
– Irène, ça fait un an que cette idée est planquée dans un coin de ta tête et que tu charcutes ton envie de partir du matin au soir. La porcherie, c'était pas pour toi. Faut reprendre depuis le début, repasser un à un chaque point pour que chacun ici comprenne que cette décision, c'est toi qui l'as prise toute seule et que tu nous demandes chaque soir de te pousser en avant en ingurgitant une demi-bouteille de whisky à toi toute seule. Ton mec est mort, c'est pas de ta faute, mais tu voudrais que tout le monde le pense, et pour mieux comprendre ce qu'il a vécu, tu t'es mise à engraisser des bestiaux dans cette passivité qui n'est pas la tienne. De toute façon, tu n'aimes pas ce boulot. Combien de fois as-tu répété qu'élever des bêtes en série dans des hangars climatisés t'ennuyait profondément ? T'y crois pas, tu sais bien que c'est sans avenir. Ça t'a amusé de jouer les Barbie





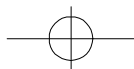
paysannes devant l'autre abruti qui s'émerveillait de découvrir ce trou du cul du monde, Saint-Hommeray en France, avec des bouseux plus intéressants que ceux de l'Arkansas et deux personnages de roman en chair et en os ! Maintenant, c'est terminé, ton romancier regagne la capitale. Fini les vacances.

Mon héroïne venait d'écraser sa cigarette. Elle avait posé ses mains sur la table comme les preuves flagrantes d'une décision prise depuis longtemps. La scène était unique. Je n'avais plus aucun rôle à jouer. J'écoutais, en plein milieu du roman, sans prévenir, ces deux femmes se réapproprier tous les rôles. Sans moi. Exit l'auteur.





Il me restait une nuit pour régler quelques petits détails avec moi-même. Réduire Patrick au silence de la même façon que les autres tueurs au nom du profit personnel. Une vie d'homme annulée. Le mien de silence. Un travail banal. Et l'impunité sociale sur cette belle lâcheté humaine dont nous étions complices tous les matins du monde. Á commencer par Léone. Léone se tairait parce qu'un mort, ça suffisait, avait-elle dit. Elle n'avait pas envie de voir Barbie flottant dans un bain de sang. Non, ça suffisait, avait répété Léone ; un cran au-dessus de moi en matière de cynisme. Comment ça lui était venu ? En regardant un mec comme Jean-Marie, m'avait-elle dit, capable de séduire tous les hommes en masse, de soumettre des milliers d'employés, de lecteurs, de spectateurs à ses ordres. Trop mignon avec ses joues pleines de stock-options fricotant à droite et à gauche dans le bonheur de la réussite affichée. Elle l'avait vu en compagnie de Fifi dans un magazine. Pas son amoureux, l'autre, le littéraire, le divin. Un cas celui-là ! Fallait le voir sur la photo, son croissant tout émiétté, la lèvre distendue et



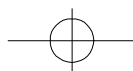
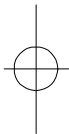
encore humide d'avoir léché si inutilement trente ans de faste littéraire. Le vieil homme ne pouvait guère plus bander mais tout de même, il cherchait encore l'illusion en déjeunant avec des petites lofteuses à qui on avait conseillé d'ailleurs de ne pas faire attention à ce qu'il dirait, c'était juste pour la photo dans les magazines, un déjeuner gratos payé par la maison d'édition pour que Fifi le Divin puisse voir les lolos de Loana. Mieux que les tiens, Barbie, lançait Léone, en sale petite vipère qui racontait tous ces horribles ragots lus dans les magazines qu'elle piquait dans les maisons de la presse, car elle volait. Ou tout simplement inventés car je n'en croyais pas un mot, mais elle insistait. Disant qu'elle les avait vus tous les deux, Jean-Marie avec ses couilles symboliques, adorables petites noix inutiles devant la particule de Fifi en désarroi. Valait alors mieux pas imaginer ce qu'elle aurait pu dire de moi en me voyant parfois aux côtés de gens peu recommandables.

Léone avait attendu devant l'écran de télé la chute de Jean-Marie avec le calme d'une petite Chinoise assise tranquillement au bord de la rivière, certaine de voir son ennemi, un jour, emporté par le courant. Affaire de patience. Léone était née avec la télé-zapping. Elle parlait idem, mixé, rapide, trop vite. Du texto. Les mots se heurtaient. Plus le temps de les tricoter. Un mort, ça suffisait, avait elle dit. Inutile de perdre son temps à suggérer dans des romans les meurtres commis tous les jours.

Dans la nuit froide de Saint-Hommeray, un homme s'était approché d'une cuve à lisier. Patrick s'était-il débattu quand il avait compris qu'on allait le tuer ? Salauds. Il avait certainement crié ce mot très juste très fort. Salauds au pluriel, bien évidemment. J'avais laissé



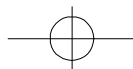
Léone reprendre les agendas. Les seules preuves qui  
auraient pu justifier un travail d'enquête. Léone avait  
raison. Un homme seul ne pouvait pas lutter contre le  
silence des autres.





Sous le soleil d'automne, un taxi me déposa place d'Italie. En attendant le feu vert, je, moi, je, Yves Ronesch, auteur, écrivain en phase, je levai la tête vers cette tour où, au sixième étage, derrière une vitre anonyme, une femme décidait des livres que les Français liraient. Marie-France, l'éditrice, cette amie si convoitée, fabriquait la lecture, la culture et la diffusait selon des critères qui étaient en train de devenir ceux de toute la profession dans toute sa grandeur. Quant au choix des livres. Une vraie tragédie. Si les gens savaient... mais je ne ferai aucune révélation publique. Il faut se garder de dire comment cela se passe. Certains manuscrits étaient prétentieux et même nuls, mais il y avait des tas de livres refusés, loin d'être les moins bons. Des livres écrits par des inconnus qui le resteraient car il n'y a plus ni le temps ni la place pour les faire connaître. Lorsque des critiques s'inquiétaient des règles de publication, Marie-France les rassurait, qu'aucun chef-d'œuvre n'était resté inédit. Puisqu'elle le disait...

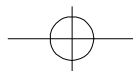
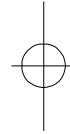
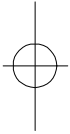
Dans les couloirs, je croisais les petites damaltiennes qui me saluaient. Je tenais mon manuscrit à la main.



Alors, dites-nous, de quoi parle ce prochain roman ? La question était posée avec empressement et volupté. Mais j'étais incapable de répondre. Une sorte de paralysie mentale. Là, au milieu du couloir, face à la curiosité toute naturelle de ce petit monde qui s'occupait si bien de mes livres et qui en vivait, je restai muet. Le mot paysan était impossible à prononcer pour la jeune femme qu'on me présentait comme étant la nouvelle responsable d'édition récemment recrutée par Marie-France. La énième depuis trois ans, successivement renvoyée, dès que Marie-France pressentait que son autorité se trouvait menacée. La grande et l'unique, c'était ELLE. Pas de concurrence. Cela ne lui coûtait rien. Les contribuables payaient les licenciements abusifs. Les autres employées de la maison regardaient la nouvelle arrivée en sachant d'avance qu'on la sacrifierait bientôt, mais personne ne disait rien, de peur de... Elle me fait perdre du temps, disait Marie-France au grand patron, qui cédait à chaque fois à ses caprices de femme finalement très complexée mais tant que Marie-France faisait les 15 % de bénéfices prévus pour plaire aux actionnaires, on n'allait pas la contrarier. Je regardai la nouvelle, bien dans sa peau, prête à se saisir de mon tapuscrit. Lui dire au moins le titre : *Barbie rousse*. Mais il suffit que la voix ne soit pas bien posée, qu'elle s'éraïlle, perde de sa force et c'est un moment de vertige, vécu sur un fil comme un funambule, l'auteur, n'y croyant pas lui-même, ne sait plus, ne peut plus. C'est si fragile, l'écriture. Une sorte de folie. Un truc d'handicapés. Le talent étant de faire passer son handicap pour du génie. Je savais tout cela en m'esquivant vers le bureau de Marie-France qui m'attendait devant son écran fleuri de petits papiers jaunes collés.



J'avais imaginé comment, à elle, je lui dirais. Et même répété dans le taxi avec emphase et lyrisme : « Nos paysans d'aujourd'hui, ma chère, ce sont nos derniers Dogons. La campagne, une inconnue à découvrir. » Je refusais de paniquer. Mais crac, le mot dérapa. Heureusement j'avais acheté des carambars, et on a rigolé en lisant les blagues.



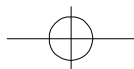




Mon retour s'annonçait bien. Des cocktails, des rencontres, les nouveautés. J'étais ravi de tout ce qui m'arrivait. Comment aurais-je pu croire que le danger était là, dans cette ville que j'adorais ? J'avais oublié Saint-Hommeray. La vie. Ma vie reprenait son cours.

Une semaine après lui avoir donné mon roman à lire, Marie-France m'invita à déjeuner. Elle avait choisi un excellent restaurant.

– C'est très bien écrit, vraiment, le ton est juste, mais je suis désolée, ce texte est une erreur, tes lecteurs vont être déboussolés et tu vas ruiner ta carrière. Ces deux femmes, celle qui boit et roule en Mercedes. Et l'autre. Ce n'est ni divertissant ni édifiant. C'est pauvre, en somme. Relis Faulkner, fais dans la bestialité, la jalousie de deux femmes, lesbiennes, idiotes, je ne sais pas. Ou bien fais une histoire à l'eau de rose, les paysans d'autrefois. Mais, comme ça, je t'assure, ce n'est pas possible. Le service commercial est formel, la grande distribution ne passera aucune commande, ils craignent des ennuis avec les syndicats paysans.





L'arrêt de mort avait été signé une heure plutôt. Un appel téléphonique. Avant de publier, on avait pris l'habitude de questionner le service commercial. Je n'étais pas le premier à qui cela arrivait. Elle avait bien choisi le lieu pour commettre son crime. Il s'agissait en fait d'un assassinat. Sans gants, en public, parfaitement prémédité. Le manuscrit gisait sur la nappe blanche comme une pièce à conviction.

– Quant à Gigi, reprit Marie-France, elle sait d'avance que les critiques littéraires ne s'intéressent guère aux paysans contemporains. C'est pas leur truc. Ce genre de thème n'est pas valorisant à moins qu'il ait un accent américain, ils n'en feront pas l'éloge. Si elle ne peut pas le défendre, c'est inutile de le publier. Tu dois me croire, tu vas ruiner ta carrière.

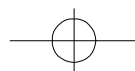
– Je croyais que tu avais la meilleure attachée de presse de Paris ?

– Je n'ai jamais dit ça. Non, jamais.

Elle mentait. Les éditeurs disent toujours cela de leur attachée de presse car ils savent que c'est le rêve de l'auteur de l'entendre. Et de se croire l'unique. Il est vrai que le rôle de Gigi avait bien changé, ce n'était pas les bonnes relations de l'attachée de presse avec les critiques littéraires qui importaient désormais, mais les liens qui unissaient les journaux et les grandes librairies possédés par le groupe d'éditions.

– Et mes lecteurs, alors ?

– Ne compte pas sur eux, non plus. Ils ne vont pas comprendre ce changement de style, le sujet. Sans compter que la dérision dont ils sont friands n'est nulle part. Ce sont tes associés, n'oublie pas, et ce livre est une pochette-surprise incandescente beaucoup trop dangereuse pour être mise dans les mains de n'importe qui...





– Mais les surprises, les lecteurs adorent ça, à chaque rentrée littéraire, tu dis toujours que tu veux les étonner. Pour une fois, tu vas leur faire une vraie surprise ! *A real one* !

– Ils préfèrent les fausses, tu sais bien que...

– Oui, je sais, « la littérature est un grand mensonge qui profite à tout le monde, et les auteurs sont des laquais ou des mendiants... »

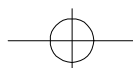
– Je n'ai jamais dit une chose pareille à propos des auteurs.

– Mais tu le penses.

– Écoute Yves, aujourd'hui plus personne ne prend de risques. On offre aux lecteurs une sorte d'assurance lecture, c'est un contrat de confiance, on leur offre des valeurs sûres, Alexandre Monjardin, Philippe Sallers, Michel Beaubecq, Amélie Matombe, Cristian Monsignole, ce sont des marques que nous fabriquons (elle écorchait les noms avec un rare plaisir, tant elle détestait les auteurs, les siens et ceux des autres). Comme un Ronesbach. On n'a pas le droit de les décevoir. Les libraires n'ont plus le temps de tout lire. Ce livre est trop différent des précédents, personne ne pourra le défendre.

– Prétendre savoir ce que les lecteurs aiment ou veulent ? C'est d'une prétention qui me dépasse.

– C'est pourtant avec cette même prétention que tu écrivais avant. Tu as bien changé, quelle tique t'a piqué et sucé le sang pour soudain te montrer si attentif et soucieux des lecteurs ? Tu les as eus, tu les as niqués à ta façon, tu ne faisais que ça, leur plaire. Tu courais après, tu savais ce qu'ils aimeraient lire, tu voulais leur faire plaisir, assouvir leurs penchants, tu les voulais en grand nombre, tu voulais leur fric. Et maintenant, tu veux écrire des choses vraies. Tu viens de le dire tout à





l'heure, les paysans, on les aime en noir ou en rose. Alors ne viens pas aujourd'hui me donner des leçons de morale. Pourquoi n'as-tu pas écrit ce genre de livres au début de ta carrière ? Moi, en tout cas, je ne prends pas le risque de le publier.

– Même en faisant un tirage limité ?

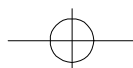
– Cela ne m'intéresse pas. Je te le dis franchement. Les opérations nulles me font perdre du temps. Mais t'es libre, tu peux le proposer à un autre éditeur.

Réplique assassine. Rupture annoncée. Sans le moindre regret de sa part. À 14 h 45, les ongles bleutés, le regard violet, Marie-France exigea l'addition dans l'urgence de se débarrasser de moi. Comme d'une marchandise. Avec l'indifférence du patron d'édition obligé d'exécuter, d'éliminer un auteur maison qui ne répond plus à ses désirs de rentabilité. Crime anonyme. Commis sans plaisir. Un coup en plein cœur de mon ego. Fusillé, une fleur littéraire à la main, ce quelque chose en moi, de beau encore, chaud et rond, ma dernière naïveté au monde. Délitée. Mise en pièce sur le carrelage d'un restaurant chic. Pas de douleur. Juste une résonance de choc. Mon cynisme défait.

À 15 heures, les directeurs littéraires ont généralement fini de déjeuner, ils retournent à leur bureau. Leurs achats sont faits, il suffit d'envoyer les contrats ou bien ils ont séduit les critiques, devenus désormais des agents promotionnels littéraires, et fait monter les enchères.

À 15 heures exactement, Marie-France me serra la main en me souhaitant bonne chance.

Elle venait d'accomplir le crime quotidien de la profession. Avec efficacité et sans détour. Elle m'avait épargné le « je ne publie que ce que j'aime ». Mon cul, c'est du

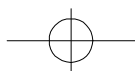




poulet, aurait répondu Léone. La grande distribution avait décidé de mon sort.

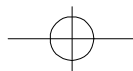
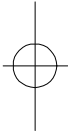
La veille, elle avait assisté en compagnie de ses confrères à une réunion exceptionnelle avec le président directeur général du groupe. Pour ce très grand patron, l'édition n'était pas le secteur d'activité le plus important, mais qui pouvait lui servir un jour à faire passer des messages, des orientations, le jour où il deviendrait un des petits maîtres du monde. Et puis cela faisait bien.

Une fois par mois, il convoquait donc tous les éditeurs au siège et demandait à voir les comptes. Assis autour d'une table ovale, les éditeurs attendaient, anxieux. Les yeux rivés sur le grand patron qui ouvrait les livres et posait son index sur le côté droit de la feuille, là où se trouvait la colonne des chiffres des livres vendus. Des zéros en moins... et le doigt s'arrêtait net. D'un coup d'ongle très sec, griffant la feuille, le doigt allait droit vers l'autre colonne, là où figurait le nom de l'auteur et le titre de l'ouvrage publié. Et chacun savait ce qui allait suivre, le grand patron déchiffrerait lentement le nom écrit, lèverait la tête et demanderait comme un verdict : « C'est qui celui-là ? » La fois suivante, les éditeurs du groupe s'arrangeaient pour ne pas être interrogés de la sorte. À faire dans sa culotte, avoua l'un d'entre eux. Chacun se savait menacé. Comment aurait-il pu en être autrement ? Le grand patron lui-même risquait d'être renvoyé tous les jours par les actionnaires qui le poursuivaient dans l'intimité, le harcelant pour leurs fonds de pension. À force, le pauvre homme parfaitement sincère et bon, car tout le monde l'est, murmurait en égrenant un chapelet : qu'importe ce qu'on vend, du moment qu'on vend. C'est ça la liberté. La petite chanson meurtrière se fredonnait d'une maison à l'autre. Et aux journalistes



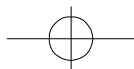


inquiets qui l'interrogeaient sur les conséquences de ces nouvelles pressions, il ajoutait, rassurant : « Et dites bien que nous sommes libres de publier et que libres, nous le resterons ! » Pour s'en persuader, il avait instauré le rite de la chorale éditoriale à la fin de chaque réunion qui s'ouvrait avec ce refrain désormais célèbre : un livre s'écrit, se publie, se vend et se lit dans la liberté la plus totale, répété et chanté très haut afin que chacun à l'extérieur puisse s'en convaincre. Et que les lecteurs dorment tranquilles, les éditeurs sont intrinsèquement bien intentionnés à leur égard et convaincus de l'être.





J'étais mort une bonne partie de la journée. Avec dignité. La partie vivante de moi fonctionnait au ralenti, décalée du monde. Nous le sommes déjà, nécessairement, nous, les auteurs. Mais non publiés, c'est pire. Anna, qui n'était pas stupide, voyait bien que j'étais en mauvaise posture et me conseilla d'envoyer mon manuscrit à des petites maisons d'édition indépendantes, une spécificité française, qui, selon elle, lisaient tactilement les textes pour tomber amoureux encore. Des exceptions. Des perles rares capables d'alchimie amoureuse et littéraire. C'étaient les Sauveurs de la profession. Il n'y en aurait pas d'autres. Les grands le savaient, qui rôdaient autour d'eux pour les dévorer, puisqu'ils faisaient le travail qu'ils ne voulaient plus faire et qu'ils ne sauraient bientôt plus faire. Ils étaient d'un tel danger, ces petits qui, dans une chambre ou un salon, donnaient encore au livre ses vraies lettres de noblesse, les publiant comme des artistes qu'ils étaient réellement. Leur donnant une âme par le simple fait de les fabriquer de leur main, dans l'intimité de leur vie, leur faisant toute la place. Avec des auteurs qui prenaient tous les risques. Que Dieu les



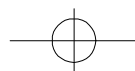


protège, disait Marie-France devenue si puissante, et qui les trouvait charmants. D'ailleurs, mieux vaut en garder quelques-uns pour cacher nos vilenies, susurrerait-elle avec satisfaction.

Seulement dans l'euphorie de mon succès, j'avais commis l'erreur de négliger les relations toujours utiles, je connaissais des noms, des gens mais je n'avais pas eu le bon sens de les..., comment dit-on..., le mot est pénible, je ne le trouve plus, il s'est échappé de moi, persuadé que j'étais à l'abri de cette catégorie d'auteurs sans-abri.

Ne sachant pas chez qui m'adresser, j'envoyai mon manuscrit à d'autres maisons du groupe, accompagné d'un courrier difficile à écrire tant le refus de Marie-France me tenait au corps. « Tu vas ruiner ta carrière », ces mots résonnaient sur le papier comme tatoués en première page, et les éditeurs les reniflaient immédiatement en ouvrant le manuscrit, ce qui brisait net la magie de la lecture.

Marie-France était une sommité, son nom, un label, et son refus nourrissait toutes les suspicions. Pourquoi nous envoie-t-il un texte, celui-là, pourquoi quitter une si bonne maison ? Fait pas bon d'être demandeur. La nouvelle avait circulé dans les groupes qui renvoyaient le manuscrit sans même le lire. L'envoi était donc coûteux pour moi, mais pire encore était l'attente et la découverte de ce que je savais déjà et qu'en grand seigneur de la littérature, j'avais préféré ignorer. Des horreurs, un bien grand mot car il ne s'agissait en fait que du folklore maison sans lequel la vie littéraire serait ennuyeuse. Je vis par exemple des gens porter aux nues le manuscrit de la fille d'un grand de la politique, une héritière héritée par les siens. Normal. Je vis le livre de



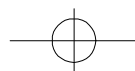




la femme d'un éditeur, belle de son corps et de ses fringues, qui écrivait justement ce désir d'acheter des fringues qu'elle avait aussi gros qu'un ballon, être publié. Normal. Qu'elle les vole, aurait dit Léone. Je vis publier un livre qui s'intitulait *Du côté des hommes* écrit par une vieille auteure qui s'insurgeait de l'ingratitude des femmes à l'égard des hommes, que celles-ci devraient avoir au moins la reconnaissance du ventre et du vagin. Elle les exhortait à remercier à genoux les hommes de leur don de sperme. Et qu'importe les femmes violées qui gisent chaque nuit dans le lit conjugal. C'étaient d'ailleurs des femmes qui lisaient *Du côté des hommes*. Normal. Moi, j'ai eu la nausée. J'ai même vu un charmant petit livre écrit par un apprenti boucher publié. L'éditrice était une cliente de la boucherie, elle voulait des « morceaux choisis ». Normal. Je vis des livres innocents être censurés. Pendant ce temps, des éditeurs tapissaient les murs du métro des dernières marques littéraires pour faire recette. En nous avilissant au rang de marchandises. Normal. Tout cela se faisait avec notre bénédiction, notre silence, notre lâcheté.

Voilà comment j'occupais bêtement et inutilement mon temps.

Je ne voyais plus que le mauvais côté des choses. J'inspectais les auteurs. Je les voyais souvent se vendre, misérables, au plus offrant. Sans état d'âme. Et mieux que je n'avais su le faire. Jouant à la télé et ailleurs la comédie de la création. Le plus talentueux était Michel, il méritait un César. Un génie littéraire avec site Internet et tout et tout. Seul Ben Laden était plus fort que lui dans l'art d'utiliser les médias. Et encore, ce n'est pas certain. Je l'enviais de posséder ce talent de la comédie, que j'avais eu à

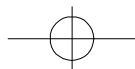




mes heures de gloire, sans compter que j'aimais ce qu'il écrivait, mais on ne me croyait jamais lorsque je le disais.

Aigri, me voilà un auteur aigri en train d'épier le succès des autres. Je me détestais. Je me méprisais. Le pire fut d'entendre des bribes de mon passé revenir vers moi et adhérer à toutes sortes de peurs retrouvées. Pas de contrat. Plus d'argent. Plus d'écriture. Comment vivre sur le salaire de prof d'Anna ? Terminé le confort de ma carrière presque aboutie. Le plus raisonnable eût été de ranger *Barbie rousse* en train de devenir un sujet tabou et d'écrire autre chose. Mais je m'entêtais. Bêtement. J'avais aimé écrire ce livre qui avait besoin de ses lecteurs. Je voulais le voir éditer. Normal. D'autant qu'il valait la peine de l'être, m'avoua enfin un éditeur qui l'avait lu avec beaucoup d'intérêt et de plaisir. Personne n'a encore abordé le sujet sous cet angle, m'avait-il dit avec enthousiasme. Très différent des genres habituels. Seulement, il y avait un problème : cet éditeur était spécialisé en littérature africaine. Mais j'avais raison, les paysans français étaient des Dogons, il ajouta que j'avais moi-même un côté africain car je savais écouter les autres, ce que plus personne ne savait faire en Occident. Et moi, j'étais visiblement capable d'entendre même ce que les paysans ne disaient pas. Très fort, n'est-ce pas ! J'ai failli rire et lui répondre comme Hemingway qu'« un écrivain sans oreilles est comme un boxeur sans main gauche » mais je n'ai pas osé. Y a des trucs à savoir, bordel !

La vérité toujours cruelle, au risque de me répéter, tomba un midi dans un café très bruyant et inconfortable à l'angle du boulevard Raspail et de la rue du Cherche-Midi.

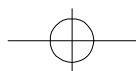
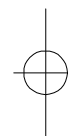
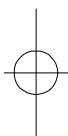




– Ce texte ne sera jamais publié. Trop risqué. Trop engagé. Tu as été rangé, classé, étiqueté.

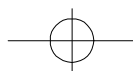
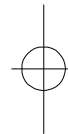
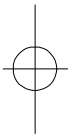
Elle s'appelait Isabelle. Elle avait des yeux tempêtes. Un accent du Sud. Léger. Très léger mais suffisant pour que je tombe amoureux. Je n'écoutais plus, incapable d'éloigner la sensation voluptueuse du désir naissant.

C'était une copine d'Anna. Une militante, une vraie, en lutte pour dire les vérités cachées du monde et notamment celles du champ littéraire. Chercheuse. Intelligente et remarquablement belle, ce qui me terrorisa. Impossible d'ailleurs de penser aujourd'hui à cette fille sans me sentir génitalement endommagé ; mais cette fois-ci, je prenais tous les risques, ceux du désir. Voilà comment j'acquis la certitude que j'étais encore capable d'être amoureux. Et con. Dans le sens où le monde se remettait soudain en marche à vive allure. Pendant qu'elle parlait, le bleu du ciel s'effondra. Des nuages en procession, verts et jaunes, défilaient sur le boulevard Raspail. D'un cran, je montais vers cet azur multicolore avec l'envie de devenir autre, prêt à toutes les métamorphoses pour lui plaire. J'étais déjà, c'est clair, du mauvais côté de la séduction. J'écoutais ces bonnes paroles qui mettaient un nom à ma souffrance et en quelques minutes, je cristallisais comme du sucre sur celle qui me sauvait de l'infamie avec tant de compréhension. Ce réconfort intellectuel tombait à pic. Être amoureux était une aubaine. Le premier avantage de cet état extraordinaire fut de me sauver de cette mort au ralenti dans laquelle je m'embourbais et qui me donnait mauvaise mine. De me transcender en somme. Naturellement, elle ne vit rien de mon délire amoureux, ni du sauvetage verbal qu'elle venait d'accomplir. Nous nous sommes quittés rapidement sur le boulevard, j'avais son numéro de téléphone et rien d'autre. Mais toute la





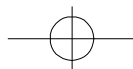
nuit, j'imaginai des numéros de séduction, de la haute voltige. Un truc grandiose. Bravant les obstacles. J'étais amoureux. Je vous le répète au risque de vous ennuyer et tout en sachant que les lecteurs me jugeront minable d'être tombé dans ce piège imbécile. Tans pis. Ils penseront ce qu'ils voudront, de toute façon les lecteurs s'emparent des textes et crac, exit l'auteur, les belles phrases et tout le reste. Pirouette et cacahuètes. L'auteur et l'éditeur ne s'y retrouveraient pas dans cette contrebande imaginaire. Heureusement, nous ne savions rien de ce trafic illégal, sinon... De toute façon, les réclamations sont impossibles. Imaginez... l'auteur hurlant au vol, au viol, entamant d'impossibles et encombrantes procédures, accusant les lecteurs de contrefaçon, courant après ses personnages perdus dans les cheminements clandestins de la conscience d'autrui, scandalisé des adaptations et des lieux incongrus dans lesquels on les retrouvait.





Mon désir de voir publier mon roman avait perdu de son intensité tant je voulais la revoir pour l'entendre encore me dire les mots qui donnaient à mon bannissement quelque chose de divin. Inscrivant mes problèmes, mon cas particulier dans une logique intellectuelle du plus haut des cieux. Elle avait lu Max Weber, l'avait traduit. Et d'autres aussi. Elle allait au-delà des mensonges entendus, acceptés. Elle les dépistait sans vergogne.

Chaque soir, je me couchais avec l'idée que le lendemain, je l'appellerais, afin de passer la nuit dans l'hypothèse d'une rencontre imaginaire. Appel que je différerais naturellement. Puis un matin, j'eus l'audace de lui téléphoner sans aucun prétexte, juste celui de la voir. Elle me donna rendez-vous dans un quartier loin des éditeurs. Mais détrompez-vous, ce ne fut pas par compassion qu'elle accepta de me revoir alors qu'elle avait un boulot fou. Mon cas l'intéressait. Il était même exemplaire et illustrait parfaitement les mutations qui avaient eu lieu ces dernières décennies dans le champ de l'édition dont elle





connaissait les règles. Mieux que moi. En tout cas, à sa façon.

J'étais à l'heure. Fébrile aussi. À l'affût d'un sourire mais incapable d'être en phase. Ses yeux me crucifiaient. Je ne répliquai rien. C'était bien l'ennui.

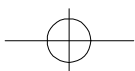
Avec les autres femmes ou les très jeunes hommes, il me suffisait d'une œillade, d'une main insistante, d'un léger effleurement, la promesse de lire un manuscrit pour m'offrir des séductions faciles. Là. Plouf dans l'eau. J'étais un pauvre type qui avait nagé dans le succès littéraire qui devenait encombrant, j'avais participé et même collaboré à tous les mensonges de la soi-disant création portée aux nues, pour m'accaparer le capital symbolique nécessaire (ce sont ses mots, pas les miens) afin d'obtenir la reconnaissance de mes pairs. (Aïe. Aïe. Un discours pas facile à suivre.)

– Ton éditrice. C'est elle qui ruinerait sa carrière si elle avait l'audace d'éditer ce livre.

Isabelle alluma une cigarette puis elle fit signe au serveur, elle avait faim, elle ne pouvait pas attendre, son estomac était très tyrannique, m'expliqua-t-elle avant de reprendre la conversation.

– Cela étant, elle n'a pas tort lorsqu'elle prétend que la littérature est un mensonge qui profite à tout le monde, et que le mensonge littéraire grossit à vue d'œil.

Elle parlait et je traduisais mentalement en images littéraires ; il était question du profit gonflable comme une poupée, de patrons d'édition rêvant de montgolfières économiques pour faire le tour du monde en ballon, s'élevant toujours plus haut, évitant les vents contraires, avec les actionnaires dans la nacelle surveillant le poids de chacun, jetant par-dessus bord celui qui risquait de





faire descendre les chiffres, ce qui venait justement de m'arriver.

Elle avait tourné son visage vers la rue, me laissant seul avec ce profil de femme savante qu'elle me donnait à contempler. Des minutes un peu folles, celles du désir qui vous remorque bien au-delà de votre salut. Non seulement j'allais regretter toutes mes erreurs passées mais je sentais que j'allais en commettre une plus grave encore, je venais de faire la rencontre d'une femme unique. Me tirer, il est encore temps, ai-je pensé. Ses yeux tempêtes se posèrent alors de nouveau sur moi, anéantissant toute forme de résistance cérébrale.

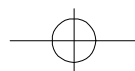
– Comment peut-on encore croire aujourd'hui que les livres que nous lisons doivent leur publication au génie littéraire, protégé par la probité des prix littéraires, des comités de lectures, des critiques ? (C'était à moi qu'elle demandait ça... !)

Son objectif était de créer des États généraux du livre pour dire les menaces que cette nouvelle et impitoyable course aux profits faisait peser sur le livre, sur la liberté d'écrire, sur le savoir, la création...

Elle se tut puis se mordit la lèvre, son regard erra quelques instants avant de se fixer de nouveau sur moi. Je me tenais très silencieux, il est vrai. Mais que répondre ? Je sentais que nous n'allions pas en rester là, que quelque chose suivrait qui provoquerait peut-être un effet chimique, un truc qui..., c'est alors qu'elle a repris d'une voix grave et lente : « À moins que des auteurs parlent, que les comités de lecture deviennent publics... »

Isabelle me regarda de nouveau.

Impossible, ai-je pensé. Pourtant elle espérait que je témoigne, voilà pourquoi elle avait lu mon texte avec intérêt, voilà pourquoi elle m'avait écouté depuis le

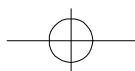
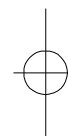
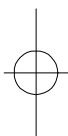




début en prenant tant de notes, pourquoi elle avait aussi voulu me revoir. Des États généraux du livre pour informer les lecteurs. Je ne lâchais plus ce regard en acier inoxydable qui appelait à la guerre. Elle voulait que je raconte ce que je savais.

– Les auteurs ! Un jour ne resteront que ceux qui se soumettent en strass et en boa...

Mais avais-je eu le choix ? Je n'avais pas été taillé non plus pour faire un autre travail. Je n'étais qu'une sorte de crétin, pas plus grave que d'autres. En tout cas, je ne parlerais pas. Je ne dirais jamais, ni à elle ni à personne, ce que j'ai sacrifié pour réussir dans ce métier, ni ce que j'ai vu et entendu. JAMAIS. Et ce que certains subissent... Toutes les humiliations subtiles et répétées que nous faisons mine d'ignorer, les injustices de la compétition, les calculs odieux auxquels nous étions obligés de nous soumettre et de nous livrer. L'hypocrisie généralisée. Toute cette maltraitance dont sont coutumiers les gens dans les milieux culturels et plus particulièrement dans l'Édition. Certains sont assez fous pour rester intègres, entendez « libres », mais ils meurent un jour ou l'autre. Quant à ceux qui vivent incarcérés dans les pantoufles d'un autre boulot qu'ils cachent au plus vite dès qu'ils doivent choisir et dire ce qu'ils sont : auteur ou bien professeur ou bien journaliste, car ce sont eux qui, en masse occupent la République des lettres, excluant ainsi les autres métiers qui ne dérivent pas de l'écriture, en ajoutant et en répétant comme une antienne : « Il ne faut pas vouloir vivre de sa plume, mon enfant. » C'est le prix de la liberté. Point à la ligne. Alors qu'ils en rêvent tous. Des menteurs, toujours des menteurs, lénifiant dans le plaisir d'écrire pour et sur rien... Quant à la liberté, une peau de chagrin. Malgré l'envie de rester aveugle pour







vivre en écrivant, j'avais eu le temps d'imprimer les côtés face de la création. Ceux de l'ombre.

Non, je n'ai rien dit. J'ai écouté Isabelle qui voulait me convaincre du danger à venir. Il fallait résister à l'influence de la finance dans l'édition. Elle évoqua les conséquences de cette nouvelle économie du livre : les correcteurs en free-lance, de plus en plus mal payés, aux abois comme les traducteurs, la précarité de leurs contrats, ceux des maquettistes, et les stagiaires qu'on exploitait. On rognait sur tout. Elle s'indignait de la lâcheté des critiques, et de tous ceux qui savaient et qui se taisaient.

Des États généraux du livre.

Une utopie ?

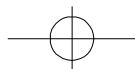
Pas sûr.

Ses mains s'arrêtèrent de prendre des notes puis elle me regarda de nouveau, elle ne savait pas grand-chose de moi. À l'exception de ce toc que j'avais exhibé pour me vendre, toute cette mise en scène très artificielle pour le plaisir de certains. Une chance peut-être de m'être rendu compte à temps qu'au bout du compte de ma soumission, je me serais perdu. Des femmes m'avaient, avec violence, sorti du lisier où j'allais m'asphyxier à mon tour comme ce bouseux de Patrick.

Barbie, Léone, Isabelle.

Tout cela n'était plus vraiment réel. Et cette souffrance. Celle de la lucidité que je portais comme un poids. Victime d'un système, aux yeux de cette très belle jeune femme. J'étais sauvé par ce regard tempête. Une autre n'aurait fait qu'une bouchée de pain de l'ordure que j'étais réellement.

Elle souriait. Cela dura quelques secondes. Un temps record pour moi. Soutenir le noir regard de l'intelligence.

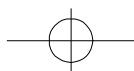




Quelques secondes, très longues puis elle me dit : « Les auteurs ne sont pas libres d'écrire ce qu'ils veulent, il faudrait que cela se sache, que des auteurs le disent. »

Elle s'arrêta. Elle savait la violence des mots. Elle savait et avait raison d'affirmer que les enjeux étaient devenus rudes pour ceux qui décidaient de ce qui valait la peine d'être lus. Que l'art, l'intérêt littéraire ou intellectuel, n'avaient plus vraiment leur place dans le choix de certaines publications. Et qu'on se cachait la face. Elle parlait vrai. Je n'aurais jamais pu dire le contraire. À cet instant précis, j'eus honte de la désirer. Bander, me faire désirer par une intello si jolie. Un fantasme géant digne de l'imbécile que j'étais. Comment aurais-je eu le culot de m'allonger auprès d'elle dans mon lit, bordel où je mangeais et suais de mon métier car c'était là que j'écrivais très tôt le matin, avant que le jour ne vienne, dans le noir complet qui écartait le réel. Il fallait ce noir pour m'éclipser du monde des vivants et glisser dans ces ailleurs inventés. Ne pas sortir du rêve, du nocturne. Au creux du lit, dans les draps barbouillés de feutre fluo, de raclures de gommes, d'acariens gras de toutes mes cellules mortes, salis par le café, les clopes, les embouts de mes pétards, dans ce périmètre mou où tout était permis, je ne pouvais pas déceimment inviter une femme comme elle, si différentes des autres pétasses bon marché et sans consistance que je baisais parfois. Vite aimées. Vite repoussées. Comment aurais-je le culot de caresser cette peau d'un blanc pur ?

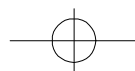
NON, je n'avais aucune chance. Une année-lumière nous séparait. Elle m'intimidait. Un ravissement amoureux. J'ai vérifié dans le dictionnaire pour ne pas me tromper tant ce mot gonflait dans ma bouche. Ravi. Rapt. Rapteuse.





Mais Isabelle manifestait de l'intérêt vrai pour la littérature, ce qui me laissait encore un peu d'espoir, elle était convaincue que les écrivains pouvaient effectuer une fine saisie du monde dans une liberté à laquelle aucun texte scientifique ne pouvait prétendre, que nous pouvions tout dire, et être lus et entendus par le plus grand nombre. La littérature même ludique ou esthétique peut être à l'origine des plus grands changements, des plus grands projets à condition... Elle y croyait encore...

Nous nous retrouvions dans des cafés où nous fumions en évoquant les dérives en cours dans le monde de l'édition, c'était son unique préoccupation. Le reste du temps, je ne pensais qu'à une seule chose, la revoir, pour l'étonner, retenir son regard tempête, l'épater, même quelques instants. Je rêvais de l'emmener dans des endroits où je serais au mieux de moi-même. Aller au Louvre, par exemple, voir la Pietà d'Avignon, le chef-d'œuvre d'Enguerrand Quarton. L'émotion esthétique partagée. Le Louvre était devenu ma résidence secondaire depuis que j'avais cessé d'écrire. Lui dire comment hors d'Italie et de la Flandre, où tout, à cette heure de la Renaissance, chantait si fort, dans le grand silence de la France... Cette Pietà comme le son d'un violoncelle montant seul au-dessus des tombeaux... Lui montrer ce balancement tragique des grands corps inclinés sur le cadavre du Christ nu, pur et sculpté comme une idée... J'apprenais par cœur Elie Faure qui parlait si bien d'Enguerrand Quarton pour Isabelle qui ne connaissait pas ce peintre, ni la peinture d'ailleurs. Ou bien aller ensemble voir la cathédrale de Chartres. Je l'éblouirais forcément de cette lumière unique des vitraux. Pour elle, en songe, je faisais revivre le Moyen Âge. J'inventais des

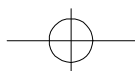




moments intenses où, tous deux, nous irions boire à la source de l'esthétisme religieux.

À Chartres, Isabelle ne vint pas. Au Louvre non plus, elle glissait de façon charmante sur mes invitations, les repoussant à plus tard. Je me croyais alors déchu, puis un e-mail me revenait sur l'écran, me disant qu'elle lisait les miens avec bonheur. Que je la surprénais, qu'elle adorait cela. Ma vie n'était plus qu'une succession de réveils entre rêves et cauchemars électroniques.

Finalement, je me rendis à la Bourse du travail. Qui aurait imaginé l'Édition, au nom de la culture, y tenir des États généraux ? Je me perdais dans les escaliers cirés comme autrefois ou plutôt vernis. Dans d'autres salles, des travailleurs sauvaient le travail du pire. Les réunions duraient fort tard et se terminaient parfois au café. Isabelle notait, infatigable, chaque mot, chaque parole, les blessures symboliques, les craintes de chacun parlant enfin avec l'impression nouvelle, ressentie par tous, qu'une réflexion sur leur métier était possible. L'envie de parler était là mais chacun craignait d'être licencié. Inévitablement. Personne ne prenait le risque de faire passer ses principes avant ses intérêts. D'autres, pris dans le jeu de la puissance tutélaire de l'édition, redoutaient le courroux des grands. Sceptiques, d'autres évitaient le débat à cœur ouvert en prétendant que les médias n'auraient pas l'audace de le rendre public à moins que des grands noms illustres ne se joignent au mouvement car la parole, pour trouver son autorité, doit surgir par le haut. Les plus désabusés prétendaient que les lecteurs ne veulent pas savoir. Ils ne sont pas concernés. Tout ce que j'entendais était noir d'inquiétude qui s'effaçait quand Isabelle prenait la parole. Elle disait tout mieux et sans artifice. Une pureté qu'aucune littérature ne pouvait atteindre, voilà ce



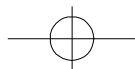


que je pensais alors. Comme une pythie, elle parlait. Une vraie. DES TEMPS MODERNES.

Dans la rue, je me rêvais avec elle au quotidien et, devenu ventriloque, je dialoguais, inventant nos rencontres. Aux États généraux, je me rendis compte de cette faculté qu'elle avait de prendre la parole des autres sans ajouter la sienne, du coup je me méfiais de mes propres mots, un comble pour moi qui me croyais le maître de cette langue que je maîtrisais au gré de mes humeurs sur l'écran. Isabelle prenait des notes à une vitesse vertigineuse, elle analysait tout et si vite. Dans ces moments-là, j'avais alors l'impression enfin de me rapprocher de ce corps de rêve inaccessible, ce corps professoral, détenteur du savoir, si difficile à acquérir, même bien né. Tellement troublé par ce regard d'une étonnante gravité où même un crétin comme moi pouvait lire le monde dans sa vérité.

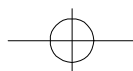
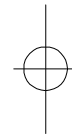
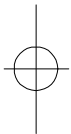
J'arrivai un soir plus tôt que d'habitude, dans l'espoir de me trouver seul avec elle. Lorsque je la vis sur le trottoir d'en face, je sentis un énervement inhabituel. Je souriais d'un sourire amoureux lorsqu'elle s'arrêta devant une cabine téléphonique. Je la vis s'installer dans la bulle de verre. Elle prit une cigarette. J'observai cette scène, incapable de comprendre et d'admettre que quelqu'un d'autre avait la chance de lui parler dans une simplicité devenue impossible pour moi.

Parfois avec une sorte de naïveté, j'imaginai lui dire que j'étais vraiment amoureux, que je l'aimais... ah, puis merde ! Je me fâchais ou bien alors je m'imaginai écrire un roman pour elle. Un fantasme. Le plus grand. Le mien. Écrire un livre unique pour elle seule. Pas d'autres lecteurs, pas d'autres mains ne toucheraient ce livre qui lui serait dédié. Ne plus en rêver mais le faire...





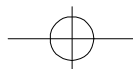
Pour la revoir, ailleurs que dans cet endroit revendicatif et autrement que sur Internet..., j'allais inventer le pire. Et puis j'ai pensé à Barbie rousse devenue représentante dans le groupe. L'idée de cette rencontre intéressa immédiatement Isabelle.





Nous avions rendez-vous avec Barbie rousse en plein cœur de Paris. Riche comme la banque centrale. Paris amour. Paris fric. La liberté de n'être rien. Une ville en couleur. Les quartiers bleus, les quartiers noirs gays jaunes bleus blancs rouges juifs. La tentation sur les murs. Sur les gens. Le désir surexposé. En entier et en permanence avec l'envie de tout, affolée par tant de possibles, surgissant de nulle part et de partout. La bouffe, les fringues, les voitures. Des investisseurs qui investissaient dans l'investissement, même virtuel. Une vitrine. Malade du beau, du chic, du propre. Plus rien qui dépasse. Un musée. Une histoire de plus de deux mille ans inscrite dans la pierre. Irène ne résistait pas à ce chantier urbain. Elle faisait corps. Elle rivalisait. Rive droite. Rive gauche. Elle visitait. Reniflait. Sur le macadam, elle était vraiment plus jolie qu'à Saint-Homeray. L'évidence me surprit au début. Une sorte de supplément, d'excédent que les femmes ont parfois, et qui ne leur profite qu'en ville.

Son œil sollicité, jamais saturé, apprenait, s'exerçait naturellement à la séduction. Nouvelle étape de vie à ne

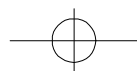




manquer sous aucun prétexte. Elle ne se sentit nullement en infériorité. Elle avait beaucoup à apprendre, tout à décoder et le code-barres était infini. Dès le début, elle avait compris que son corps jurait. Qu'il débordait. Alors elle effaça ce qui faisait saillie, les rondeurs et le reste. Elle avait changé sa plaque d'immatriculation, son chéquier, dernière trace identitaire. Irène Le Hénin, Paris. Plus un poil de province sur le dos. Elle avait gommé habilement les origines de soi, cet air un peu province qui tue même le plus grand auteur, même le plus intelligent des hommes. Comme un insecte, elle avait mué en corps publicitaire doué d'une démarche cinématographique pour ce podium urbain qu'était devenu Paris, où se jouait le plus grand braquage visuel.

Pas mis le pied dehors qu'on se retournait sur elle. Cette chevelure rousse, le feu de l'automne, un matin de printemps. Une fille en couleur sur les trottoirs. Belle de féminité, une fille qui donne envie rien qu'à la vue. Une fille inventée. Alors on regardait, sans même réfléchir. Pas de convoitise, juste la rétine explosée. À cause des yeux verts. Les deux couleurs, le roux, le vert comme un défi à la rue dans le matin gris. Là, entre des murs emboîtés, entre deux bagnoles, elle avançait sur l'immense tribune construite pour la voir, elle. Il n'y avait que moi qui n'aurais jamais cru possible une chose pareille. L'oncle de Léone avait recommandé Barbie qui impressionna tout le monde. Parfois je la croisais dans la rue. Elle était très prise. Tant mieux. Ne buvait plus que deux whiskies par jour. Tant mieux. Les paysans, elle préférait ne plus en parler. Tant pis.

Ce bonheur affiché était un peu agaçant. « Je travaille tellement, je n'ai plus le temps de penser à autre chose. Je ne fais que ça. J'aime mon métier, tu n'imagines pas.





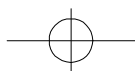
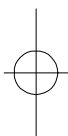


En fait, je l'ai su tout de suite. » Ce qu'elle aima, le plus et tout de suite, ce furent les déjeuners parisiens, un art de vivre.

C'était avec un chapitre de mots comme ça que j'imaginai dire les choses à Isabelle. Mais Isabelle arriva en vélo, ce que je n'avais pas prévu.

Barbie était déjà là, drapée dans un savant métrage de tissu noir, rehaussé d'une longue écharpe de soie épaisse aux couleurs du Rajasthan et d'un bijou d'une rare élégance, un bijou africain, qui faisait office de fibule.

Côté boulot, Irène avait des choses à dire. Représentante, nous savions, Isabelle et moi, que c'était un métier qui exigeait du talent, beaucoup de talent. Et du courage, pour aller, la peur au ventre, parler des nouveautés... Ce ne sera pas long, commençait-elle à dire. Néanmoins elle préférait vendre des auteurs plutôt que des tracteurs. Après les paysans, c'était une partie de campagne. Et tellement plus intéressant. Irène ne se contentait pas de lire les argumentaires, elle lisait aussi les livres. Et se prenant d'amour pour certains, elle insistait parfois auprès des libraires malgré l'interdiction qui était faite d'avoir un avis trop personnel. Elle transgressait les ordres. Elle découvrit des vérités inédites, que les représentants avaient été des passeurs entre les éditeurs et les libraires. Et qu'aujourd'hui, on les soumettait à des objectifs trop élevés et trop nombreux. Elle comprit aussi que les libraires qui avaient été les vrais défenseurs des auteurs, étaient désormais les banquiers des éditeurs, en recevant d'office des livres qu'ils payaient d'office pour les vendre d'office ou les renvoyer ensuite sans qu'on leur laisse le choix des titres. Et surtout plus beaucoup le temps d'être les découvreurs qu'ils avaient su être. Qu'ils travaillaient soixante-dix heures par semaine. Certains



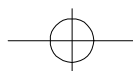


étaient un peu snobs mais la majorité était des gens très bien. Elle vendait en janvier les livres qui sortaient en mai. Non, tout cela était formidable, sauf qu'elle diffusait trop de maisons, trop de titres à défendre à chaque visite. De la vente nucléaire. De la surproduction. La place en librairie devenait un enjeu de chasse, de magouilles, les petites librairies étaient condamnées à ne plus rien gagner. Elle aurait pu se contenter de cocher bêtement des croix dans des colonnes mais elle s'y refusait. Isabelle lui expliqua qu'aux USA et en Angleterre, les libraires vendaient les emplacements aux éditeurs à des prix dix fois plus élevés que les à-valoir donnés aux auteurs, et que ces emplacements n'étaient pas des concessions à perpétuité et que le libraire se réservait le droit de déplacer les livres en fonction du nombre de ventes effectuées dans la journée et du nombre des critiques parues qui faisaient monter les cotes. On était en plein délire, celui des chiffres et des lettres.

Irène alluma une cigarette, elle regardait autour d'elle. Il pleuvait sur les trottoirs, mais le gris de la pluie n'avait pas sa place dans cet endroit très chic du Quartier latin. Elle n'était pas avare de ses mots et tentait vraiment de traduire son expérience au plus juste au plus vrai à Isabelle. Je crois qu'à cet instant, elle se sentait bien dans sa vie.

Incroyable comme certaines femmes savent vraiment tourner les pages. Elle aimait son métier, l'évidence, cette fois-ci, me plut. Qu'elle puisse y croire autant était moins crédible, mais elle voulait nous convaincre qu'elle avait oublié le fric. Elle en devenait lyrique.

– Enfin c'est pas facile, fit-elle. On n'est pas censé avoir des partis pris personnels, on défend ce que les éditeurs nous demandent de défendre, les livres qui





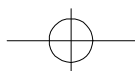
sortent comme des fleurs sauvages finissent écrasés ou fauchés par les autres. C'est parfois un vrai gâchis, on essaie d'en sauver un ou deux. Cela tient à un fil. Comment un livre peut-il trouver ses lecteurs, si personne ne sait qu'il existe ? Par quel miracle le lecteur pourrait-il le découvrir ? Certains livres sont imprimés mais pas publiés, vous voyez ce que je veux dire ?

Les questions étaient presque naïves mais on pouvait se féliciter de sa capacité à piger un système aussi complexe que l'édition. Isabelle, loin de la rassurer, lui apprit que les choses empiraient.

Barbie raconta que son groupe préparait un coup avec un titre, *Euphémisme supplémentaire*, premier tirage prévu à quarante mille exemplaires. Énorme. Elle l'avait lu et elle avait bien aimé. C'était excitant de voir comment cela se passerait. En réunion, on leur avait dit que ce serait le livre de la rentrée. L'événement littéraire. « Je sais pas ce que ça va faire mais, pour le moment, je le vends. On a atteint l'objectif prévu. »

Malgré l'évidente manipulation, Barbie croyait encore à la magie de la création. J'avais envie de la tuer de tant de naïveté. Mon livre refusé aurait dû lui ouvrir les yeux, mais elle était persuadée que je trouverais un jour un éditeur. Ce qu'elle aimait le plus, c'était la diversité des livres dans les librairies.

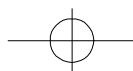
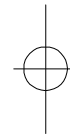
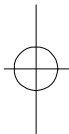
Là, Isabelle ne put garder son habituelle réserve. La diversité était un leurre. Les couvertures et les titres changent, mais les textes à quelques variantes près sont idéologiquement identiques, logique puisque les auteurs sont issus des mêmes moules, lui expliquant qu'il ne fallait pas confondre profusion et diversité. Pour que la diversité soit réelle, il faudrait mettre en place des conditions démocratiques d'écriture. Irène acquiesça sans comprendre.





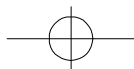
Barbie rousse resta cependant convaincue que les choses n'allaient pas si mal. La preuve, les chiffres étaient en réelle augmentation.

Isabelle n'ajouta rien. Il était inutile de résister contre la foi et les besoins de croyance. Elle avait cependant des informations intéressantes pour son séminaire qui s'intitulait : « L'édition sous l'influence de la finance ». Et le sujet dériva sur les ploucs, les veaux, vaches, cochons... l'élevage intensif. Je fis remarquer à Barbie que la littérature se pratiquait désormais hors sol, que celle-ci était dictée par les modes de distribution, entraînant un appauvrissement intellectuel sans compter celui des auteurs fabriqués comme des marques par les éditeurs tous associés. Irène s'indigna de la comparaison pourtant si vraie. Léone me donnerait raison, ai-je dit.





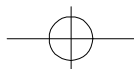
À Saint-Hommeray, l'hiver avait succédé à l'automne. J'y étais retourné un samedi trop gris trop froid. La nuit à cinq heures, le gris sur le gris, le mouillé, le froid, quelques paysans dans leurs cabines conduisaient à un train d'enfer leurs cultures avec l'angoisse des jours à venir au creux des sillons, annoncés dans le pire intérieur des lois prises contre eux. Le libéralisme les tuerait, ils le savaient, mais dans un sursaut dont les hommes sont parfois capables, ces physocrates de l'an 2000 demandèrent l'impossible. Retrouver les risques, tous les risques du métier. Les paysans, c'était bel et bien la fin, en grand aujourd'hui dans la campagne de Saint-Hommeray, via Bruxelles. Giono, Faulkner, exit. Et moi, Yves l'Africain, j'étais revenu. La journée s'annonçait belle et calme, pourtant, à l'horizon, de fins nuages se formaient. Les odeurs d'automne s'élevaient de la terre humide et encore tiède. Les jours raccourcissaient et même si le soleil brillait de ses derniers feux, la fraîcheur en fin d'après-midi annonçait le début de l'hiver. Cette froidure qu'on aurait voulu repousser.





J'ai cherché Léone. Pour la retrouver là où je n'aurais jamais cru qu'elle serait allée. Chez Philippe. D'elle-même. La porte restait ouverte malgré la pluie. Dehors, le vent d'ouest agaçait la terre, pliait les arbres, chassait les oiseaux, couchait l'herbe. Personne ne résistait à cette offensive. Depuis une semaine, des pluies irrégulières finissaient de rendre la vie épouvantable. On pataugeait dans la boue. On glissait. Le vent emportait ce qu'il trouvait. Et tout le monde se plaignait de ce gris qui enserrait la campagne et fermait les jours. Dehors dedans, c'était un tout. Chez Philippe, les poules entraient. Elles étaient chez elles. Pas Léone. Quant à Philippe, il n'avait plus ce sourire qui crevait les yeux de tout le monde. Il était assis devant la table, les mains immobiles. Quand il voulut me raccompagner jusqu'à ma voiture, je refusai. Je ne voulais pas voir l'infirme qu'il était devenu et qu'il resterait peut-être. On ne savait pas au juste, comment et quand il serait sur pied.

L'accident s'était produit un après-midi. Philippe était allé au garage chercher le pneu de son tracteur. Le pneu n'en pouvait plus. Usé. Le garagiste l'avait pourtant





réparé pour ne pas entendre une fois de plus l'éternelle diatribe contre la consommation et le superflu.

– Je sais ... le plus grand fléau après le sida. En tout cas, inutile de me ramener ça. Ce pneu est mort et, je te préviens, la chambre à air est gonflée à bloc.

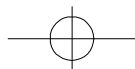
Philippe examina le pneu qui, selon lui, pouvait durer encore. Il allait le charger dans la benne quand il entendit un bruit de klaxon. Il se retourna. C'était un copain.

– T'es au courant que la rouquine s'en va... ?

Ce fut comme un coup de grisou. Le pneu, mal calé, roula et, en tombant, explosa, plaquant Philippe au sol. La douleur qui le vrillait emporta la raison de l'homme qui avait les tibias pulvérisés.

À cause de la rouquine, répétait-il parfois tout au long de ces journées blanches et inutiles, réduit à rien dans la chambre d'hôpital. Des journées qui s'épuisaient, laissant la place à des nuits plus blanches encore, quand un matin, il vit dans l'embrasure de la porte : Léone. En vrai. En naturel avec un sourire en supplément.

Drôles de retrouvailles. Couché comme un con. Dans l'infirmité de lui-même. Un demi-homme obligé d'abandonner la position dominante et virile qu'il avait eue, avec elle et les autres, comme ce jour, dans la forêt où ils s'étaient rencontrés alors qu'il coupait du bois. C'était elle qui avait couru après lui. Qui était venue un soir avec la mobylette bleue qui n'était même pas en panne comme elle l'avait prétendu pour se justifier d'être venue jusque chez lui en pleine nuit. Puis ils s'étaient aimés. Sans fleurs ni promesses. Ne rien montrer, ne rien donner. L'ordinaire masculin en quelque sorte. Un matin, on le sait, elle était partie, laissant deux paquets de cigarettes vides, une boîte de Tampax à moitié pleine et une brosse à dents. Tout ce qu'elle avait.





Léone souriait et lui n'osait pas s'ajuster à cette soudaine réalité. Elle lui proposa d'aller fumer dans le couloir, pour échapper à l'intimité de la chambre. Il portait un pyjama neuf et des pantoufles inutiles. Elle l'aïda à se lever. Avec effort, accroché au déambulateur, il fit des pas qui lui coûtaient la vie.

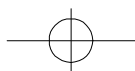
– Alors, ta patronne est partie ?

– Oui.

Elle n'ajouta rien et lui ne demanda rien de plus. Pourtant, il aurait voulu savoir où elle était allée cette garce qui leur avait installé une porcherie sur la commune, qui en aurait vendu à tout le monde, ça et des tracteurs, comme on vend des aspirateurs, la première femme représentante en matériel agricole ! La rouquine l'avait pilonné au sol ! Sans une nouvelle pareille, Philippe se serait assuré que le pneu était bien calé. Une tueuse...

Il n'était pas un héros. Il aurait pu pleurer de cette infirmité, mais Léone l'en empêcha en lui racontant le nouveau propriétaire de Saint-Hommeray. C'était un gestionnaire. Il employait beaucoup de personnel qualifié pour s'occuper des terres que lui donnaient à gérer des agriculteurs qui n'exploitaient plus, car il n'y avait plus de repreneurs, sans compter plusieurs porcheries qui lui appartenaient. Il était à la tête d'un complexe agricole, ce qui lui permettait d'avoir des prix et de gagner sur les coûts de production. Un manager agricole. C'est le seul avenir des campagnes. Voilà comment cela finirait. Pour les terres les plus rentables, bien sûr. Les autres serviraient au paysage, et là, nous n'allions pas nous en plaindre.

Elle communiquait avec son patron par e-mail, c'était du genre : « Les porcs ont la chiasse... il faut faire livrer des tourteaux et vite... Bons baisers de Saint-Hommeray. »







Elle était certaine qu'il la prenait pour une bouseuse locale. Ne cherchait pas à le détromper. Côté cul, elle était tranquille. Il la draguerait sûrement pas, question d'hygiène... Elle était jolie, pourtant Léone... Et Philippe avait envie de l'embrasser...

– Pourquoi t'es revenue ?

– Pour te dire que si tu avais besoin d'un coup de main pour tes bêtes, je pourrais m'en occuper après mon boulot.

– Pour quelle raison tu ferais ça ?

– Je te propose de t'aider, un point c'est tout. Mais voilà, si je te dérange, je me tire.

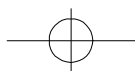
– Léone, qu'est-ce que je vais devenir ? Je suis foutu.

Un voisin s'était occupé des vaches le soir même. Une génisse avait vêlé seule, en pleine nuit, le veau était en pleine forme. Les bêtes devaient se débrouiller. Le voisin fit les démarches administratives à sa place, ce qui fut simple, il n'avait droit à rien ou presque, ne cotisant pas suffisamment. Quant aux assurances, elles ne payeraient rien. Un expert estima que le pneu avait éclaté en raison de l'usure.

Il était foutu. La ferme, qui ne tenait que par des ficelles, s'effondrerait sans lui. Mais Léone pouvait l'aider. Il espérait guérir partiellement, retrouver l'usage de ses jambes au moins pour marcher ; néanmoins, il ne remonterait pas de sitôt dans un tracteur, lui avait-on dit.

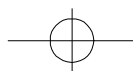
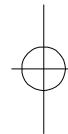
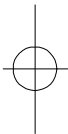
Léone s'installa. Elle le regardait se battre pour traverser la cour, pour avancer. Elle l'entendait se crier à lui-même les pires injures. Parfois Léone prenait sa mobylette, elle partait sans rien dire puis revenait le soir pour traire les vaches.

Voilà comme je les ai trouvés, tous les deux. Ce n'était ni triste, ni heureux. C'était rude. Difficile. Mais, comme





toujours ou presque, éclata dans l'adversité de la vie une étincelle qui brillait dans leurs yeux, un truc que les autres n'auraient pas. Pas partageable. Je leur promis de revenir, mais difficile de leur donner des nouvelles de la rouquine. À cause de Philippe. Et puis je ne sais pas si Léone voulait tellement savoir. Alors je leur ai parlé de moi, qui n'avais pas changé. Sauf pour les joints que je fumais en plus grande quantité, le soir, pour faire descendre la pression toujours plus grande depuis que j'étais dans cette situation d'attente, sous le regard amusé de Léone. J'avais envie de lui dire qu'elle avait gagné, mais Philippe était jaloux, il aurait voulu savoir quoi et c'était un secret entre nous.

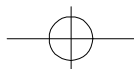




– Tu crois à ton talent ? me demanda-t-elle.

Imprévue, la question résonna dans mon cerveau enfumé et me ramena vers la réalité fragile d'une conscience intoxiquée par les produits hallucinogènes, mon quotidien, désormais. Elle répéta la question et l'euphorie amoureuse qui m'avait sauvé retomba violemment.

Croire en mon talent. Petit piège raffiné, tant de fois détourné. Pour un auteur, c'est un délire récurrent avec mauvaise conscience assurée. Inutile même de chercher secours du côté d'un aphorisme quelconque sur le génie. C'était une question impardonnable, je le savais mieux que quiconque pour l'avoir retournée dans tous les sens, non pas au cours des séances de signature qui étaient des occasions d'introspection dangereuse, des face-à-face cruels pour certains, mais depuis cet affront que Cruella, qui portait désormais son surnom à merveille, m'avait imposé, me réduisant à l'état de chose inutile au monde. Autrefois, elle aurait attendu que je meure de ma belle mort, pour vendre encore ce qui restait de moi. *But times are changing...*



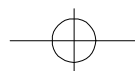


Ses yeux de vérité attendaient une réponse. J'hésitai entre l'imposture ou la dérision. Mentir. Dire non. *Barbie rousse*, *sujet tabou* était là, entre nous deux, comme un chef-d'œuvre dans le vide. Certains jours je me demandais comment j'avais eu l'idée d'écrire un roman pareil. Une erreur d'aiguillage. Un mauvais trip. Je répondis par un sourire suppliant.

– Isabelle, j'ai perdu mon sens de l'à-propos.

Ces quelques mots sincères me firent gagner un point. C'était facile. Elle n'avait pas dormi cette nuit. Elle était fatiguée en ce moment. Depuis des semaines, elle vivait enfermée. Impossible d'avoir de ses nouvelles. Elle répondait qu'elle avait beaucoup de travail. J'ai soupçonné un amant. J'ai cherché et rien trouvé. Elle travaillait vraiment. Oubliant de manger parfois. Et crac, un appel, un message sur mon répondeur et mon fantasme amoureux retrouva son souffle.

Et pourtant le lieu de notre rencontre ne s'y prêtait guère. Un lavomatic tenu par un Chinois sur l'autre versant de Paris. Des ados qui jouaient à se draguer entre deux cours. Et le linge qui tournait au milieu des bulles dans des machines ronflantes. Autant tourner la page. Je glissai. Plus rien ne me retenait. Je fis un ultime effort mais j'abandonnai, incapable d'enchaîner, encore moins de raisonner. Il faut avoir vécu de tels dérapages pour comprendre ce qui va suivre. Les images s'accéléraient. Dans un nuage de poudre, le médecin de M. me criait de laisser tomber, d'arrêter. J'ai compris à l'odeur que c'était trop tard. Un bruit mou et rapide de relâchement. L'odeur de la sueur, celle du linge sale littéraire baratté en machine. J'ai vu une histoire d'oseille couleur vert dollars, de quoi se faire du beurre culturel, l'arnaque moussante. Suffit d'un jeton. Oui, vas-y, enfile une pièce



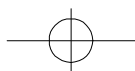


dans le distributeur automatique. Un livre m'est tombé dans les mains. Une saloperie paginée à la va-vite, écrit par une poseuse à cent balles alphabétisée sur le tard, et qui se sentait libre de torpiller la phrase.

Suffisait de retourner le livre et de lire la quatrième. Un gâchis orchestré par les critiques. Sûrement ils avaient eu qu'à lui enfile le compliment avec retenue d'abord, frénétiquement ensuite pour que le fruit s'écrase complaisamment, chacun sa tâche, y'aura plus qu'à encadrer. Du superflu.

Aucun doute possible, un chef-d'œuvre. L'art de tutoyer l'élégance, de bousculer la ligne, de faire des trous partout pour ratisser l'adhésion des non-initiés, ces crétins s'espèrent toujours concernés. Nom de Dieu. Elle avait même travaillé l'immatériel, cette pétasse, la gambette candide, un rictus de Joconde clignotant sur son rouge et un suivez-moi-jeune-homme jusque sous l'oreille, pour faire chromo.

La dernière trouvaille de Marie-France, interloquée et vaguement triomphante, inscrite enfin au *Records book* des meilleures ventes. L'ENVIE des éditeurs. Tout ça pour une hystérique se prenant pour le dernier génie de la littérature de banlieue vendue à la ligne. De la colle à papier mâché. J'ai déchiré la page et j'ai relu les premiers mots à voix haute, puis j'ai pris mon souffle et j'ai continué dans un silence incrédule pour comprendre au moins que tout allait mal et que j'avais sous les yeux un texte inaugural. UN TRUC pourtant difficilement négociable pour un éditeur à tirages, agitant les bras comme un sémaphore ! Un ravissement pour des mandarins manucurés. L'auteure était inconnue. Hélène Blanchard. *La Voix des femmes*. Hérouville Saint-Clair. En plein Ouest. Fallait étouffer la nouvelle. Fallait





surtout pas que je laisse dériver mes instincts. Si cette nénette hystérisante radinait là, j'allais la déganter grave, l'effeuiller jusqu'aux pôles, affranchir cette allumeuse à propos du feu sacré. Du tout venant, du petit bois, mon cul ! Rien que du tronc, millésimé, élagué, frappé au coin de la culture, celle de la République, nom de Dieu !

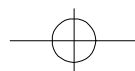
J'ai mis le livre dans ma poche et je me suis agrippé à un sèche-linge. Une contraction brusque et violente. Et puis soudain, un instant de lucidité, Isabelle me regardait depuis un moment. Inspiration, expiration. J'ai repris :

– Tu m'as tout de même pas donné rendez-vous ici pour me demander une connerie pareille. Tu y crois, toi, au talent, au chef-d'œuvre ?

– C'est à cause de la pluie. À cause des gens qui s'endorment tout le temps. Ceux qui ont crawlé pour aller du bon côté de la culture se croient sauvés des eaux, mais le danger est là. La contestation faiblit.

Elle regardait ailleurs. Vers le large. Je me suis approché. Impuissant et soudain terriblement tendre. Elle se laissa prendre dans mes bras sans raideur, le corps légèrement incliné comme un aveu d'abandon. Ma main glissa sur ses cheveux. Une caresse, une seule et je serais guéri, ai-je alors murmuré. Évidemment, je n'avais aucune chance et ce fut tout le contraire qui arriva. La machine à laver s'arrêta dans un vertige de cinq mille tours minute, mes pensées tournaient encore plus vite. Il fallait que je marche pour oxygéner les cellules démesurées de mon cerveau agrandi.

Heureusement son estomac, comme d'habitude, se montra tyrannique et nous sortîmes de cet endroit carrelé de blanc. J'étais lessivé par toutes ces tensions. Le linge n'était pas encore essoré. Elle reviendrait le chercher,

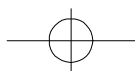




disait-elle. Exit le lavomatic. Je courais après les mots qui éclataient comme des mines antipersonnel, secoué par des spasmes littéraires avec la peur de vomir.

À cet instant précis, le serveur posa une petite assiette avec, au milieu, le gâteau que nous avions commandé. La crème de marron était au bord de l'effondrement. Dans le même état que moi. Le serveur s'excusa d'avoir oublié le lait pour le thé. Mon cerveau clignotait façon flipper et cette fille lançait les boules toujours plus vite. Vendre la mèche. Voilà ce qu'elle attendait. Je lui ai alors murmuré à l'oreille que la gangrène était partout. Qui savait par exemple que monsieur Bush avait eu sa biographie publiée en France et diffusée à grands coups de pédale par la maison même qui vantait les bonnes valeurs de la gauche française et publiait de la littérature de qualité, du haut de gamme ? Parler. Évidemment ce serait digne du héros que je n'étais pas, ai-je pensé. Mes neurones faisaient la course à cause de cette poudre blanche inhalée quelques secondes avant que le téléphone ne sonne. Me tenir droit. Elle ne doit pas voir dans quel état je suis. Si elle avait appelé un quart d'heure plus tôt. Incapable d'attendre. Je n'avais pas refusé l'invitation. La revoir. À n'importe quel prix. Même pour lui tenir compagnie dans un lavomatic.

Tout le monde aimerait qu'il y en ait un, juste un seul qui se lève et... Je lisais tout et n'importe quoi dans ses yeux tempêtes. Parler. J'ai senti ma langue comme du caoutchouc, collante et visqueuse. Avec le talent, on peut tout faire. Tout dire. Écrire un roman pour qu'on sache... Voilà pourquoi elle me demandait si je croyais à mon talent. Mais j'étais lucide. Enfin, plus vraiment. Toute tentative de vérité littéraire serait pilonnée par la loi du silence, je n'avais pas cessé de lui répéter que je n'étais





pas un kamikaze, ni un terroriste pour prendre les lecteurs en otage. Je n'avais qu'une envie, aller jusqu'au bout de mon désir pour cette jeune femme qui avait des yeux incandescents. Comme si je n'étais pas suffisamment allumé avec le joint que je fumais.

– Qu'est-ce que tu vas faire ? me demanda-t-elle entre deux cuillères de cette gourmandise crémeuse qui me caressait le palais jusqu'à l'engourdissement.

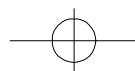
– T'embrasser. Rouler un joint. Mais pas ici. Viens chez moi. Tu veux ?

– Il faut être patient.

Elle parlait de mon livre.

– Ce texte ne peut pas rester inédit, il faudra bien que la vérité germe au prochain printemps...

Elle me disait que c'était très mauvais pour le moral de ne rien faire mais je détestais voyager. Paris me suffisait. Elle me conseilla de m'occuper un peu en animant des ateliers d'écriture. J'ai poussé des cris. Voilà le dernier truc à la mode, on avait eu les clubs naturistes pour la libération sexuelle, maintenant c'était les ateliers d'écriture qui fleurissaient un peu partout et qui nous donnaient de l'urticaire, à nous les auteurs, les vrais, les grands. De la foutaise, de l'imposture, de la broderie à l'encre bleue. La concurrence était telle qu'il faudrait empêcher ces activités culturelles républicaines, ai-je crié en grim pant sur la table comme un tribun. Au secours malthusien. Plus de nouveaux talents. Les tuer tous à la naissance. La création devait rester à l'écart de cette folie démocratique qui nous renverserait. C'était prendre le risque de voir les règles de l'art abolies par le Tiers État, les comités de lecture deviendraient des comités de Salut Public. Comment les gens osaient-ils transgresser les interdits, avoir la prétention d'écrire ?







– Tu as du talent, Yves... tu le sais ?

C'était flatteur comme de d'huile de moteur qui me revenait de l'intérieur, s'imbibant dans mon cerveau un peu décomposé par les différentes substances absorbées depuis le début de la matinée et qui développaient mes sens à vive allure, au bord du délire. Substances illicites nécessaires à la création...

– Tu sais bien que tu n'en resteras pas là... (Si elle glissait seulement sa main vers la mienne, ma main d'écrivain, blanche et fine, répondrait d'une caresse infinie, un premier baiser.)

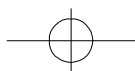
Puis tout a basculé, j'ai serré mes doigts très fort, je me suis légèrement redressé et j'ai pris mon temps afin de réaménager mes pensées en faisant bien attention de ne pas trembler ou hésiter. J'étais certainement au bout de quelque chose. Ma vie allait s'arrêter. Il suffisait que je dise les mots herculéens que tout le monde attendait.

– C'est fini. Je ne suis plus écrivain. Terminé. *Barbie rousse* est mon testament littéraire.

– Impossible. ÉCRIVAIN, c'est comme ministre, on l'est à vie, a-t-elle répondu.

– Et la vie est un verre qu'il faut boire jusqu'au bout, ai-je répliqué.

Elle me regardait et se marrait. J'étais raide défoncé pour lui dire des conneries pareilles. Aller à la première ligne de l'engagement littéraire. Non merci. SANS MOI. *Barbie rousse* ne leur suffisait pas. J'étais déjà mort. Cette muse tempête avait droit de vie ou de mort sur moi. Elle le savait. Qu'allait-elle faire ? Regarder sa montre et me dire qu'on l'attendait dans une sombre réunion... que si je veux, je peux venir... et merde... Les lecteurs imaginent que les auteurs sont des héros. La moitié d'entre nous est fossilisée dans l'enfance. Handicapés





souvent moteurs. Certains portent l'humanité sur leur dos alors que personne ne leur a rien demandé. Et d'autres comme moi finissent le nez dans la poudre de perlimpinpin.

Bon, elle n'avait pas compris, je devais reprendre :

– Cette fois, Isabelle, j'ai vraiment rendez-vous avec mon destin. Ma seule liberté aujourd'hui est de dire non à ce livre que tu voudrais que j'écrive. Je n'ai aucun talent et le talent n'existe pas, c'est comme l'amour, c'est la rencontre d'intérêts conjoncturels.

Je faisais un effort terrible. Je sentis la sueur qui perlait sur mon front. Je venais de comprendre que n'ayant pas l'intelligence ostentatoire de l'intellectuelle qu'elle était, il me faudrait recourir à des subterfuges pour me sentir doué d'un sentiment de toute puissance que je ne trouvais même plus dans les substances psychotropes, afin de prétendre que tout témoignage de type autobiographique était une pure perte de temps, que ce genre de récit n'intéresserait que les voyeurs, limitant les effets critiques...

Le serveur attendait que je paye. En cherchant ma monnaie, je lui ai dit que j'étais auteur. Le pauvre eut un sourire gêné. Il croyait que les écrivains étaient tous morts.

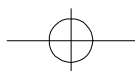
– Vous ne regardez donc pas la télé.

– Si mais...

Il était très gêné de ne pas me reconnaître. Il allait pleurer.

– Et quand vous étiez petit, vous lisiez ?

– Oui monsieur, c'était lecture jeunesse obligatoire le soir pour croire qu'un jour, je réussirai à franchir les barrières sociales qui ont fait, monsieur, comme vous le

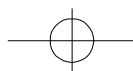
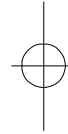
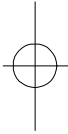




voyez, que je suis là pour vous servir ce délice au marron en compagnie de madame.

– Pauvre enfant... vous me plaisez... en d'autres temps, je vous aurais demandé si on pouvait se retrouver après votre service... mais mon Dieu, est-ce possible ? Je vieillis.

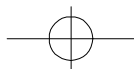
Isabelle riait de mon numéro improvisé. J'avais fait un kilomètre de séduction... mais comme tout amoureux, j'avais peur, j'étais lâche. J'ai payé la note. Ce dont je suis certain. Mais quand je me suis levé, je suis devenu extrêmement pâle, c'est elle qui me l'a fait remarquer, me demandant si je me sentais bien. Les lumières tournaient, les tables aussi...





La sonnerie. Celle du téléphone. Dans mon cerveau abîmé. Des images hurlantes et cruellement détaillées prenant toute la place dans ma conscience soudain éveillée et titubante, incapable de trancher entre le vrai et le faux. Le téléphone sonnait. Je sus immédiatement qu'il fallait éviter tout geste brutal. J'attendis immobile que l'alarme s'arrête mais le calme ne revint pas immédiatement. L'air était saturé de stridences aiguës qui m'empêchaient de reprendre le fil du réel.

Sortir de soi. Effectuer ma gymnastique quotidienne en inversant le mouvement. Revisiter l'événement nocturne pour tenter de retrouver l'aplomb suffisant afin de me convaincre que je venais de vivre un moment en noir et blanc avec une précision jamais atteinte, dont il fallait m'arracher pour revenir à la réalité d'un réveil ordinaire. Mais comment rejoindre ce territoire diurne ? Comment convertir le monde hostile de l'inconscient sans le trahir tout à fait, sans trop biaiser pour retrouver l'espace contrôlé et imposé dans lequel j'avais cependant la liberté d'interpréter cette partie noire de moi ?



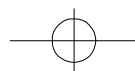


J'étreignis mon oreiller, recherchant la mollesse, le ventre mou dans lequel je m'étais plongé quelques heures plus tôt pour m'endormir. Puis des images se succédèrent. Encore prégantes à l'heure où j'écris ces lignes. Ce n'était rien qu'un mauvais trip. Le mieux était de reprendre au commencement. Je me souvenais d'avoir fumé la veille. Un truc costaud. C'était la raison certainement de ce dérangement onirique.

Mais le rêve ne s'invente pas. Il arrive même que ce soit la réplique de ce que nous vivons ou que nous allons vivre un jour ou l'autre. L'interprétation des rêves me déroutait. C'était une affaire de spécialistes qui ne m'intéressait pas. Généralement, je sortais brutalement de mes songes, sans la moindre curiosité pour ce qu'on appelle l'inconscient, impatient de plonger dans le rêve éveillé de ma propre intelligence. Mais cette fois-ci, je sentais une menace.

Réveille-toi et lève-toi.

J'avais beau répéter l'injonction, je me sentais sous une emprise inhabituelle, celle d'un événement qui s'était imprimé dans mon cerveau et qui refusait de me lâcher. À moins que mes cellules grises soient définitivement grillées. Je regardai ma montre, il était midi. Ma conscience se fixa sur l'heure qu'il était. Soudain l'oppression se dégagea et je retrouvai le premier contact avec le réel, qui me sauva. Il était midi et Marie-France devait passer me prendre dans une heure pour aller dédicacer mon dernier roman au Salon du livre, à la porte de Versailles. Je répétai ou plutôt je martelai plusieurs fois cette phrase pour me persuader de l'évidence. Il était midi et j'avais rendez-vous à une heure. J'avais le temps de faire et de boire du café. Boire, manger, voilà le remède, le geste qui me sauverait. Il fallait éveiller une autre partie de moi pour gommer l'épouvante. Réveiller mon estomac





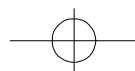
avec un liquide brûlant et très amer pour être certain de ne plus continuer de vivre sous l'emprise de cette violence nocturne.

Comment peut-on rêver de telles horreurs ? Il me fallait comprendre, c'était la deuxième étape et le seul moyen d'éviter cette souffrance de mon cerveau. Retrouver l'intensité des événements. Qu'avais-je fait exactement hier soir ? Marie-France et moi, nous étions allés à la soirée d'inauguration du Salon du livre et nous avions bu beaucoup trop de champagne pour fêter la vente de mes droits d'auteur à ce grand metteur en scène américain, si connu pour ses succès mondiaux.

Y avait de quoi. Un vrai délire. Nous venions de gagner le gros lot car nous savions d'avance que tous les journaux, les libraires, les éditeurs étrangers s'enticheraient de mon livre, sauvé de tous les naufrages, une fois de plus, grâce au bluff et à la magie. Alors pourquoi avoir rêvé que Marie-France refuserait *Barbierousse, sujet tabou* ? Et cette fille très belle qui m'avait... Mon témoignage aux États généraux du livre. Les États généraux du livre ? Je répétais ces mots qui, comme un révélateur chimique, me ramènerent vers une possible explication. Cela ne pouvait être que ça. Je me souvenais maintenant. Cette fille aux yeux tempêtes aperçue en sortant hier soir de cette grande fête du livre, porte de Versailles. Ce regard qui me scrutait. Puis ce tract que des gens distribuaient et que j'avais lu à Marie-France dans le taxi qui nous ramenait. Il suffisait d'un rien pour allumer la peur qui prenait vite dans mon cerveau irrité où j'avais refoulé la vérité.

Quel livre pour quel lecteur demain ?

Le Collectif pour des États généraux du livre appelle à un débat public sur l'avenir culturel et social du livre, de la lecture et de nos métiers.



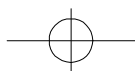


Le Collectif se réunit tous les premiers lundis du mois, à 19 h 30, à la Bourse du Travail, 3, rue du Château d'eau, Paris, M<sup>o</sup> République.

Marie-France avait rigolé. Pour une fois, c'était plus drôle que les blagues des carambars. Ces gauchistes en plein combat d'arrière-garde qui voulaient chatouiller l'édifice et faire entendre à la majorité de la profession immergée dans le système que l'État devait mettre en place des règles pour que le livre reste une création réalisée dans le maximum d'autonomie. J'avais froissé le papier pour le jeter par la vitre en riant moi aussi de tant de naïveté. Cette fille, j'avais même rêvé que je la baisais. Seule sensation agréable dans ce cauchemar.

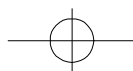
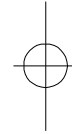
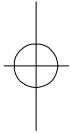
On sonna. Cette fois-ci, c'était bel et bien Marie-France. Elle était déjà là, en bas, à l'interphone, qui s'impatientait, me criant de me dépêcher, que j'étais sûrement encore en train de me masturber, c'est vrai, quoi ! Ah ces putains de bisexuels, toujours le nez sur leur engin, à se toucher toujours... Elle était vulgaire, Marie-France, extrêmement vulgaire et méchante. « Et ces types qui faisaient ça dans les deux sens... Un auteur en plus, c'est suffisamment compliqué à identifier, on allait bientôt ne plus lire que des histoires à deux sexes », ça l'agaçait, la grande... Elle criait et j'adorais ça.

Au Salon du livre, une foule de fidèles et de clients m'attendaient. Un vigile assurait le service d'ordre. Je souriais de toutes mes dents à cette adoration en ligne. De loin, on apercevait mon béret, célébré dans la presse comme le signe de mon individualité. Le livre s'annonçait vraiment comme un grand succès, salué par les critiques unanimes comme le « livre à lire absolument, le livre à ne pas manquer pour ne plus être l'idiot d'un autre. » « Écrivain authentique, traqueur courageux et inlassable de ses





propres obsessions, Yves Ronesbach offre une nouvelle et puissante voix au roman français, traduit en douze langues, un beau roman à la révolte vaine et à la tendresse sans retour. Un succès qui s'annonce planétaire. » Tout allait bien dans ce monde mais je me suis juré de ne plus jamais toucher à cette saloperie d'herbe d'indigène, ni au reste d'ailleurs.



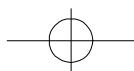
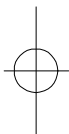


Ce texte vous est gracieusement mis a disposition par son auteur.  
Libre à vous de le diffuser.  
Joelle Guillaus.  
Plus d'info sur <http://joelleguillaus.blogspot.com>

Barbie rousse.qxd 30/10/2003 09:03 Page 209



Achévé d'imprimer



Ce texte vous est gracieusement mis a disposition par son auteur.  
Libre à vous de le diffuser.  
Joelle Guillaus.  
Plus d'info sur <http://joelleguillaus.blogspot.com>

Barbie rousse.qxd 30/10/2003 09:03 Page 210

